25e Année N° 19 1er Octobre 1918

GENERAL LIBRARY
NOV 21 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
G.-A. Schreiner	*La Détresse allemande.* — I	449
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète* (fin)	478
Odette Keun	*Confréries d'Islam (Laghoual)*	514
Capitaine S. B.	*Au Linge, avec les Alpins*	555
Guy de Pourtalès	*Marins d'Eau douce* (fin)	571
Hugues Le Roux	*Le Milliard de la Croix-Rouge américaine*	603
Émile Lutz	*Le Tube de Bambou*	621
Jean Massart	*Les Intellectuels allemands et la Recherche de la Vérité*	643

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

SANS GESTES,
par Maurice Bouignol.

Une préface de la comtesse de Noailles présente au public les vers de Maurice Bouignol, jeune poète tué à l'ennemi. L'œuvre sitôt interrompue par la mort est digne de l'hommage pieux que lui rend une telle muse. Maurice Bouignol avait reçu des dons magnifiques et tout d'abord celui de l'imagination qui est chez lui d'une abondance et d'une générosité que l'on admirera particulièrement dans la pièce liminaire, *Douaumont*, et dans celle qui a pour titre *A mes Frères des tranchées*. Son âme est sollicitée tour à tour par l'enthousiasme de l'héroïsme et par la pitié humaine envers ceux qui meurent sans gloire et sans gestes. Il a su dire noblement leur souffrance innombrable et c'est un rare poète que la France a perdu en lui.

AU SEUIL DES GUITOUNES,
par Maurice Genevoix.

M. Maurice Genevoix continue brillamment dans son nouveau livre l'œuvre qu'il avait commencée avec *Nuits de guerre* et *Sous Verdun*, œuvre éminemment sincère, dont le pittoresque et la force émouvante sont dus à cette sincérité même.

On n'y trouvera rien de livresque et c'est précisément à cela que se reconnaît la vraie littérature de guerre, celle qu'écrivent les soldats après l'avoir vécue.

AU PAYS DE JOFFRE,
par Emile Ripert.

Écrivain régionaliste, M. Ripert sait allier la sensibilité à l'érudition. Il nous promène à travers la Catalogne française, « où l'Espagne et la France mêlent leurs couleurs et leurs races » : paysages aux lignes nobles, dorés par le soleil, où croissent des vignobles généreux, monuments dont l'ombre abrite une lointaine histoire, détails pittoresques du costume ou traits de mœurs, tout cela est peint en touches légères et nuancées. La petite ville de Rivesaltes est une étape où l'auteur s'arrête avec une ferveur particulière : une humble maison y fut le berceau du chef qui commandait nos armées sur la Marne. Ce souvenir, après tant d'autres, symbolise le lieu qui unit le Roussillon à la communauté française. On suivra volontiers M. Ripert dans le voyage qu'il y conduit avec autant de goût que d'agrément.

MONSTRES CHOISIS,
par André Salmon.

Le titre ne déçoit pas le lecteur. Les types psychologiques que décrit M. André Salmon appartiennent bien à la tératologie. Ils sont d'ailleurs variés : il en est de sinistres et il en est d'amusants. Qu'il y ait dans le procédé de l'auteur un certain parti pris, cela n'est pas niable, mais il ne songe pas à s'en défendre. Aussi bien, le parti pris chez les peintres constitue l'essence même de leur originalité, leur manière et leur « faire » propre. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez les écrivains?

LE PÈLERIN DE GASCOGNE,
par Charles Derennes.

Las peut-être de ses succès parisiens ou ramené vers le pays natal par une de ces nostalgies secrètes dont le boulevard ne préserve pas toujours ses plus fervents habitués, M. Charles Derennes vient d'écrire sur la Gascogne un livre savoureux et original, où les belles histoires abondent. Elles sont contées avec verve, avec humour, et parfois aussi avec lyrisme. Ce n'est plus le décor mondain auquel nous habitue le romancier ; c'est la montagne, la « pinède » et la mer. Mais il y a toujours la même gaîté, la même malice et aussi la même émotion.

COMMENT FUT SAUVÉ PARIS,
par Paul-Henry Courrière.
préface du général MAUNOURY.

L'anniversaire de l'Ourcq est celui de la bataille qui sauva Paris. La géniale initiative de Gallioni, acceptée par le commandant en chef, déterminait l'attaque contre le flanc des armées allemandes. L'armée Maunoury accrochait les renforts de von Klück ; sa pression entraînait les progrès du centre français, et le succès de l'offensive générale était acquis en cinq jours de combats opiniâtres. M. Courrière retrace les tragiques péripéties de la bataille et dépeint la physionomie de Paris, ému mais confiant, tandis qu'elle se livrait. Historien judicieux, il rectifie souvent la légende, rétablit la vérité sur des faits mal connus et analyse les opérations avec précision et sobriété. Ce livre a dès maintenant sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui sont fidèles au souvenir de la grande bataille libératrice, c'est-à-dire de tous les Français.

LA DÉTRESSE ALLEMANDE

Les pages qui suivent sont extraites de la traduction qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette, d'un livre de M. Georg Abel Schreiner.

M. Schreiner a été pendant trois ans et demi de guerre, jusqu'à la rupture des États-Unis avec l'Allemagne, correspondant, pour l'Europe centrale, d'une agence télégraphique américaine.

Aucun des articles, aucun des livres que j'ai lus sur l'état matériel et moral de l'Allemagne et de ses alliés ne m'a donné la satisfaction d'esprit et la confiance que me donne le livre de M. Schreiner.

M. Schreiner apportait en Allemagne, avec la connaissance de la langue, de l'histoire et de la littérature de ce pays, une pleine liberté d'esprit et de jugement, un rare talent d'observateur et de remarquables qualités d'écrivain. Sa fonction de correspondant d'une grande agence américaine lui assurait un bon accueil auprès des hommes d'État et des commandants d'armées ; il a rapporté de curieuses conversations avec ces personnages. Mais il a causé aussi avec les petites gens ; il est entré dans les boutiques ; il a regardé, il a écouté la rue. Son livre est plein de détails pittoresques, sans que jamais les ensembles soient perdus de vue.

Le livre de M. Schreiner est un témoignage de premier ordre pour l'historien, pour l'homme politique, pour tout homme qui veut comprendre.

ERNEST LAVISSE

1er Octobre 1918.

I

APRÈS TROIS MOIS DE GUERRE

La structure économique de l'Allemagne était splendide. Sa prospérité était grande ; — elle était trop grande. Le pays tout entier avait un air *nouveau riche*, comme il arrive lorsqu'un peuple qui s'est longtemps contenté de peu se voit soudain en possession de beaucoup plus qu'il ne peut assimiler.

Mes voyages de jadis et mes lectures m'avaient fait connaître une autre Allemagne, un pays où hommes et femmes s'efforçaient d'atteindre au confort à force de travail sérieux et d'ingéniosité, et réservaient le plus de temps possible à la culture de l'esprit et aux jouissances d'ordre intellectuel. Le contact des meilleurs hommes et des meilleures femmes de la nation m'apprit bientôt que ni le mot — la *Kultur* — ni la chose n'avaient perdu leur prestige, mais un nouvel esprit était né, et avait envahi les classes industrielles, le *Protzentum*, l'âme du parvenu.

Villages et petites villes, où régnaient jadis l'ordre et la mesure, étaient envahis par les lourdes casernes industrielles. Les faubourgs des grandes villes étaient transformés en de véritables forêts de cheminées d'usine, entre lesquelles étaient enclos les intérêts des chefs d'industrie, arrogants et dépensiers, aux manières insolentes et vulgaires.

J'eus vite fait de me rendre compte qu'il y avait deux Allemagnes, nettement séparées l'une de l'autre, deux mondes à l'intérieur des mêmes frontières. L'une me rappelait Gœthe et Schiller, Kant et Hegel ; l'autre était d'une modernité outrée, qui allait jusqu'au cynisme. La première, l'ancienne, travaillait encore avec une probité qui vaut mieux que toute réclame, et calculait le prix de vente sur le coût des matières premières et du travail, plus un bénéfice raisonnable. La seconde, la nouvelle, était tout autre. Les rois de l'industrie et du commerce avaient oublié que, si nous voulons

vivre, il faut laisser vivre les autres. Ils avaient eu la prudence de se faire aussi peu que possible la guerre entre eux. Ils avaient formé des syndicats, dont le but avoué était de se saisir par tous les moyens, loyaux ou déloyaux, des champs d'exploitation qu'offre le monde, et de les « saturer ». Qu'il leur ait bien fallu, pour supplanter leurs concurrents, vendre à plus bas prix qu'eux, nul ne songe à leur en faire un reproche ; mais qu'ils en soient venus à la fabrication systématique d'une camelote sans valeur, c'était absurde jusqu'au crime, et ce fut une calamité pour le pays.

Je garde la conviction que l'Allemagne eût pu acquérir un égal degré de prospérité — qui eût été de meilleur aloi — si son industrie avait été moins asservie au désir de capter à tout prix le plus grand nombre possible des marchés du monde. Avec plus de modération ils eussent obtenu de meilleurs prix, et la richesse nationale y eût gagné d'être de qualité plus haute et plus digne. C'est ce qu'ont fort bien compris un certain nombre d'industriels demeurés fidèles aux maximes de jadis, — par exemple ceux de Brême, dont les docks et les entrepôts, sur les bords de la Weser, attestent la grandeur d'antan. Mais les autres, en immense majorité, furent la proie d'un appétit frénétique d'exportations gigantesques et de richesse vite acquise.

De cette richesse, la population allemande, dans sa grande masse, n'a pas obtenu sa part. Sans doute les syndicats ouvriers ont veillé à ce que la classe travailleuse ne fût pas totalement frustrée, mais, de fait, elle continua de vivre une vie de demi-misère, bétail docile aux mains des chefs d'industrie. Les assurances contre la maladie et les pensions de vieillesse que le gouvernement créa pour elle, toutes ces promesses offertes par un patriarcalisme sentimental valaient tout juste, pour des hommes usés jusqu'à la corde, ce que vaut l'espoir du ciel pour le pauvre diable infirme toute sa vie durant.

Je m'aperçus que le magnifique édifice de l'Allemagne économique et sociale était occupé surtout par des membres de la classe parvenue, hommes et femmes vêtus sans goût, parlant trop et trop bruyamment, et trop empressés à se mettre perpétuellement en évidence. Grande maison où tous

les « beaux » étages étaient peuplés par les nouveaux riches, où les producteurs véritables étaient refoulés dans les sous-sols, et où les intellectuels, l'aristocratie pauvre, les fonctionnaires, les hommes de professions libérales et les officiers de l'armée n'avaient de refuge que sous les toits.

La guerre venue, les hommes qui ne songeaient qu'à « saturer » les marchés lointains tournèrent soudain leurs regards sur ce qui était proche d'eux. Le blocus anglais barrait la voie à l'exportation. Il fallait trouver à exploiter autre chose : ils exploitèrent l'alimentation.

Le gouvernement, il est vrai, prenant prétexte des nécessités militaires, entreprit de restreindre le trafic par voie ferrée, ce qui était mettre obstacle au trafic et à l'accaparement des denrées alimentaires. Les requins n'en conçurent pas d'abord de trop vives inquiétudes : le tout était de détenir des stocks ; le public serait bien obligé de payer, et, tant que les prix seraient suffisamment élevés, il importait assez peu que les marchandises fussent vendues à Cologne, à Hanovre, à Berlin ou à Stettin ; on ouvrirait des filiales un peu partout, et tout serait dit.

Seulement, il n'y avait encore pas pénurie alimentaire. Les boutiques et les étalages des marchands au détail étaient encore bien garnis, et les magasins de gros venaient de s'emplir de la récolte de l'année. L'Allemagne n'avait plus connu la guerre depuis quarante-trois ans; elle était accoutumée à une si grande facilité d'approvisionnement que seuls un petit nombre de pessimistes, convaincus que la guerre serait de longue durée, estimaient sage d'amasser en vue de l'avenir.

Les prix des denrées ne commencèrent à monter qu'au quatrième mois. Qu'ils dussent monter, c'était chose naturelle, et nul ne songea à contester les raisons qu'en donnèrent les autorités. Pour toutes les catégories d'aliments où il y avait possibilité de déficit, le gouvernement prit soin d'expliquer que, si chacun y mettait du sien, tout risque serait aisément conjuré. Et ces avis réconfortants furent volontiers accueillis.

Les marchands au détail y mirent du leur. Ils bluffaient à l'envi. Pour aller de mon hôtel aux bureaux de mon agence,

je passais chaque jour par la *Mauerstrasse*. Il y avait là, côte à côte, quatre marchands de comestibles. Le premier était un boucher : il exposait derrière sa vitrine au moins une tonne de viandes de toute espèce. Quelques pas plus loin, un second boucher faisait de même. Puis venait un boulanger : il étalait du pain de guerre et des petits pains, des gâteaux et de la pâtisserie, de quoi rassasier une brigade. Le quatrième vendait à la fois de l'épicerie et ce que les Allemands appellent de la *Dauerware*, viandes fumées, saucisses et autres produits de conserve. Il faisait de son mieux. J'ai vu à sa devanture un aigle germanique gigantesque construit au moyen de cervelas longs chacun de quatre pieds, et gros comme la massue d'Hercule : je crus d'abord que tout cela était en papier mâché, mais je dus constater que c'était bel et bien comestible. Ce bluff était bien intentionné. Les gens ne sont jamais aussi affamés que lorsqu'ils savent que les victuailles sont rares.

Les divers gouvernements d'Allemagne ont à leur disposition les statisticiens les plus experts qui soient. Ces hommes savaient fort bien qu'à la longue l'étalage ferait faillite. Le jour viendrait où l'on exigerait des réalités, si l'on voulait éviter des ennuis. Et ils n'ignoraient pas que la matière alimentaire pouvait seule fournir au gouvernement l'argent dont il avait besoin pour vivre et pour payer les frais de guerre.

Il était évident que l'Allemagne ne serait pas réduite par la famine en six mois, et ma propre conviction était dès lors qu'une année n'y suffirait pas. Mais qu'adviendrait-il si elle durait davantage? Or, le coup sur Paris n'avait rien donné. Hindenburg venait de battre les Russes à Tannenberg ; mais il n'y avait rien de fait. Et les armées austro-hongroises étaient en train de prouver qu'elles n'étaient pas bonnes à grand'chose. Le gouvernement de Prusse entreprit d'agir sans retard contre tout gaspillage de fourrage. Il ordonna un triage attentif des déchets : les épluchures de pommes de terre et les pelures de fruits, les résidus végétaux de toute sorte devaient être réservés soigneusement à l'alimentation du bétail.

Après une semaine de réglementation, mon enquête me

donna la preuve que les Berlinois ne prenaient pas encore les restrictions au sérieux. Et, vers le même moment, je pus me convaincre qu'en dépit de tous les avertissements venus d'en haut, les populations rurales se montraient rebelles à l'économie. Les paysans, placés à la source de la production, y puisaient pour eux-mêmes sans compter, et ils expédiaient aux soldats du front des masses de victuailles dont ceux-ci, fort bien nourris par l'intendance, n'avaient aucun besoin.

On ne renonce jamais très vite à des habitudes invétérées. Nous avons tous le défaut de trop manger ; les Allemands, plus encore que les autres. Les hommes, surtout dans la classe riche, pèsent presque tous en moyenne de vingt à soixante livres de plus que leur poids normal, et quant aux femmes, l'obésité n'est à l'avantage ni de leur agrément physique, ni de leur santé. A la veille de la guerre, l'ordinaire quotidien de la plupart des Allemands était le suivant : le matin, de bonne heure, café au lait et petits pains ; vers neuf heures, deuxième déjeuner ; entre midi et une heure, déjeuner proprement dit ; vers quatre heures, café au lait ou thé ; entre sept et huit, le dîner ; enfin le souper, à onze heures ou minuit. Au total, six repas, chacun fort copieux. Même les classes peu aisées mangeaient de la viande deux fois par jour.

Six repas au lieu de trois, cela ne veut pas dire nécessairement qu'on mange deux fois plus que celui qui n'en fait que trois ; mais on peut affirmer sans crainte de se tromper que cela implique un gâchage quotidien d'au moins 35 p. 100, d'où mauvaise assimilation et formation d'un excès de graisse, au détriment de la santé. Il y avait là 35 p. 100 d'aliments à économiser, pour le plus grand bénéfice de l'hygiène bien entendue, et de la collectivité.

Lorsque les ennemis de l'Allemagne calculaient qu'en six mois la famine saisirait le pays à la gorge, ils méconnaissaient cette donnée importante du problème : économistes et politiciens oubliaient qu'un peuple résolu, habitué en toutes choses à la discipline, aurait vite fait d'accepter l'ascétisme. La privation était dure pour des estomacs accoutumés à être emplis à l'excès, mais, comme dit le proverbe allemand, « lorsqu'il y a nécessité, le diable se nourrirait de mouches ».

En novembre 1914, l'effort des divers gouvernements de

l'Allemagne se concentra sur cet objet. La propagande mit en œuvre un nombre incroyable de moyens. « Mangez moins » : ce fut la maxime que les échos répercutèrent par tout l'empire. Beaucoup y prirent garde, mais je doute qu'elle eût été efficace à la longue, sans une action impérative du gouvernement. Ce qui agit davantage sur les esprits, c'est que, de jour en jour, on crut moins à l'imminence de la paix. Les âmes étaient encore tout à la guerre, et les Allemands commençaient à prendre au sérieux l'insistance obstinée avec laquelle leurs ennemis annonçaient qu'ils seraient vaincus par l'estomac. Les plus savants de leurs professeurs s'appliquèrent alors à multiplier les avertissements. Toute cette propagande eut pour effet que le public fut tout préparé à accepter la répartition des vivres que les autorités n'allaient pas tarder à instituer.

L'intervention de la Roumanie dans la guerre fit déborder la coupe, et accrut l'anxiété. La Roumanie venait tout troubler. Elle avait bien choisi son heure : grâce à son climat, elle avait pu rentrer en août les trois quarts de sa moisson, et le maïs était laissé aux soins des hommes hors d'âge militaire, des femmes et des enfants. En Europe centrale, il n'en était pas de même. Une bonne partie du froment avait été mise à l'abri, et un peu de seigle, mais le gros de la récolte était encore sur pied.

Ce fut l'heure critique. Un nouvel ennemi se dressait, qui envahissait la Transylvanie. La main-d'œuvre faisait défaut, plus que jamais. La saison était mauvaise. Divers voyages au front de Roumanie me permirent d'apprécier où en était au juste l'Autriche-Hongrie. Les céréales attendaient la faux, se vidant de leurs grains au soleil, pourrissant à la pluie. Les paysans se dépensaient en efforts héroïques, mais étaient écrasés par la tâche. Si jamais le spectre de la famine plana sur les puissances centrales, c'est durant ces semaines-là.

Toute cette immense anxiété touchait fort peu les requins de l'alimentation. Ils poursuivaient imperturbablement leur œuvre, faisaient main basse sur tout ce qui était à leur portée, et attendaient leur heure.

LES ACCAPAREURS

Dans les pays de l'Europe centrale les relations d'affaires ont un caractère particulier, un caractère familial et personnel. Le mot « clientèle » (*Kundschaft*) a ici un sens qu'il n'a pas en d'autres contrées. Entre vieux clients et boutiquiers s'établit une sorte d'intimité, de fidélité. Le marchand a souvent connu la mère, ou même la grand'mère de la femme qui vient aujourd'hui faire chez lui ses emplettes. Un client y regarde à deux fois avant de changer de fournisseur, et s'il s'y résout, c'est pour celui qu'il quitte une sorte d'affront personnel. Comme je connaissais assez mal les mœurs de l'Europe, il me fallut un certain nombre d'expériences pour me rendre un compte exact de ce trait particulier.

Lorsque j'étais à Vienne, j'avais coutume de me fournir chez une bonne femme qui tenait un débit de tabac dans l'*Alleestrasse*. Comme j'allais souvent au front, j'étais naturellement un client asesz peu régulier. La femme s'en montra contrariée.

— Pourquoi restez-vous si longtemps sans venir, monsieur, — me dit-elle. — Seriez-vous mécontent de ce que je fournis? Pourtant c'est la même chose que ce que vous trouvez ailleurs.

C'était parfaitement vrai : en Autriche la vente du tabac est un monopole d'État, et tous les débits ne vendent qu'une seule et même marchandise.

— C'est que je suis souvent absent de la ville, — lui expliquai-je.

— Vous n'êtes pas d'ici, monsieur, — poursuivit la femme, — et vous ne connaissez pas bien les habitudes de chez nous. Puis-je vous donner un petit conseil?

Je lui répondis que je ne refusais jamais un conseil, d'où qu'il vînt.

— Si vous voulez être bien servi, surtout par le temps qui court, il faut être un client fidèle. Voyez-vous, c'est de règle ici. Vous savez bien qu'on n'a pas tout le tabac qu'on veut,

et je crains bien que d'ici peu il n'y en ait plus pour tout le monde.

La leçon ne fut pas perdue pour moi, d'autant que la femme me voulait certainement du bien. Elle m'avait inscrit au nombre de ceux qu'elle comptait favoriser lorsque le moment des privations arriverait, et elle l'avait fait uniquement parce que j'étais à ses yeux « un bon garçon ». A dater de ce jour, je pris soin de l'avertir à chacun de mes départs, et, à mon retour, il se trouvait que, malgré la rareté du tabac, qu'on n'obtenait plus qu'en faisant longuement queue, elle avait mis de côté journellement, à mon intention, dix cigarettes.

On juge des effets que peuvent avoir de pareilles habitudes lorsque les denrées alimentaires viennent à être rares. Le boutiquier se fera une règle absolue de satisfaire ses clients avant de prêter la moindre attention à tout autre acheteur. C'était naturellement aller contre l'esprit des règlements officiels, qui impliquaient que tout acheteur pourvu des cartes d'alimentation de rigueur obtînt satisfaction aussi longtemps que le stock disponible ne serait pas épuisé.

On s'ingénia à trouver un biais, et on le trouva : le boutiquier, sachant les goûts et les désirs de tel ou tel client, mettrait de côté à son intention ; le client ne prendrait pas la peine superflue de faire queue ; il viendrait à la porte de derrière, ou très avant dans la soirée, alors que la boutique porterait ostensiblement la pancarte : « Tout est vendu. »

Il eût été sage d'empêcher en temps utile ce trafic illicite. On ne le fit pas. Il ne tarda pas à dégénérer en une course folle à l'accaparement.

Les autorités avaient totalement omis de se préoccuper des conditions réelles du commerce de détail. Elles s'étaient bornées à imposer au public tout un assortiment de cartes d'alimentation, en menaçant de peines diverses quiconque enfreindrait les règles édictées. Les tickets étaient en général grands comme la moitié d'un timbre-poste, et un commerçant ordinaire en ramassait en une semaine une telle quantité qu'il eût fallu toute une immense armée de contrôleurs pour en vérifier le compte. Toute la combinaison reposait donc sur une foi préalable en l'honnêteté des boutiquiers.

D'abord aucun contrôle d'aucune sorte ne s'exerçait sur les

quantités acquises par le détaillant. Il pouvait acheter tout ce qu'il lui plaisait, à la condition que le marchand de gros n'eût pas à satisfaire un autre ami : car il fallait bien qu'il ménageât cet autre client, qu'il risquait autrement de perdre au lendemain de la guerre, — et on croyait alors que ce serait bientôt. Sans compter que le marchand de gros entretenait avec les boutiquiers ses clients les meilleurs relations personnelles, et qu'ils se rencontraient aux mêmes cafés, où les différences de classes s'oublient devant une même table de marbre. Le client du boutiquier s'occupait depuis longtemps de se faire un stock personnel de provisions. Le boutiquier, de son côté, accaparait du mieux qu'il pouvait, et achetait au marchand de gros tout ce que l'autre consentait à lui céder.

Les commissionnaires avaient une licence officielle, et, lorsque le régime fut devenu un peu plus strict, furent astreints à rendre compte des quantités sur lesquelles portaient leurs opérations. Mais faute de personnel, ces rapports ne pouvaient être lus que d'un œil rapide et distrait. Les intermédiaires prirent donc l'habitude de s'en tenir à des comptes rendus incomplets, et cette pratique de dissimulation les exposait à de très faibles risques, puisque les autorités n'exerçaient aucun contrôle au point où elles auraient pu surprendre la fraude, c'est-à-dire à la ferme et au moulin.

Toutes ces circonstances réunies eurent cet effet que les affaires allaient avec une activité singulièrement accrue : le marchand de gros demandait au courtier le double de son chiffre habituel d'achats, et celui-ci à son tour développait d'autant ses achats au village.

En vertu de la loi sur les prix maximum et minimum, il était stipulé qu'il était interdit au consommateur de payer une denrée plus cher que le gouvernement ne le jugeait convenable, et au producteur d'en exiger davantage. En un sens, c'était bien. Le paysan ne devait pas céder le kilogramme de blé à moins de quatre sous et demi, et le courtier qui le recédait au moulin ne devait pas en demander plus de cinq sous et demi ; le moulin devait se contenter de sept sous, et finalement le consommateur aurait son kilo de farine pour huit sous et quart. Seulement, les choses ne se passaient ainsi que sur le papier.

Voici un client qui désire mettre de côté deux cents livres de farine pour le temps des vaches maigres. Le marchand au détail ne voit pas le moyen de les lui fournir : il s'exposerait à n'avoir plus de quoi satisfaire d'autres clients qui ne lui sont pas moins chers. Mais notre homme veut sa farine, dût-il la payer à un prix supérieur au maximum. Comment veut-on que son fournisseur résiste à la tentation? Le marchand de gros agit de même, pour les mêmes motifs : à condition qu'on lui offre, mettons 20 p. 100 en sus, le courtier trouvera toujours ce qu'il lui faudra. Le meunier recevra quelques francs de plus par cent kilos, et, en fin de compte, quelques sous iront au paysan.

Comme toujours, c'était en fin de compte le consommateur qui payait la totalité de ces pots-de-vin. Mais comme ce qu'il payait c'était la certitude de ne pas mourir de faim alors que d'autres y seraient exposés, il payait de bon cœur : à quoi servirait d'avoir de l'argent à la banque, le jour où il n'y aurait plus rien à acheter?

Cependant les queues s'allongeaient aux portes des boutiques, et un nombre croissant de boutiquiers prenaient l'habitude de ne plus ouvrir qu'une partie de la journée. Encore était-ce généralement trop. Lorsque la pancarte affichée à la devanture disait : « Ouvert de huit heures à midi », on savait bien qu'à neuf heures il ne resterait plus une miette à acheter, et quiconque ne s'était pas arrangé pour prendre sa place à la queue en temps utile savait qu'il n'aurait rien ce jour-là. Les femmes qui attendaient depuis plusieurs heures exprimaient leur mécontentement avec véhémence. Le boutiquier répondait sans aménité; d'où, parfois, dénonciation à la police, poursuites et condamnation ; mais, à dater de ce jour, les plaignantes, si elles tenaient à manger, faisaient bien de s'adresser ailleurs. Les clients étaient aux mains du boutiquier, pieds et poings liés : c'en était fait de la facile familiarité d'autrefois. Il était instructif et divertissant d'aller de temps à autre aux séances de la justice de paix, bien que ce fût toujours la même histoire. Jamais on n'entendit sortir de la bouche d'un sous-officier mal embouché autant de sarcasmes insultants qu'il en sortait alors quotidiennement de la bouche des bouchers, des boulangers et des épiciers, dans

les États de l'Europe centrale. Et dans chacune de ces affaires il y avait généralement un élément comique d'assez bas étage, mais qui prouvait combien chez certaines gens la bonne humeur a la vie dure.

Mais le bon public était moins bête que les boutiquiers ne le croyaient. Il n'était guère personne qui n'eût à la campagne quelque parent, quelque ami ou quelque connaissance, soit directement, soit par voie indirecte. Jamais on n'alla autant aux champs les dimanches et les jours fériés pour cause de victoire, et l'on entamait alors sérieusement les réserves alimentaires du village : les trains qui ramenaient les excursionnistes à la ville étaient souvent plus lourds de victuailles que de voyageurs. Après tout, pourquoi s'adresser au marchand de comestibles et attendre son tour à une queue interminable, si le paysan consentait à vendre directement au consommateur? L'accaparement prit des proportions inouïes. Chacun se mit à remplir son grenier et sa cave : farine et pommes de terre, beurre et œufs mis en conserve, fruits mis en confiture ou en bocaux s'y amassèrent.

Les autorités n'ignoraient pas ce qui ne manquerait pas d'arriver si l'on ne barrait pas la route directe entre la ferme et la cuisine. Les réglements en vigueur permettaient la visite des trains. Lorsque les inspecteurs se mirent à serrer de près les excursionnistes du dimanche et leurs paniers, il y eut beaucoup de stupéfaction, des grincements de dents, des grognements ; mais rien n'y fit. Les denrées rapportées illégalement étaient saisies, et la moindre résistance valait au protestataire une forte amende, et souvent un ou deux jours de prison.

Il y avait aussi le système des colis postaux. Au début, le gouvernement, pour ne pas froisser la population, avait fermé les yeux sur les envois de beurre et d'autres aliments sous un petit volume. Mais le bon public abusa, ce qui eut pour conséquence que toutes les denrées trouvées dans les expéditions postales furent saisies au profit des commissions et des centrales de l'alimentation.

Restait encore à atteindre le paysan qui apportait sa marchandise au marché. Il entrait au bourg ou en ville avec une bonne charge de victuailles. A peine était-il passé devant quelques groupes de maisons qu'il avait tout vendu : c'était

comme une goutte d'encre, instantanément absorbée par un papier buvard. On tenta de réagir, et il en résulta la contrebande : dans toutes les cargaisons, quelles qu'elles fussent, expédiées aux centres populeux, se dissimulaient des quantités soigneusement empaquetées d'autres bonnes choses, telles que beurre, lard et œufs.

Il y avait urgence à se rendre maître de cette poussée croissante d'accaparements, si l'on voulait pouvoir tenir. Ceux qui amassaient subrepticement n'en puisaient pas moins, pour leurs besoins quotidiens, au marché régulier, si bien qu'ils prélevaient double ration sur les modiques ressources communes. Les autorités commencèrent à ordonner des visites domiciliaires, et les inspecteurs vinrent frapper aux portes des ménages. On en fut désagréablement surpris.

L'accaparement ainsi généralisé faisait l'affaire des gens aisés, mais ne donnait rien au pauvre diable. Le salarié n'avait guère les moyens de payer les denrées aux prix fantastiques du marché illégal, et ce qu'amassait l'un réduisait d'autant la part de l'autre. Pour la pauvre femme, la règle était qu'elle allât faire la queue trois heures durant, et qu'ensuite elle fût renvoyée les mains vides : l'épicier avait encore maintes choses dans son arrière-boutique, mais il les réservait pour les clients auxquels il devait des égards particuliers. Les cartes d'alimentation donnaient tout juste le droit de ne payer qu'un certain prix, et ne garantissaient rien. Quand le trafiquant avait dit du haut de sa grandeur : « Tout est vendu », il ne restait à la femme du peuple d'autre ressource que de rentrer chez elle, et de chercher au fond de son buffet s'il lui restait de quoi apaiser la faim de ses enfants.

On n'imagine pas la quantité de victuailles qui fut gaspilléee et perdue par la faute d'accapareurs inexpérimentés. Je connaissais à Vienne un homme qui avait amassé une quantité de provisions prodigieuse. Il avait de la farine de froment, des pommes de terre, du beurre salé, des œufs en conserve, des fruits et des légumes en bocaux et en boîtes, — sans parler de ses réserves de miel, de café et autres denrées achetées chez l'épicier, — de quoi nourrir sa famille deux bonnes années durant, en y ajoutant l'appoint que lui fournissait quotidiennement le marché légal. Bien qu'il fût abondamment pourvu, il

n'en continuait pas moins à acheter de gauche et de droite tout ce qui s'offrait. Un jour il fit venir d'Agram un certain nombre de matelas, non pas pour le surcroît de confort qu'il en tirerait pour le repos de la nuit, mais pour le macaroni dont ils étaient bourrés. Il avait trois fils en pleine croissance, et ne voulait pas que leur développement physique fût compromis par une alimentation insuffisante. Ayant à choisir entre ses devoirs de père et ses devoirs de citoyen, il s'était décidé pour les premiers, ce dont il n'y a pas trop lieu de le blâmer avec une excessive sévérité, car plus d'un d'entre nous en eût fait autant : quand on a vu des enfants affamés implorer leurs parents pour avoir du pain, on est porté à l'indulgence. Le malheur, c'est non seulement qu'il ne songeait en aucune façon à la détresse des autres, mais encore qu'il s'y prenait mal pour conserver ses provisions. Ses pommes de terre gelèrent dans son grenier et germèrent dans les pièces chaudes. Sa farine moisit dans une armoire humide. Ses conserves, préparées sans assez de soins, ou exposées à des températures trop variables, se mirent à fermenter, et, de temps à autre, un bocal ou une boîte éclatait. L'huile d'olive qu'il s'était procurée à grand prix, rancit. Il m'avoua qu'il avait perdu ainsi les deux tiers de ce qu'il avait péniblement amassé, et l'ennui qu'il en avait gâta toute la satisfaction que pouvait lui donner le dernier tiers.

Des accidents de ce genre se produisirent dans un très grand nombre de cas. Conserver des aliments est une science, et suppose une installation qui n'est pas à la portée de chacun. Les particuliers qui amassaient en cachette se gardaient bien de demander conseil à ceux qui savent, et la crainte d'une enquête officielle les obligeait à dissimuler par tous les moyens. Il fallait redouter même une dénonciation venant des domestiques. On se figure aisément ce qui arriva. L'accaparement eut pour effet qu'en un temps donné on perdit en Europe centrale plus de denrées alimentaires qu'on n'en consomma.

Il n'était guère possible que beaucoup de victuailles eussent le temps de se gâter chez le détaillant : il en eut toujours trop peu pour ses besoins quotidiens. Mais il n'en était pas de même du marchand de gros. Cette classe d'hommes ne cessait de

retenir ce qu'elle tenait en réserve, pour contraindre le gouvernement à élever le taux des maxima : à la longue les autorités cédaient, et le bénéfice était notable. Les réclamations des producteurs, acharnés à demander le relèvement du minimum, étaient un bon vent qui soufflait dans les voiles du marchand de gros ; et le gouvernement prêtait volontiers une oreille facile à toutes les sollicitations faites en faveur du bien-être des paysans. Une fois le minimum relevé, le maximum du consommateur suivait nécessairement la même ascension. Les marchandises tenues en réserve par le marchand de gros, et qu'il jetait alors seulement sur le marché, bénéficiaient de l'élévation des prix que paierait le consommateur, sans pâtir des concessions faites au producteur. L'affaire était excellente, et d'autant meilleure qu'une hausse de 5 p. 100 sur les transactions licites entraînait immédiatement une hausse de 15 p. 100 sur toutes les négociations illicites.

Au printemps de 1916, je dressai un tableau exact de la situation, d'où il résultait que, si les paysans touchaient de 10 à 15 p. 100 de plus qu'en 1914, les denrées, à la ville et dans les bourgs, se vendaient en moyenne de 80 à 150 p. 100 de plus que durant les cinq années antérieures à la guerre. Je calculai que, déduction faite de l'accroissement des frais généraux, les intermédiaires et les marchands touchaient un bénéfice supérieur d'environ 80 p.100. Il n'est donc pas surprenant que les bijoutiers de Berlin et de Vienne m'aient confié que leur chiffre d'affaires pour la semaine de Noël était le meilleur qu'ils eussent jamais réalisé. Ces bonnes gens expliquaient l'état prospère de leurs finances par la prospérité générale due à la guerre. Ils n'avaient pas tort, mais ils oubliaient d'ajouter que les millions qui affluaient dans leur caisse se composaient dessous prélevés sur une population affamée par les acheteurs de diamants et de riens coûteux.

Il va sans dire que le gouvernement ne tarda pas à s'occuper des paysans, en dépit de toute la tendresse qu'il avait pour eux. Le moment vint où ils ne purent plus vendre à leur guise, et où les autorités intervinrent. Ce ne fut un bienfait pour personne. Le brave producteur se mit à accumuler à son tour. Le déchet fut peu considérable ; car lui, du moins, savait son affaire, et ne laissa rien se détériorer entre ses mains. Mais il

était grave que l'accaparement s'installât ainsi à la source même de la production.

Il y avait d'autres trous encore dans le système de la réglementation. Comme le paysan était astreint à laisser aux intermédiaires la totalité de ses céréales et de ses pommes de terre, déduction faite de ce qui lui était indispensable pour son propre entretien et pour la semence, les évaluations établies par les agents du contrôle officiel se tenaient systématiquement au-dessous de la réalité, pour ne pas courir le risque d'autoriser des espérances qu'il serait ensuite impossible de satisfaire, et de fixer un taux des rations auquel la récolte ne suffirait pas. Le paysan bénéficiait de ce flottement et affectait au trafic clandestin toute la marge qui lui était laissée.

Pourtant les opérations illicites sur les céréales devenaient chaque jour plus difficiles. Pour être transformé en farine, il fallait bien que le blé prît le chemin du moulin. Une surveillance plus stricte s'exerça sur les meuniers. Les paysans, après s'être longtemps creusé la tête, trouvèrent un moyen de s'en tirer. On était à court de beurre et de graisse, qui valaient leur poids d'argent : ils se payaient, au marché régulier, entre 8 et 9 francs la livre, et le double sous main. Pourquoi donc, songea le paysan, ne produirais-je pas plus de beurre? — il avait les vaches. — Pourquoi pas aussi plus de lard? — il avait les cochons. — Une mesure de grains, vendue correctement au prix minimum, se vendait tant ; transformée en beurre et en lard, elle valait le triple. Il était malaisé d'écouler subrepticement le grain, mais rien n'était plus facile que d'écouler les graisses. — Et l'accaparement eut ainsi pour effet un nouveau gaspillage.

Il n'était aucun gouvernement, en Europe centrale, qui n'eût de bonnes raisons de penser que tout le système des mesures restrictives était loin d'être populaire. Toutes se heurtaient à une résistance passive invincible. Pour en venir à bout, la police secrète reçut pour instruction de ne pas perdre de vue le garde-manger privé : les paragraphes constitutionnels relatifs à l'état de guerre lui en conféraient le pouvoir. Or, le régime policier, outre qu'il est terriblement coûteux, est toujours périlleux à manier et vexatoire au suprême degré, et on ne fut pas long à s'en apercevoir. D'autre

part, il était pratiquement impossible de tout inspecter ; il fallait bien s'en remettre aux dénonciations, et ajouter foi aux lettres anonymes de serviteurs congédiés, qui souvent inventaient de toutes pièces, pour se venger. Les recherches furent parfois fructueuses, mais souvent ridiculement décevantes, et, au total, le jeu n'en valait pas la chandelle.

On ne crée pas un personnel policier en un jour. La police allemande et autrichienne joue assurément un rôle considérable dans la vie sociale de ces pays. Impossible de déménager sans qu'elle s'en mêle. Impossible, en temps de guerre, d'aller d'une ville à l'autre sans papiers compliqués. Impossible, pour un domestique ou pour un employé, de changer de place sans faire une déclaration en règle. Toutes les moindres démarches de l'existence sont notées minutieusement. Mais, si ce système normal, façonné et perfectionné par les expériences successives de maintes générations, fonctionne on ne peut mieux, au grand jour, avec des allures de routine bureaucratique, le travail spécial de l'agent secret ne s'improvise pas et est d'un tout autre ordre. Le mouchard allemand est aussi gauche que le sont certains diplomates allemands. On le flairait à une lieue de distance, et il semblait dépenser toute son ingéniosité à n'être pas reconnu.

En ma qualité d'étranger, je fus, au cours de ces trois années, honoré d'une attention toute spéciale de la part des polices d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie. Mon aspect et mon accent me signalaient sans peine. Des milliers de gens avaient fini par me connaître. Que dans de pareilles conditions je n'aie pu être filé sans m'en apercevoir aussitôt, c'est la preuve de la piètre besogne dont étaient capables les hommes commis à ma surveillance. A Berlin, il m'arriva, pour me défaire d'un de ces personnages, qui m'agaçait, de lui offrir une place dans mon taxi ; il refusa et se montra très vexé. Mais voici une anecdote qui fera comprendre que les spéculateurs et leur séquelle aient pu si aisément déjouer les pièges que leur tendait le gouvernement.

J'avais été assez fréquemment à Berlin. Je connaissais pas mal de gens des Affaires étrangères et de l'état-major général, et ma figure était familière à presque tout le personnel de l'Hôtel Adlon. J'arrivais ce jour-là de la frontière hollandaise.

L'employé de service au bureau de l'hôtel était nouveau et ne me connaissait pas ; mais il avait vu l'accueil empressé que m'avait fait le gérant. En redescendant de ma chambre, je m'approchai du bureau, dans l'intention d'y déposer une lettre qu'un de mes amis devait venir y prendre. L'employé était absorbé par un entretien sérieux avec un homme de taille moyenne, de structure massive. Je dus attendre qu'il eût terminé.

Au bout d'un moment j'entendis le numéro de ma chambre — 237 — puis mon nom. Je remarquai que l'employé tenait entre ses doigts une de ces formules que, dans l'Europe centrale, tout voyageur est invité à remplir, et où il inscrit, pour l'instruction de la police, son nom, sa profession, sa résidence, sa nationalité, son âge, et que sais-je encore?

— Il est correspondant de journaux? — demanda l'homme trapu.

— Il le dit du moins, — répondit l'employé.

— Vous en êtes sûr?

— Ma foi, c'est ce qu'il dit sur le formulaire.

— Comment est-il physiquement?

— Plutôt grand, face entièrement rasée, teint foncé, porte un lorgnon, — dit l'employé.

Je fis un pas en avant. L'employé m'aperçut et fit un signe à l'autre, qui parut être au comble de la gêne et rougit.

— Puis-je quelque chose pour votre service? — fis-je sans m'adresser expressément à l'un ou à l'autre, et en les regardant alternativement. — Vous semblez vous intéresser à mon identité. Que désirez-vous savoir?

Il y eut un moment de silence embarrassé.

— Mais pas du tout, — balbutia l'agent. — Nous parlions de quelqu'un d'autre.

— Oh ! je vous demande pardon, — dis-je, — et je m'en allai.

J'ai toujours pensé que ce policier était nouveau venu au service de l'espionnage. Et je me suis souvent demandé ce que peut valoir un service des renseignements qui emploie de pareilles mazettes.

Les agents secrets allemands étaient battus d'avance dans la guerre qu'ils déclaraient à l'accaparement. Ils pouvaient

bien bousculer une ménagère trop prévoyante, la terrifier jusqu'aux larmes et lui arracher la promesse qu'elle ne recommencerait pas. Contre l'accapareur professionnel, qui avait tous les dehors du commerce correct et ses livres tenus en conséquence, ils n'étaient pas de taille. Tant qu'il ne se trouvait pas une dénonciation qui dispensât l'agent de réfléchir et de s'ingénier, le requin pouvait être parfaitement tranquille. Les cas qui dans la suite des temps furent déférés aux tribunaux par milliers, firent voir que les agents secrets et les inspecteurs de l'alimentation étaient tout à fait incorruptibles, et montrèrent aussi qu'eux du moins n'avaient rien accaparé en fait d'esprit.

SUCCÉDANÉS ET SOUS-SUCCÉDANÉS

On a dit beaucoup de sottises sur les résultats qu'ont obtenus les Allemands, les Autrichiens et les Hongrois dans la découverte et l'invention des produits destinés à remplacer ce qu'il était malaisé de se procurer en raison de la guerre. Ces sottises proviennent pour une bonne part des Allemands eux-mêmes et de leurs alliés ; mais surtout elles furent semées aux quatre vents du monde par des admirateurs naïfs, dont l'enthousiasme n'avait d'égale que leur ignorance. Que ces inventeurs aient beaucoup fait, c'est incontestable ; mais, dans la majeure partie des cas, tout cet immense labeur scientifique n'aboutit guère à des résultats plus satisfaisants que ne le fut par exemple leur caoutchouc de synthèse.

Leur premier effort, dès les premiers temps de la guerre, tendit à perfectionner la méthode d'un chimiste norvégien, qui, deux ans auparavant, était parvenu à condenser et à cristalliser l'azote de l'air. Il est inexact de dire, comme on l'a fait, qu'ils eurent le mérite de l'invention. Ce Norvégien d'ailleurs n'avait fait que rendre industriellement exploitable une découverte antérieure.

Le succès fut d'importance. Le blocus britannique interdisait l'importation des nitrates du Chili. On n'imagine guère ce qui fût arrivé, si les Allemands n'étaient parvenus à puiser

aux sources inépuisables que l'atmosphère mettait à leur disposition. Maintenant, ils étaient assurés d'avoir de la poudre aussi longtemps qu'ils disposeraient d'une quantité suffisante de fibre végétale et de goudron de houille. D'autre part, les sous-produits de la nitration fournissaient un engrais peu abondant sans doute, mais précieux.

Je ne puis songer à entrer dans l'innombrable détail des découvertes et des inventions de caractère proprement militaire. Je m'en tiens à un petit nombre d'exemples, d'intérêt plus général.

La science permit de tripler le stock de textiles détenu par les puissances centrales au moment où éclata la guerre. Elle y parvint par diverses méthodes. Prenons le coton, à titre d'exemple. Depuis les progrès décisifs réalisés par Nobel et l'industrialisation de la nitro-glycérine, on savait que toute graisse et toute fibre peut, par nitration, donner un explosif. Si l'on emploie généralement la glycérine et le coton, c'est uniquement parce que ces matières s'y prêtent mieux que d'autres. Or les graisses qui entrent dans la composition de la glycérine et le coton que l'on transforme en trinitrocellulose pouvaient être d'un meilleur usage pour les États de l'Europe centrale. On substitua donc en règle générale le goudron de houille à la glycérine, et la pulpe de bois au coton. Et cette économie énorme alla tout entière à l'alimentation et au vêtement.

Je me rappelle encore le frisson qui secoua l'Allemagne lorsque la Grande-Bretagne proscrivit le coton comme article de contrebande. La presse de l'Entente fut, durant quelques semaines, transportée de joie. Il suffisait d'avoir la moindre teinture de la chimie des explosifs pour savoir que cet enthousiasme optimiste serait de courte durée. Car on savait fort bien que la pulpe de bouleau ou de saule est un excellent substitut du coton, à la condition qu'on la traite de la manière qu'il faut. Quant aux explosifs dérivés du goudron, ils étaient dès lors de fabrication courante.

Cette question réglée, les savants d'Allemagne s'appliquèrent à découvrir de nouveaux textiles. Ils avaient à leur disposition l'ortie banale. Aux temps anciens, elle avait été pour l'Europe ce que le coton était pour le Mexique des

Aztèques. L'ortie, réduite depuis à servir de fourrage aux oies, fut donc remise en honneur. Bientôt elle parut sur le marché, transformée en textile et décorée parfois du nom un peu prétentieux de « soie naturelle ». Le traitement chimique était sans difficulté aucune : il suffisait de couper la plante, de l'immerger, fortement serrée, dans une eau qui entraînait la pulpe végétale, puis de la faire sécher au soleil et de l'apprêter.

Bien que l'Europe centrale pût alors importer annuellement de Turquie d'Asie environ 18 000 balles de coton et des quantités notables de soie et de laine, et qu'elle trouvât aussi de la laine dans les pays balkaniques, elle continuait à souffrir d'une pénurie de textiles et de matières brutes. Il fallut aviser. On s'appliqua à réemployer les fibres qui avaient déjà servi, et l'effilochage rendit de réels services.

On remédia d'autre part à cette disette en développant l'industrie des tissus de papier. On s'aperçut qu'ils rendaient d'excellents services pour une foule d'usages auxquels on avait coutume d'employer les textiles, et particulièrement pour ceux auxquels on affectait le chanvre de Manille et le jute. Ici encore, on ne faisait que tirer un meilleur parti d'une invention déjà ancienne ; de la ficelle de papier, qui était usitée depuis des années, au tissu de papier, il n'y avait qu'un pas, mais qu'il fallait franchir : chacun peut tordre un morceau de papier de soie pour en faire une corde, mais quant à en tirer un fil suffisamment solide, c'est une autre affaire. Il fallait que la pulpe destinée à être transformée en tissu fût souple, et ne fût pas pressée de manière à prendre une consistance trop dense. Elle devait recevoir d'abord l'aspect d'un papier de soie écru. Elle était donc cylindrée ; après quoi les rouleaux passaient par une machine où une combinaison de lames bien aiguisées les découpaient en bandes ou en rubans d'un peu plus d'un demi-centimètre, ou davantage. Les rubans s'enroulaient sur des bobines qui tournaient, non pas uniquement sur leurs axes, mais en tous sens, à une vitesse qui donnait à la bande de papier le degré de torsion nécessaire. On obtenait ainsi le fil de papier à l'état brut.

Le fil, sous cette première forme, convenait pour maints usages. Pour d'autres il fallait qu'il subît un traitement chi-

mique. Le procédé est analogue à celui par lequel on parchemine le papier. Il donne au fil une certaine raideur, qui est sans inconvénient lorsqu'il s'agit de faire de la toile à sac, ou d'autres tissus grossiers. Si on se propose d'en tirer un tissu plus délicat, qui puisse remplacer la serge, on lui donne de la souplesse en le battant.

Le papier n'est assez résistant pour faire un drap fin que si on le renforce au moyen d'une fibre plus souple. En règle générale, il forme la trame de l'étoffe, et on y passe du chanvre, du coton ou même de la soie. Lorsqu'il s'agit de capotes destinées à l'armée, on y emploie du fil de laine, et l'on imperméabilise l'étoffe : on obtient ainsi un drap chaud, qui ne prend pas l'eau, et qui laisse passer l'air.

L'étoffe de papier n'est pas aussi résistante que les bons tissus de *loden*, et par suite est généralement employée pour des vêtements qui n'ont pas à subir beaucoup de fatigue. Elle fait par exemple d'excellents *sweaters* pour dames ou pour enfants, ou sert encore à faire des chapeaux.

La tentative de trouver un équivalent aux semelles de cuir fut moins heureuse. On ne manqua jamais de cuir pour les tiges, et je suis convaincu qu'il y avait assez de peaux pour les semelles : ce qui faisait défaut, ce n'était pas la quantité, mais la qualité. Dans toute l'Europe centrale, depuis le début de la guerre, toutes les bêtes à cornes étaient tenues à l'étable tout au long de l'année ; les peaux, qui n'ont pas été exposées aux intempéries, s'attendrirent au point d'être impropres à faire des semelles. On songea naturellemeat à recourir au bois : un millier de cerveaux inventifs s'attacha à la besogne, pour conclure finalement que le bois à l'état naturel convenait parfaitement. C'était fort bien pour la population des champs ; c'était impraticable sur le pavé des villes. Il était indispensable que la semelle de bois pût s'adapter avec quelque souplesse à la démarche.

On recourut d'abord à une semelle faite de deux moitiés assemblées sous le creux du pied par une charnière d'une forme spéciale. A l'usage, le système se révéla trop fragile. Les esprits inventifs cherchèrent mieux, deux années durant : ils ne trouvèrent rien de mieux que de remplacer la charnière par une plaque d'acier flexible. Le sens commun finit par suggérer la

solution : une chaussure laissant du jeu à la cheville, maintenant fermement le cou de pied, et suppléant à l'élasticité naturelle de la semelle de cuir par incurvation de la semelle de bois, légèrement convexe sous les orteils.

Les innovations en matière d'aliments avaient une tout autre importance. Les hommes de laboratoire cherchaient depuis des dizaines d'années l'aliment parfait mis en tablettes. Il est fort possible qu'en théorie on puisse se nourrir chimiquement ; en pratique, ce sera impossible tant que nous ne serons pas munis d'intestins doublés intérieurement d'un fourreau de platine ; et nous n'en sommes pas encore là.

Lorsque les autorités s'avisèrent qu'il y avait urgence à ne pas laisser à l'abandon la question des vivres, leurs premières mesures furent, très sagement, pour interdire les falsifications. Mais les spéculateurs ne firent qu'en rire. Les gouvernements ne l'ignoraient pas, mais l'heure n'était pas propice pour y regarder de trop près. Pourtant il y avait danger à trop tolérer. Le peuple n'accepte pas d'être exploité sans limites ; puis, la santé même de la nation pouvait, à la longue, se trouver compromise.

Le grand problème, le plus urgent, était de trouver un équivalent à la farine. Il ne manquait pas d'esprits assez téméraires pour affirmer que la chimie était de taille à faire mieux encore. Pourquoi s'en remettre à la lente et incertaine transmutation d'éléments opérée par la plante quand le laboratoire la réaliserait vite et à coup sûr? Je lus alors bon nombre d'articles fort savants sur la question. Le malheur est qu'ils partaient tous d'un certain nombre de conditions hypothétiques et très incertaines : tout irait bien si l'on parvenait à vaincre telle ou telle difficulté, si l'on pouvait réussir telle ou telle chose. Or ces conditions préalables ne se réalisaient jamais. Les chimistes se rendirent compte que la synthèse de leurs rêves était chimérique, et, au lieu de créer, on chercha plus modestement à remplacer par des équivalents convenables.

On servait dans les cafés de Vienne et d'autres grandes villes un gâteau fait surtout de farine de légumineuses, additionnée de farine de marrons d'Inde, d'un peu de riz, d'un peu de glucose, d'un peu de sucre et de miel, et, lorsqu'on man-

quait de raisins secs, de prunes hachées. C'était agréable au goût et nourrissant. Il y avait là assez d'éléments nutritifs pour qu'il y eût utilité à absorber la farine de légumineuses qui leur servait de véhicule. Tout est là, en matière d'alimentation humaine : il faut, à la base, un véhicule qui soit au système alimentaire ce que dans un sandwich le pain est au beurre et à la viande. Dans le gâteau dont je viens de parler, les facteurs vraiment utiles étaient en assez grande quantité pour qu'il valût le prix qu'on le payait, environ quatre sous le quart.

Le pain de guerre des premiers mois était, pour un peu plus de la moitié, du pain de seigle, plus un quart de farine de froment, et, pour le surplus, de la farine ou des flocons de pommes de terre, du sucre et de la graisse. L'invention n'avait d'ailleurs rien de génial; elle était à la portée du premier boulanger venu. Mais le seigle et le froment étaient rares, et peu à peu on y suppléa au moyen d'avoine, de maïs, d'orge, de haricots, de pois et de sarrazin.

Il ne fut plus possible en 1916 d'importer du café. Les stocks modestes d'avant la guerre avaient été tirés en longueur, grâce à l'addition généreuse de chicorée et d'autres expédients. J'admirais qu'on eût pu les faire durer aussi longtemps, bien que la demi-tasse n'eût plus guère de café que la couleur. Mais il fallut pourtant passer, par une série d'étapes, du café à ses substituts. Le premier de ces succédanés n'était pas mauvais. Il était fait principalement d'orge et d'avoine rôties, parfumées au moyen de produits chimiques dérivés du goudron. La boisson avait cet avantage qu'elle contenait une assez forte proportion d'éléments nutritifs. Avec un peu de lait et de sucre, elle avait toutes les qualités du café, moins les effets agréables de la caféine, plus ses propriétés nutritives. Elle était agréable même sans lait ; mais sans sucre elle était imbuvable.

Le malheur, c'est qu'il fallait y employer des céréales qui pouvaient trouver sans peine un meilleur emploi. On fut conduit ainsi à chercher un succédané à ce succédané. Cette nouvelle variété de café artificiel — *Kaffee-Ersatz-Ersatz* — était faite au moyen de glands et de faînes rôtis, avec tout juste assez d'orge rôtie pour donner un vague goût de café.

C'était, cette fois encore, une boisson saine, peut-être un peu plus agréable au goût que sa devancière, sûrement plus nourrissante, mais aussi plus chère.

Elle n'eut qu'un temps. Les glands et les faînes étaient rares, ayant servi à nourrir les cochons. Et l'on jeta sur le marché un troisième substitut, où entraient comme principaux ingrédients la carotte et la betterave.

Passons au thé. Il était aisé d'y suppléer. La fleur de tilleul additionnée de bourgeons de hêtre donnait un breuvage excellent, et ceux qui aimaient ce qui est astringent pouvaient y ajouter quelques bourgeons de sapin, — mais pas trop, si l'on ne tenait pas spécialement à en faire un vomitif.

Pour remplacer le cacao on trouva des procédés dont je ne parvins pas à percer le mystère. Je suis à peu près sûr qu'il y entrait des pois et de l'avoine rôtie ; mais il s'y joignait toute une chimie dérivée du goudron.

On n'imagine pas le parti que les Allemands et leurs alliés surent tirer du goudron. Il leur fournit leurs explosifs, leurs teintures, et quatre cent quarante-six produits chimiques nettement différenciés, employés en médecine, en hygiène et dans l'alimentation. S'il existe vraiment un élixir de longue vie, c'est certainement du goudron qu'il faut l'attendre.

Somme toute, le bénéfice net de toute cette chasse aux succédanés fut assez minime. Tous ces produits végétaux naturels que l'on substitua au café auraient eu la même valeur alimentaire s'ils avaient été consommés sous une forme différente. L'unique avantage fut de donner une satisfaction approximative à des habitudes invétérées. Et l'on pouvait juger, les jours de restriction, les jours ou les séries de jours sans viande, sans graisse, sans farine de froment, sans telle ou telle autre chose, à quel point ces habitudes étaient impérieuses et combien on s'ingéniait à les satisfaire.

Il y avait par exemple la fausse côtelette de mouton, faite de riz. Le riz était bouilli, puis aggloméré en blocs auxquels on donnait la forme d'une côtelette. On y fourrait une tige de bois qui figurait l'os, et, pour compléter l'illusion, on garnissait l'extrémité supérieure de la tige d'une petite rosette de papier. Frit dans de véritable graisse de mouton, servi avec des petits pois et une touffe de cresson de rivière, c'était de quoi flatter

l'illusion du gourmet le plus exigeant. — Il y avait encore le beefsteak végétal, qui était accueilli avec une très grande faveur, une fois qu'on avait pris son parti de la couleur qu'il révélait une fois tranché, couleur d'un vert pâle qui, dans un beefsteak authentique, ôte immédiatement toute envie d'y toucher. Ce mets était une affaire fort compliquée, mélange de farine de maïs, d'épinards, de pommes de terre et d'arachides. Un œuf servait de liaison au tout, et les Vatels de Berlin et de Vienne parvenaient à lui donner assez de cohésion pour qu'il fût réellement nécessaire de l'attaquer au couteau.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des innovations plus ou moins heureuses tentées par les particuliers. Mais le gouvernement, de son côté, travaillait à trouver des substituts. Son grand effort tendait à ôter au peuple l'habitude de se nourrir d'aliments à haute concentration, et en particulier de graisses.

Il y fut amené par un accident, par le déplorable massacre des porcs de 1914. La pénurie de graisse qui résulta de cette erreur économique eut bien vite prouvé que la masse pouvait fort bien se contenter du quart de la quantité de graisse qu'elle avait l'habitude de consommer. Et il apparut bientôt que la santé publique ne pouvait que gagner à cette cure d'amaigrissement.

Il eût été aisé de repeupler les étables à porcs. L'animal est très prolifique, et, avec quelques encouragements, les éleveurs auraient reconstitué le troupeau en un an. On ne fit rien pour cela. Il n'était pas facile de trouver à nourrir tant de bêtes, et les petites quantités de maïs que pouvait fournir la Roumanie ne garantissaient nullement que les paysans ne donneraient pas à leurs cochons une part de leur propre récolte de céréales, ou d'autres produits du sol que le gouvernement jugeait plus opportun de réserver à la population. Le prix du lard et de la viande de porc étaient tentants : un quintal de blé converti en poids d'animal rapporterait trois fois plus que vendu sous forme de grains. Et puis, il était infiniment plus aisé d'en trafiquer sous main.

La conséquence s'imposait : il fallait maintenir l'industrie de l'élevage à un niveau aussi bas que possible. Il était infiniment plus aisé de répartir équitablement la masse volumineuse des céréales et des légumes, que la somme exiguë d'ali-

ments plus concentrés que le charcutier tirerait des animaux qui pourraient en être nourris. Et l'on éviterait ainsi d'imposer une privation de plus aux classes peu aisées, en un temps où tout était cher. Ce qui importait par-dessus tout, c'était de donner tant bien que mal satisfaction aux exigences des estomacs, et la graisse disponible n'y suffirait pas. On se résolut donc à confier au consommateur le soin d'opérer lui-même les transformations de produits naturels dont l'éleveur ne serait plus à même de se charger. On comptait éviter ainsi l'inconvénient de toute une série de gaspillages fâcheux, et on y parvint en effet. — J'ajoute qu'on procéda d'une manière analogue pour les œufs, dont on restreignit la consommation. En somme, on estimait plus nécessaire de donner de l'occupation aux estomacs des hommes que de les nourrir effectivement.

L'idée était certainement heureuse ; sans elle, je doute fort que les États de l'Europe centrale eussent pu continuer la guerre. L'économie qui résulta de cette politique fut immense, assez grande pour compenser tout à la fois l'importation devenue impossible et la réduction de la production par la disette de main-d'œuvre et d'engrais. J'ai la conviction que par ce seul moyen les puissances centrales se sauvèrent d'une prompte défaite.

Il va sans dire que les effets en furent moins heureux sur certaines classes de la population. La rareté du bon lait accrut la mortalité infantile. Les gens affaiblis de tout âge furent enlevés promptement lorsqu'ils n'eurent plus pour les soutenir les ressources d'une alimentation intensive, et les gens âgés ou d'âge moyen souffrirent si cruellement qu'en mainte occasion la mort était la bienvenue. Alors que les hommes et les femmes en pleine force de l'âge s'adaptaient au rationnement, et y puisaient même plus de vigueur, ceux qui étaient sur le déclin ne parvenaient pas à se plier à cette discipline de fer. Les habitudes de leurs organismes étaient trop profondément invétérées, et leur nutrition exigeait trop impérieusement l'apport normal d'aliments riches et concentrés : la privation eut pour effet une déchéance que rien ne put enrayer. Ainsi la nécessité contraignit les gouvernements à pratiquer en masse le massacre des moins aptes.

Je m'entretins fréquemment de ces conséquences avec des hommes de diverses catégories, administrateurs de compagnies d'assurance, professeurs et fonctionnaires. Les premiers envisageaient la question du point de vue de leurs affaires. Les pertes des compagnies étaient énormes ; mais il n'y avait rien à faire : l'espoir, c'était que la longévité des hommes encore jeunes, accrue par un meilleur entraînement, vînt faire compensation. C'est ce qui ne manquerait pas de se produire si la guerre n'était pas trop longue. Mais il deviendrait nécessaire de relever le tarif des primes, si le gouvernement se trouvait amené à ordonner de nouvelles restrictions alimentaires. — Parmi les professeurs, les uns prenaient les choses en hommes de sentiment ; les autres en raisonnaient avec cynisme : c'était une question de doctrine et d'âge. Il s'en trouvait qui ne voyaient que des avantages à l'élimination brutale des inaptes ; d'autres jugeaient honteux qu'on n'eût pas pris les mesures nécessaires pour les sauver. — Enfin les personnages officiels reconnaissaient franchement la gravité des effets ; mais voulait-on que l'État, pour les éviter, acceptât de périr?

— Je vous entends très bien, — me dit un jour un des maîtres souverains de l'alimentation. — Mes propres parents en seraient là, s'ils n'avaient, Dieu merci, les moyens de se procurer des aliments coûteux. Il n'est que trop vrai que les pauvres d'âge avancé vont par milliers à une mort prématurée. Mais qu'y faire? Il ne nous est pas possible, pour les tirer de là, de déposer les armes et de subir les conditions qu'il plaira à l'ennemi de nous imposer. Et puis, outre l'intérêt suprême de l'État, il faut encore tenir compte des intérêts des individus mieux adaptés à la vie. Il est inévitable que les moins aptes soient sacrifiés, pour cette excellente raison que ce sont les plus aptes qui font la guerre et qui versent leur sang. Ce que nous faisons pour les enfants nous empêche de rien faire pour les gens avancés en âge. Il faut que nous prenions soin des petits, parce qu'ils portent en eux notre avenir. Je sais bien que nous devons beaucoup aux âgés, qui nous ont donné notre passé ; mais du moment qu'il faut choisir entre les deux, je me prononcerai toujours pour les jeunes.

C'est là, en effet, fatalement l'attitude d'un homme de gouver-

nement, et il serait vain de lui en faire un reproche. Un homme qui en est réduit à donner son dernier morceau de pain soit à son vieux père, soit à son jeune fils, peut fort bien être tenté d'en donner une moitié à chacun ; mais, en ce cas, si le vieillard n'est pas le dernier des hommes, il exigera que tout aille au petit. Une société qui n'aurait pas le courage d'agir selon ce principe se condamnerait elle-même.

(A suivre.)

GEORG-ABEL SCHREINER

(TRADUIT PAR LUCIEN HERR)

LES AMOURS D'UN POÈTE[1]

(*Documents inédits sur Victor Hugo*)

II. — *Les voisinages de l'exil.*

Le séjour de Victor Hugo à Jersey dura trois ans. Le poète s'était installé à Marine-Terrace avec sa famille dans « une petite niche » au bord de la mer. La « superbe maison » que les journaux de l'île lui attribuaient généreusement était « une cabane, dont l'océan baignait le pied ». Madame Victor Hugo écrivait à son oncle Asseline : « Notre vie ici est régulière, tranquille, et consacrée en partie au travail. Le pays est superbe, la vie matérielle abondante, facile, et un peu moins chère qu'à Paris. C'est le pays libre par excellence... Chacun va, vient, à sa fantaisie. »

Victor Hugo, tout de suite, s'était remis à sa tâche. Il achevait l'*Histoire d'un Crime* et il composait *les Châtiments*. Juliette lui servait de copiste. Après un séjour de six mois dans une pension bourgeoise, que l'ivrognerie de son hôtesse finit par lui rendre impossible, elle occupa un appartement meublé, assez confortable, où Victor Hugo, transportant dans l'après-midi les habitudes qu'il avait autrefois le soir rue

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er août, du 15 août, du 1er et du 15 septembre 1918.

Saint-Anastase, vint tous les jours travailler à ses côtés. Ainsi, chacune chez elle, la femme légitime et la maîtresse avaient leur rôle. Mais, peu à peu, la maîtresse gagna du terrain. D'abord, malgré son peu de goût pour « le savetier égalitaire », elle ouvrit sa porte et sa table aux proscrits qui rencontraient Victor Hugo chez elle chaque soir. Puis elle obtint de recevoir les fils mêmes du poète. C'était chez elle un très ancien désir, né d'une affection sincère, auquel la volonté de son amant s'était jusque là opposée. A Bruxelles, elle n'avait pas rencontré Charles. Quand elle en partit, j'ai dit qu'elle souffrit d'être condamnée à voyager seule. « Il est tout simple que je me sacrifie aux préjugés et que je respecte la présence de tes fils dans cet incognito douloureux... » Ce sacrifice coûta beaucoup à son amour-propre. A Jersey, elle ne manqua pas de s'intéresser à ce qui se passait dans l'autre maison. Son journal, qu'elle avait rédigé sur l'ordre de Victor Hugo, mais qui s'étend seulement du 14 décembre 1852 au 10 janvier 1853 [1], renferme sur la vie et sur la famille du poète quelques détails intéressants. Il y a notamment l'histoire, assez amusante, de la rupture, à laquelle le père et les amis collaborent, des relations amoureuses du jeune Victor avec une certaine demoiselle dont Juliette ne goûte guère l'attitude. « Encore les mêmes pourparlers, les mêmes objections, les mêmes larmes, les mêmes gaudrioles, la même colère, la même hésitation pour des propositions que toute femme ayant du cœur aurait reçues à genoux comme le bonheur dans cette vie et le pardon dans l'autre. »

Juliette était sans doute moins exigeante pour les autres que pour elle-même. Elle se plaignait d'ailleurs avec esprit : « Comme cela vous monte l'imagination de vivre constamment entre quatre murs et quels épisodes vifs et variés on doit recueillir dans cette vie d'écureuil en cage ! » Elle redoutait de vieillir, mais Victor la rassurait, ou il la consolait, en jouant agréablement sur les deux J du prénom de *Juju* qu'il avait l'habitude ancienne de lui donner : « Tu dis que tu vieillis, ma J. J. Quand le premier J qui signifie jeunesse aura disparu, il restera le second J qui signifie joie. »

1. Jean-Pierre Barbier. *Juliette Drouet*, p. 119-162.

Sa vie était monotone, mais ne la préférait-elle pas, avec les exigences de l'exil, à la claustration qu'elle avait subie à Paris pendant de longues années? La présence autorisée des fils du poète chez elle achevait sa réhabilitation. Obtiendrait-elle davantage? Sans méconnaître la force tenace de ce qu'elle appelait un préjugé, elle y songeait, mais il lui fallait encore attendre. En attendant, elle avait pour la famille de son ami des attentions et des bons offices. Elle envoyait à la jeune Adèle, la vraie victime de l'exil, ses premières fraises et ses premières roses. Elle préparait pour madame Victor Hugo un savoureux pot-au-feu à l'oie et même, se résignant à faire elle-même ses plats, elle lui prêtait pour un temps sa cuisinière Suzanne [1].

Victor Hugo, de son côté, l'associait aux menus incidents qui marquaient sa vie de famille. Un jour de mai, entendant sa fille qui jouait au piano la chanson du festin Negroni, il prolongea jusqu'à Juliette, dont c'était la fête, dans un billet charmant, l'écho de cette musique : « Elle m'apporte, lui disait-il, comme une féerie tout l'éblouissement de notre passé. »

Madame Émile de Girardin avait introduit à Marine-Terrace le goût du spiritisme et l'usage des tables parlantes. Elle n'eut pas de peine à y convertir madame Hugo, dont le mysticisme se prêta d'autant mieux à ces expériences qu'elles lui donnaient l'occasion d'évoquer ses parents et ses enfants disparus. « Depuis longtemps, moi je parle à mes morts, écrivait-elle avec une foi tranquille à madame Paul Meurice en mars 1855. Les tables sont venues me dire que je ne me faisais pas d'illusion. » Auguste Vacquerie, d'abord hostile, ne tarda pas à céder. Victor Hugo résista plus longtemps, puis, à son tour, il succomba. Eschyle, Dante, Shakespeare, Molière, répondaient à son appel avec un empressement plus ou moins grand, mais sous une forme que son propre génie inspirait trop visiblement.

Étrangère à ces jeux, qu'on pratiquait hors de chez elle, jalouse d'en être éloignée, ou simplement incrédule, Juliette les traitait avec la familiarité d'un amusant dédain. « Je n'ai pas de table complaisante qui me donne des *sujets* tout faits

1. Guimbaud, p. 197-198.

chapitre par chapitre. Songez que je suis mon Dante à moi-même, mon Ésope et mon Shakespeare. Quant à vous, vous pêchez les poissons morts que les esprits de l'autre monde attachent à vos lignes, procédé déjà connu dans la Méditerranée longtemps avant les tables cancanières. Sur ce, je vous lègue mes plus tendres sentiments. »

Libre de son temps et de son esprit, Juliette copiait avec une admiration frémissante les vers qui devaient former les deux volumes des *Contemplations*. Victor Hugo s'acquittait parfois envers elle en lui dictant, pour lui venir en aide, quelque lettre délicate où son style ne se déguise pas assez. A l'occasion de l'anniversaire de la mort de sa fille Claire, elle adressa au curé de Saint-Mandé en 1853 une réponse où le cœur ému de la mère parle moins que le génie irrité du poète exilé. La lettre n'est pas poignante, mais elle est belle, et ce n'est pas faire un tort littéraire à Victor Hugo que de lui en attribuer la paternité.

Monsieur le curé,

En pensant à ma fille le 21 juin, je pensais à vous en même temps. Aujourd'hui je reçois une lettre de Paris et j'apprends que de votre côté, dans ce douloureux jour, vous n'avez oublié ni l'âme qui prie au ciel ni l'âme qui pleure sur la terre. C'est bien, c'est noble, c'est digne de vous. Après cette sainte action vous devez avoir eu quelque bon rêve où ma fille sera venue vous remercier. C'est le tour de la mère aujourd'hui. Je vous remercie, monsieur le curé. Je vous remercie pour cette messe dite, pour cette prière sur une tombe, pour ces paroles semées par vous sur ma pauvre enfant comme des fleurs du ciel, pour ce souvenir doucement murmuré par la bouche du bon prêtre à l'oreille du bon Dieu. Je vis ici dans une ombre religieuse et profonde où les prêtres d'aujourd'hui apparaissent souvent éclairés d'un triste jour, prosternés qu'ils sont aux pieds de la force brutale et injuste et sacrifiant Jésus au funeste appétit des biens corporels. Je suis de ceux que ce spectacle consterne et je dirai presque irrite ; mais quand je songe à vous, monsieur le curé, j'oublie les autres ; vous me cachez ces laideurs qui jettent de si lugubres ombres sur l'autel ; vous m'apparaissez dans la vraie lumière ; je me sens

au cœur la même religion que vous, et je me dis que vous êtes bien en effet fidèle à Dieu puisque vous êtes fidèle à la tombe et fidèle au malheur. Soyez donc béni ; la balance de Dieu est si admirable qu'un bon prêtre suffit pour faire contrepoids à tous les mauvais.

C'est la bénédiction d'une mère que je vous envoie, monsieur le curé. Et maintenant je me mets à genoux sur le tombeau qui m'est sacré et je vous demande la vôtre [1].

La lettre a un post-scriptum :

M. Hugo vient de lire cette lettre et me prie de vous dire qu'il partage tous les sentiments que je vous exprime.

Pourquoi ne pas avouer que ce post-scriptum pèche doublement contre le goût? Il révèle ce qu'il veut dissimuler et il a, surtout s'adressant à un prêtre, quelque chose de choquant qu'on ne saurait taire. Le génie de Victor Hugo a souvent de ces absences qu'une sorte de délicatesse instinctive épargnait à un Lamartine ou à un Alfred de Vigny.

***

Expulsé de Jersey le 31 octobre 1855 parce qu'il avait protesté avec énergie, dans un sentiment de généreuse solidarité, contre l'expulsion de certains de ses compagnons d'exil, Victor Hugo s'installa à Guernesey. D'une île à l'autre, la nature changeait. Le poète avait pu comparer Jersey à Lemnos. Guernesey offrait un autre aspect. C'était une « solitude splendide », où, sept mois après son arrivée, Victor Hugo acheta une maison pittoresque, qu'il devait d'abord appeler *Liberty-House* et qu'il a immortalisée sous son nom définitif de *Hauteville-House*. Cette « nature âpre et sauvage, où il y a tant de mer et tant de ciel que c'est à peine si l'on a besoin d'un peu de terre », séduisit et servit son génie. Il s'est défini lui-même « un somnambule de la mer » et « une espèce de témoin de Dieu ». Les deux premières éditions des

1. Inédit.

Contemplations avaient fourni les fonds de l'acquisition de la maison. C'est Juliette qui avait, à Jersey, recopié le manuscrit de l'œuvre. Il y a, dans une de ses lettres à madame Luthereau, un passage enthousiaste qui permet de mesurer le succès qu'avaient remporté les deux volumes.

Je n'ai pas été étonnée de l'effet que ce nouveau chef-d'œuvre a produit sur vos deux cœurs, mes braves amis, mais j'ai été bien touchée de tout ce que vous m'avez écrit de bon et de sympathique à ce sujet. M. Victor Hugo n'en a pas été moins touché et moins heureux que moi, et il me charge de vous en remercier tous les deux avec la plus tendre effusion. Quant à moi, je continue de vous aimer de toutes les racines vivaces de ma vieille amitié. Du reste il est impossible d'avoir reçu plus de témoignages d'admiration, de reconnaissance et de vénération au sujet de ce prodigieux livre que n'en a reçu M. Victor Hugo depuis qu'il a paru. On dirait que la France veut lui rendre en gloire tout le remords que lui cause son exil. Il y a des gens qui ont fait le voyage de Paris à Guernesey, seulement pour serrer la main du poète. Quant à mon sentiment personnel, mes braves amis, je n'ai pas encore pu le formuler par aucun mot de la langue humaine. Tout ce que je peux faire dans ma pieuse gratitude, c'est de bénir à genoux l'homme qui a posé cette sublime et impérissable couronne sur la tombe de ma pauvre fille [1].

Il n'y avait pas d'exagération dans la gratitude et dans la piété de Juliette. A côté des pièces magnifiques que le souvenir de Claire avait inspirées, et dont son cœur maternel recevait tant de fierté émue, elle avait trouvé pour elle-même dans le livre II la plus belle couronne, et la plus riche, et la plus fleurie, que son amour eût pu rêver. Son exemplaire portait cette dédicace : « *A celle qui, après avoir sauvé la vie du combattant, a voulu partager l'exil du proscrit.* »

D'abord installée dans une pension de famille, Juliette suivit l'exemple de Victor Hugo et, tout près d'Hauteville-House, elle loua une maison, d'où elle pouvait guetter les mouvements du poète dans sa chambre, épier son réveil, recevoir ses signaux, deviner ses baisers, — d'où, lui disait-elle,

1. Inédit.

« mon regard te voyait, te caressait, te gardait, te préservait et t'adorait ».

Ces nouvelles installations exigeaient des soins dont ils avaient le goût l'un et l'autre. Juliette, dans sa lettre à madame Luthereau, lui donnait des instructions pour faire sculpter le quatrième côté de son petit lit en chêne resté à Paris, pour lui trouver « un morceau de tapisserie d'un certain style et à personnages » afin de recouvrir sa table de nuit et pour faire remettre en marche la « fameuse pendule Louis XIV » qu'elle avait achetée à Bruxelles sur la Grande-Place de l'Hôtel-de-Ville. Peu à peu tous ses meubles et tous ses bibelots revinrent. Il y avait de longues années déjà qu'elle se livrait, par contagion ou par nature, à la chasse au bric-à-brac. Ce goût la rapprochait de Victor Hugo, dont madame Victor Hugo, au contraire, n'aimait pas la bizarrerie, qu'elle lui reprochait, et qui s'attachait « aux étoffes usées, aux porcelaines écornées, fêlées, cassées, aux meubles détraqués, aux assiettes dépareillées ». En 1852, au lendemain de la vente de son mobilier, elle lui donnait le conseil de se remeubler, « sans trop dépenser », en Belgique, où il y avait de nombreuses et vraiment bonnes occasions, et elle ajoutait : « De grâce, renonce au cassé, au fêlé, au déchiré. Ne crois plus qu'une mince étoffe de Lyon est une soie de Chine. »

Il y avait aussi des occasions à Guernesey. Victor Hugo et Juliette se les disputaient. « Je suis hideuse, lui écrivait-elle le 30 mars 1857, mais vous êtes infâme, j'ai le sentiment du bric-à-brac, vous en avez le vice, je convoite discrètement la moindre babiole ; vous, vous demandez cyniquement les trépieds les plus exorbitants. Aussi, vous n'aurez rien que votre courte honte, ça vous apprendra à être un filou sans pudeur, sans honneur et sans cœur. Un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, viendra, où je regorgerai de coffres, de tapisseries, de laques, mais je ne vous en ficherai pas un seul, même pas une tête de vieux clou. En attendant, je garde tout ce que j'ai et je vous donne tout mon mépris. »

Avec un goût très sûr, elle avait deviné que les dessins de Victor Hugo valaient mieux qu'un amusement et elle n'avait pas attendu l'album de Paul Chenay en 1863 et la belle préface de Théophile Gautier pour en reconnaître l'ori-

ginalité puissante et le haut intérêt d'art. Elle les collectionnait. Un jour, en échange d'un dessin, elle lui donna sa belle robe violette brochée d'or pour l'arrangement de sa chambre. Elle était jalouse des « pendus, des châteaux, des clairs de lune, des coups de soleil, des effets de brouillard » qui s'en allaient, sous son nez, chez mademoiselle Allix, la fille du médecin, ou chez le proscrit polonais Téléki. « Il m'en faut aussi à moi, disait-elle, et si vous ne voulez pas que nous nous brouillions, c'est bien le moins que j'aie ma part. »

Ce goût, où il y avait autre chose que de la curiosité, flattait trop Victor Hugo pour qu'il ne lui fît pas cette part. Il la lui faisait d'ailleurs en tout. Son magnifique génie de menuisier et de décorateur ne réservait pas toutes ses fantaisies pour Hauteville-House. Il s'exerçait aussi à *la Pallue*, dans la maison de Juliette, où pas un coup de marteau ne fut donné sans son inspiration, et qui devint, par ses soins, « un petit paradis domestique, charmant, poétique et artistique ». Est-il besoin d'ajouter qu'il y eut un Dieu dans ce paradis? L'amour de Juliette s'était exalté jusqu'à un véritable culte d'idolâtrie et elle écrivait à son amant : « Tu as fait le temple de ta divinité, dans laquelle mon âme t'adore, jour et nuit. Toutes les choses créées par ton génie me seront chères et sacrées : je ne les toucherai qu'avec respect. »

Ainsi entourée, et si visiblement préférée, elle eût été heureuse sans les exigences d'un amour que l'âge exaspérait au lieu de l'affaiblir. Sa part et son rôle ne lui suffisaient pas : il lui eût *tout* fallu pour la satisfaire. Il y avait des heures d'abandon dont elle s'efforçait vainement de combler le vide par une joie intérieure à laquelle elle ne parvenait pas. Le temps que son amant dérobait pour elle à sa famille, à son travail, à ses amis et à sa gloire était si peu de chose à côté de l'immensité des désirs qui remplissaient son cœur ! Elle craignait de devoir ses visites à un assujettissement fastidieux, à un faux respect humain, à une sorte de pitié qui l'humiliait. Croyant même à « la mort de son bonheur », elle renouvela à Victor la proposition qu'elle lui avait faite en 1852 d'aller achever sa vie dans un coin. Il refusa. Sa reconnaissance, son amour et son égoïsme s'accordaient pour la garder. Quand il la faisait pleurer il bénissait ses larmes comme « les perles de l'amour

vrai » et loin de s'excuser de sa férocité, il l'invoquait comme le témoignage d'une passion fidèle et semblable à elle-même. Il lui disait :

Cela prouve à quel point nous nous aimons toujours, vraiment comme le premier jour. Les malentendus d'amour montrent l'admirable jeunesse de cette adoration idéale qui est la lumière même du ciel, et que le cœur est plus que jamais allumé, et qu'il n'y a pas de cendres dessus [1].

S'il la consolait ainsi du mal qu'il lui faisait par une dureté dont, à de certaines heures, l'amour le plus fidèle et le plus passionné peut n'être pas exempt, il lui exprimait le plus souvent sa tendresse avec une délicatesse où s'accordaient son cœur et son génie. Les anniversaires, surtout, l'inspiraient. Si j'en crois ceux qui ont lu ses lettres à Juliette, il excellait à redire les mêmes choses sur les tons les plus variés et à racheter par la richesse d'une forme sans cesse rajeunie la monotonie d'une situation que les années prolongeaient. Certains de ces témoignages sont assez autorisés pour que je leur donne une pleine confiance, et je ne doute pas de la joie qu'éprouveront en 1963 nos descendants, auxquels une clause, trop sévère pour nous, a réservé la primeur de cette correspondance amoureuse. A côté de ces lettres, j'ai trouvé un court billet qui peut en donner un avant-goût. Il est daté, dans les papiers de Juliette, de Fermain-Bay, le 20 mai 1862 :

Comment ne pas songer à ta fête qui vient? Voici toute la nature qui se fait belle. La terre est comme une grande fleur verte, la mer est comme une grande fleur bleue, le firmament plein de soleil est comme une grande fleur d'or. Un immense souhait de bonheur se dégage de tout ; c'est à toi que je l'envoie ; les oiseaux chantent, la grève chante, la plaine et la montagne rient, et je suis là, seul, songeant à toi ; et pour moi, dans tout cet infini, il y a ta pensée, comme hier au soir dans cet immense ciel crépusculaire que nous voyions ensemble, il y avait une toute petite étoile qui brillait à elle seule plus que tout le ciel.

1. Inédit.

Tout à l'heure, venu ici pour travailler, je ne faisais qu'aimer ; je me tournais vers toi et mon âme ne voulait pas se détacher de ton âme. Alors, je lui ai dit : fais comme tu voudras. J'ai pris mon crayon, j'ai détaché le dos d'une lettre de je ne sais quel brave Anglais et je me suis mis à t'écrire. Ceci sera ton bouquet de fête. Il y a tout près de moi au bout d'une branche un joli petit rouge-gorge qui me regarde et qui m'approuve. Oh ! oui, tu es vraiment ma bien-aimée [1].

Il associait pour la rassurer les souvenirs de leurs enfants morts. En 1858 il publia sous ce titre : *les Enfants*, un recueil, offert aux mères, où étaient réunies les poésies, éparses dans son œuvre, que l'enfance lui avait inspirées. J'en possède un exemplaire qui renferme une dédicace dont le goût, je l'avoue, est douteux : *A mon doux ange d'ici-bas, — au nom de mon ange de là-haut. V.*

Je préfère celle que porte l'exemplaire conservé par M. Planès.

Ouvrez ce livre comme un voile :
Vous verrez au bout d'un moment
Apparaître confusément
Un front charmant comme une étoile [2].

Ce qui manquait le plus à Juliette, ce que ne pouvaient remplacer ni les visites quotidiennes de Victor Hugo ni ses promenades avec lui le long des rochers ni les manuscrits qu'elle copiait avec autant de zèle que d'admiration, c'était la vie de famille. La présence chez elle des deux fils de son ami, quelque affection qu'elle leur eût toujours portée, ne réussissait pas à lui faire illusion [3]. Elle restait et elle se sentait

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Les fils de Victor Hugo témoignaient à Juliette Drouet une affection et un respect dont je trouve la preuve dans une lettre de François-Victor du 2 février 1865 :

« Si généreuse que vous soyez, croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat. Vous avez toujours été si indulgente pour moi, si bonne pour tout ce qui m'est cher, si hospitalière, si gracieuse, si noblement prévenante pour nous tous que vous me faites de la reconnaissance le plus doux des devoirs... » (Inédit.)

une étrangère, dont le voisinage avec la maison de famille du poète accusait encore davantage la situation. Pendant son installation à *la Pallue*, il semble qu'elle n'en franchit le seuil qu'une seule fois, en l'absence de madame Victor Hugo, pour connaître les merveilles qu'un goût somptueux et ingénieux y avait entassées. La pruderie des Guernesiais, plus austère que le *cant* anglais, si rigoureux pourtant, s'opposait aux rapports de bon voisinage plus encore que la sévérité de madame Victor Hugo. La pauvre femme, naturellement bonne et généreuse, avait appris à l'école de la vie les bienfaits de l'indulgence. Il y a dans *la Vie d'une Femme*, de M. Gustave Simon, une lettre d'elle où se peint à merveille ce côté de son caractère. Elle avait dîné à Paris, en 1862, chez un restaurateur, avec un de ses amis et la maîtresse de celui-ci, qui passait pour sa femme. En faisant à Victor Hugo, plus sévère pour les autres que pour lui, la confession de cette entrevue, elle disait : « Je conçois qu'il y ait une barrière entre les ménages réguliers et les ménages irréguliers, cela parce qu'en général les femmes non mariées viennent d'un monde peu retenu. *Je n'aime pas le masque, mais je tiens au voile.* Le fond, je ne le discute pas et ne m'en mêle pas, mais je veux l'apparence. Or madame A..., est d'apparence aussi légitime que possible. Son dévouement et son amour des siens l'ont sacrée... » Elle ajoutait que cette morale, si elle n'était pas celle de tout le monde, s'appuyait chez elle sur sa conscience, sur son horreur de l'hypocrisie et sur « la pensée surhumaine » de son mari, qui lui objectait pourtant, dans l'intérêt de leur fille Adèle, la nécessité de tenir compte des préjugés du moment en attendant les principes et les lois de l'avenir [1]. Avec une telle profession de foi, pouvait-elle ignorer complètement Juliette, dont le dévouement, qui avait tout bravé, s'affirmait depuis trente ans, dont les attentions la touchaient et dont ses fils, qu'elle avait autorisés à la fréquenter, lui vantaient la sollicitude, la modestie et la haute délicatesse? La liaison de Victor Hugo n'avait guère eu de *masque* et peu à peu le *voile* lui-même tombait. Madame Victor Hugo, préoccupée surtout de la santé de sa fille Adèle, qui s'étiolait dans la solitude de

1. G. Simon, *loc. cit.*, p. 347-348.

l'exil, avait pris, dès 1858, l'habitude d'un voyage annuel. En 1862, elle resta pendant cinq mois à Paris où d'ailleurs la publication des *Misérables* suffisait à justifier sa présence. En 1863 elle y fut appelée par son livre sur *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Peut-être ce livre fut-il l'occasion du premier pas qu'elle fit vers Juliette. Elle lui envoya un exemplaire sur grand papier, qui porte cette dédicace, simple et digne : *A madame Drouet, écrit dans l'exil — donné par l'exil. Adèle Victor Hugo. Hauteville House, 1863.*

Était-ce pour la remercier d'avoir, en son absence, tenu son intérieur? Juliette était d'ailleurs sur le point de changer de maison. *La Pallue* était humide. Elle y avait contracté de douloureux rhumatismes, qui émurent Victor Hugo. Il lui installa une habitation nouvelle, dont il fut, comme pour Hauteville-House, le menuisier, le peintre et le décorateur et qui devait lui rappeler, par une reconstitution heureuse, la chambre de la rue Saint-Anastase où ils s'étaient aimés trente ans avant ! Malheureusement, en quittant la pauvre et chère petite maison où elle avait vécu pendant huit ans, Juliette s'éloignait de son ami et perdait « le petit coin d'horizon, où son cœur plongeait jour et nuit ». Elle pensait avec une tristesse inquiète au proverbe : *loin des yeux, loin du cœur* et elle se demandait, la mort dans l'âme, ce que vaudrait pour elle la plus belle chambre si elle était vide d'amour. Une longue absence de madame Victor Hugo, qui dura presque toute l'année 1864, vint à point pour rassurer ses craintes. Elle passa son temps entre Hauteville-House, où elle jouait, discrètement d'ailleurs, le rôle d'intendante, et *Hauteville-Féerie,* sa nouvelle habitation, où elle se résignait à inviter des proscrits, dont il s'en faut que tous fissent par la distinction de leur éducation et la délicatesse de leurs manières le même honneur à sa généreuse hospitalité [1].

Chaque année, à l'occasion de la Noël, Victor Hugo réunissait chez lui à dîner des enfants pauvres de l'île, auxquels il distribuait des jouets et des vêtements. Madame Victor Hugo en profita en 1864 pour accentuer la politesse qu'elle avait faite à Juliette en lui envoyant son livre. Elle l'invita

1. Guimbaud, p. 217-220.

à la fête par un billet simple et affectueux qui lui ouvrait toute grande la porte de la maison de famille :

« *Hauteville-House, 22 décembe 1864.* — Nous célébrons Noël aujourd'hui, Madame. Noël est la fête des enfants et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur.

« Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux. — ADÈLE VICTOR HUGO. »

L'invitation était courtoise, délicate et tentante. Juliette eut le tact d'y résister, mais son refus témoignait suffisamment du plaisir que lui avait fait une attention si flatteuse pour sa dignité et pour son amour-propre. Elle répondit en ces termes :

« *Hauteville, jeudi 22 décembre.*

« La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie ; je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre, pour vous bénir tous pendant que vous faites le bien. Tendre et profond dévouement. — J. DROUET. »

Le ton de ces billets suffirait à faire justice de la légende qui s'obstine, sur la foi des souvenirs inexacts de l'éditeur Lacroix, à représenter les deux femmes comme ayant assisté ensemble au banquet offert à Bruxelles, en septembre 1862, à l'auteur des *Misérables*. M. Gustave Simon en a d'ailleurs démontré la fausseté en publiant une lettre décisive de madame Victor Hugo qui était, précisément à ce moment, souffrante et obligée de garder le lit. Ni la distinction de madame Victor Hugo, ni la délicatesse de Juliette, ni la dignité du poète ne se seraient prêtées à une rencontre dont la publicité aurait été scandaleuse et choquante. Le tact de Juliette la protégeait contre les succès que son amour-propre aurait pu être tenté de rechercher ou d'accueillir. Il lui suffisait d'être admise dans l'intimité de la famille de Charles, où la présence de madame

Hugo lui apportait la joie d'une « réhabilitation discrète ». Mais elle ne tenait pas à prendre le public pour témoin de cette réhabilitation. Elle en jouissait sans en faire parade. En 1868, elle se trouva à Bruxelles avec le poète et toute sa famille. Elle prit part à une de leurs promenades, dont elle n'osa pas décliner l'invitation en présence des enfants pour ne pas souligner par ce scrupule le côté délicat de sa situation. Mais, quoique fière et heureuse d'avoir été ainsi traitée, elle éprouva une gêne qu'elle exprima, dès le lendemain, à Victor Hugo en lui demandant de ne plus l'associer à ces effusions familiales. Elle se contentait de s'en réjouir de loin et dans son for intérieur. « Je pense, lui disait-elle, que tu seras du même avis que moi et que tu m'approuveras de sacrifier mon bonheur à vos tendres et doux épanchements intimes. »

La mort de madame Victor Hugo, survenue le 27 août 1868 à Bruxelles, lui fut l'occasion de montrer, une fois de plus, la délicatesse de ses sentiments. Elle salua avec une émotion sincère la disparition de « ce grand cœur et de ce grand esprit », dont elle avait suivi la maladie avec une véritable angoisse, mais elle refusa d'assister à l'enterrement. « Plus je pense au triste voyage de ce soir, plus je sens que je dois m'abstenir d'en faire partie. L'hommage pieux de mon cœur, envers cette grande et généreuse femme ne doit pas s'exposer à être mal interprété par des indifférents ou des malveillants. Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas, mon cher bien-aimé? et puis que rien jamais ne nous sépare ici-bas, ni là haut, tel est mon vœu ardent. » A ce vœu il répondait par une magnifique déclaration de foi et d'amour.

Oui, ma douce bien-aimée... Prier Dieu, c'est assurer son âme. Prions Dieu. Qu'il ne nous sépare jamais, ni dans la vie, ni dans la mort, ni sur cette terre, ni dans la grande clarté où nous le verrons bientôt et où nous le verrons mieux. Je t'aime bien profondément, tu fais de plus en plus partie de ce qui est moi. Je ne comprends rien sans toi ni hors de toi. Je demande que ta vie soit ma vie, que ta mort soit ma mort, que ton éternité soit mon éternité... Ton amour est mon abri. Tu as sur ton beau front la sereine jeunesse de l'âme, et cette lumière qui est l'éternité de

l'amour ; tu es le bonheur que Dieu me donne et tu es la promesse que Dieu me fait... Aime-moi. Espérons, croyons, prions. Je t'adore à deux genoux [1].

La reprise de *Lucrèce Borgia*, le 2 février 1870, fut un triomphe qui exalta leurs souvenirs. Six mois après, la guerre les libéra de l'exil. Il leur restait treize ans encore à s'aimer « à ciel ouvert ».

III. — *La vieillesse amoureuse d'Olympio.*

> Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités...
>
> CHATEAUBRIAND. — *Mémoires d'Outre-Tombe.* Ed. Biré. II, 305.

Victor Hugo, payé en une heure de ses dix-neuf ans d'exil par l'accueil enthousiaste de la foule, rentra à Paris, avec la République, le 5 septembre 1870. Juliette Drouet l'accompagnait. Il y avait trente-trois ans que leur « illégitimité » durait. La mort de madame Victor Hugo avait levé l'obstacle qui s'opposait à la régularisation de leur union. Ils ne songèrent ni l'un ni l'autre à profiter de cette liberté. Pourtant il s'est rencontré un parent de madame Victor Hugo, son beau-frère Paul Chenay, pour affirmer que Juliette avait caressé le rêve d'un mariage avec le poète. Mais il n'en a donné d'autre preuve que le redoublement des attentions délicates qu'elle lui prodiguait. L'amour, même sans cette ambition, ne suffit-il pas à les expliquer [2]? Mieux renseigné, ou plus impartial, un autre parent de madame Victor Hugo, son cousin germain, Alfred Asseline, a rendu hommage à la réserve désintéressée de madame Drouet. « Je ne crois pas, a-t-il dit, qu'aucune personne ait eu jamais plus de tact. Elle montrait dans une situation délicate une dignité parfaite et une netteté irréprochable [3]. »

1. Inédit.
2. P. Chenay, *op. cit.*, p. 156-157.
3. *Victor Hugo intime*, p. 286.

Il fallait en effet beaucoup de tact pour accorder cette situation avec les scrupules de la famille et avec les exigences de l'amitié. Chacun, heureusement, parents ou amis, sut y mettre du sien. Après avoir accepté tout d'abord, avec Juliette, l'hospitalité de Paul Meurice, Victor Hugo s'installa rue de La Rochefoucauld, tandis que son amie, chez laquelle il ne cessait de voisiner, occupait, à deux pas, un entresol de la rue Pigalle. L'année 1871 fut exceptionnellement agitée : élection à l'Assemblée Nationale ; — voyage à Bordeaux et démission ; — — retour à Bruxelles et expulsion ; — séjour à Vianden, dans le grand-duché de Luxembourg. Juliette, fidèle, attentive et prévenante, suivit partout son « grand et vénéré adoré », qu'elle voulait aider à « porter jusqu'au bout sa lourde croix ».

Le 2 janvier 1872 Victor Hugo lut *Ruy Blas* chez lui aux acteurs de l'Odéon, qui devaient le jouer. Le passage de son carnet inédit relatif à cette lecture se termine ainsi :

J. J. était là. Le 2 janvier 1833, il y a juste aujourd'hui trente-neuf ans, elle assistait à la lecture de Lucrèce Borgia, *faite par moi aux acteurs dans le foyer du théâtre de la Porte-Saint-Martin, brûlé et détruit aujourd'hui... O souvenirs* [1] *!*

Spiritualiste et amoureux, Victor Hugo associait dans la même prière, selon le rythme romantique, Dieu et sa maîtresse. Cette prière qu'il récitait dans ses nuits d'insomnie disait : « O Dieu, faites-nous vivre ensemble à jamais. Exaucez-la en moi, exaucez-moi en elle. Faites qu'elle ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité. Faites que je sois à jamais, dans cette vie et dans l'autre, utile et aimé, utile au bien, aimé par elle. Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous. » En janvier 1872, il fit connaître à Juliette cette prière qu'il avait dite des milliers de fois, en lui demandant de la réciter à son tour : « De cette façon nos deux âmes voleraient du même vol vers le même ciel. » Juliette s'empressa, « avec une religieuse fidélité », de répéter les mots où s'exprimaient, « divinement formulées », sa foi et son espérance. Elle fit subir au texte une légère altération. Tandis que

1. Inédit.

Victor Hugo, toujours enclin à servir le genre humain, priait Dieu de le rendre « utile au bien », Juliette, dont l'amour suffisait à remplir tout le cœur, lui demandait de la rendre « utile au bien-aimé ».

Faut-il croire que Dieu n'exauça pas pleinement leurs vœux? Toujours est-il qu'au moins de juin de cette même année 1872, un nouveau nuage troubla leurs amours. Il y a quelque chose ou quelqu'un entre nous, disait Victor Hugo, en affirmant d'ailleurs que ce n'était pas de son côté et en prenant sa fille à témoin qu'il n'aimait personne sur terre plus que Juliette. Est-ce à dire que, tout en aimant moins et autrement, il n'aimât pas ailleurs? Les soupçons de Juliette ne l'avaient pas trompée. Elle avait auprès d'elle depuis deux mois, moitié femme de chambre, moitié demoiselle de compagnie, une belle fille de vingt-trois ans, dont les yeux vifs, la taille élancée et pleine et la souple élégance avaient fait sur son ami une impression qu'il n'avait pas assez dissimulée. Ce n'est pas à tort qu'irritée et méfiante, Juliette, telle une Junon vieillie, surveillait la nouvelle aventure d'un Jupiter resté trop jeune, et qui aspirait à descendre! La menace qu'elle avait flairée avec le sûr instinct d'une jalousie toujours en éveil ne devint pas tout de suite une réalité. L'intrigue, ébauchée à Paris, où la séparation des domiciles lui opposait des obstacles matériels, prit corps à Guernesey, où la vie commune rendait les rapprochements plus faciles. Victor Hugo revint s'y installer, au mois d'août, avec toute sa famille et avec Juliette, que Blanche, sa jeune et trop jolie caméristé, accompagnait. Il n'y eut d'abord entre les deux vieux amants, dont les cœurs se rafraîchissaient au contact de tant de doux et chers souvenirs, qu'un redoublement d'amour. Rassurée, exaltée, transfigurée, Juliette en arrivait à comparer, que dis-je? à préférer Victor Hugo au Christ lui-même. Ni plus ni moins! « Le mois de notre amour est aussi celui de ta naissance, plus lumineuse et plus utile et plus heureuse encore pour le genre humain que celle du Christ. Et dans une ère prochaine, on datera de Victor Hugo comme on date encore de Jésus. Je baise tes pieds et je t'adore. » Le vieux grand homme se laissait adorer. « Il vivait dans son œuvre », le mot est d'Édouard Lockroy, qui, l'admirant, je crois, plus qu'il ne l'aimait, nous

a laissé de ses sorties en calèche avec Juliette à Guernesey un tableau malicieux et inoubliable. « La promenade était toujours exactement la même et durait le même temps : deux heures. Victor Hugo faisait mentalement des vers et ne disait rien. Madame Drouet pensait à je ne sais quoi et ne disait rien non plus. Cependant, trois phrases lentement prononcées, toujours les mêmes et toujours dites aux mêmes endroits, coupaient cet absolu silence. En passant devant le mur d'une habitation placée à droite de la route et où sont percées l'une à côté de l'autre deux portes, une grande et une petite, Victor Hugo disait en montrant la grande :

« — Porte cavalière, madame.

« Madame Drouet répondait, montrant la petite :

« — Porte piétonne, monsieur.

« La troisième phrase était prononcée non loin du chemin qui conduit au Gouffre, devant deux vieux arbres qui entremêlaient leurs branches.

« Victor Hugo disait :

« — Philémon et Baucis.

« Madame Drouet ne répondait rien.

« Cela s'est passé ainsi, tous les jours, pendant dix-sept ans, et encore après. J'ai fait plusieurs fois cette promenade sur la banquette de devant de la voiture. J'ai respecté ce silence. J'ai entendu les phrases et cela m'a paru tout simple [1]. »

Quoi qu'en ait écrit Édouard Lockroy, il y avait pour Victor Hugo d'autres réalités que ses livres, et ce n'est pas seulement en vers que le poète chantait les plaisirs des *rues* et les rumeurs des *bois*. Il avait la manie étrange de noter, au milieu des incidents de sa vie, les étapes de ses bonnes fortunes. Celle qu'il entretint avec Blanche à Guernesey n'échappa pas à la règle commune. D'un jour à l'autre, il inscrivait sur un carnet le progrès des privautés auxquelles une beauté plus audacieuse que farouche s'abandonnait avec lui. Rien n'y manquait, ni l'endroit, ni l'heure, ni même certains autres détails dont un peu de latin et beaucoup d'espagnol servaient à atténuer la précision et à gazer la liberté. Ce carnet, qu'elle trouva, et non sans doute par hasard, apporta

1. Édouard Lockroy, *Au hasard de la vie*, p. 289.

aux soupçons de Juliette, inquiète des « jeunes tentations » auquelles était exposé son amant, une trop claire confirmation. Le latin lui était étranger et inaccessible. Elle essaya de se mettre à l'espagnol. J'ai recueilli les travaux et les traductions auxquels s'appliquaient, pour renseigner son âme douloureuse, ses pauvres yeux fatigués. Comment aurait-elle pu douter? Le mot d'*Alba*, qui désignait Blanche dans un espagnol trop transparent, revenait à chaque ligne, du mois de septembre 1872 au mois de juillet 1873. Des notations successives indiquaient suffisamment, malgré leur brièveté calculée et aggravée de signes mystérieux, ce que le poète, enhardi par une molle résistance et provoqué par des formes irréprochables, avait demandé à la jeune fille et ce qu'il en avait obtenu. On pouvait mesurer pas à pas les progrès d'une passion partagée et fixer le jour précis de la conquête définitive. D'ailleurs quelques phrases écrites en français étaient par elles-mêmes assez révélatrices pour éclairer Juliette. Celle-ci, par exemple, à la date du 5 janvier 1873 : « Affliction faite involontairement. Prendre garde de ne pas affliger ce tendre cœur et cette grande âme. » Il y avait dans cette précaution un hommage rendu à madame Drouet. Mais, quelques jours après, le 14, ce n'est pas à elle que le poète pensait en traçant ces deux lignes. « J'ai écrit : *espoir et courage* à la charmante femme qui rentre si noble et si vaillante dans la vie. Dieu finit toujours par être juste. Espoir. » Cet appel à la justice de Dieu, dans une pareille circonstance, devait apparaître comme un singulier déni de justice à Juliette, qui écrira plus tard : « Lequel de nous deux a le droit de prendre Dieu à témoin de son amour, lequel de nous deux doit s'avouer coupable dans son for intérieur? Dieu le sait, et c'est à lui que je m'adresse dans cet infernal débat de ton amour et du mien toujours remis en question. » Victor Hugo se sentait surveillé. Il s'efforçait d'accorder les exigences grandissantes de sa passion nouvelle et la tranquillité de ses relations avec son ancienne maîtresse. Et son carnet, le 27 janvier, insistait, en espagnol, sur les mesures de précaution qu'il fallait prendre. « Alba. Peligro. Aguardarse. No quiero malo para ella, ni para la que tiene mi corazon. — Blanche. Danger. Être en garde. Je ne veux pas qu'il lui

advienne du mal, ni à celle qui a mon cœur. » Le 1er février, il y eut dans le cristal room, qui était le belvédère vitré où Victor Hugo travaillait, une explication entre Juliette et lui. Elle ne mit pas fin aux inquiétudes de la pauvre femme, dont le carnet disait, en espagnol, trois jours après : « Cette après-midi Juliette n'est pas tranquille. Je ne veux pas qu'elles souffrent, ni elle, ni l'autre. » Une phrase latine, citée le lendemain, était tout à fait expressive : « Clamavi : ardeo dum tibi cogito ! Dixit : amo vos. » Juliette la traduisit ainsi : « Oh ! quand je pense à toi, je brûle. Je vous aime. » Des précisions, des détails, des entrevues, des scènes racontées, dont des mots étrangers pour elle, qui finissait par les déchiffrer, gardaient mal le secret, accentuaient aux yeux de la femme trompée le caractère de la trahison. Les notes de la fin de mars indiquaient qu'un nuage avait passé dans les amours de Victor Hugo avec Blanche. Elle avait prononcé une parole qui l'avait fait réfléchir et il s'était promis d'observer avant d'aller plus avant. Même il écrivait que le charme rompu avait conjuré le péril. Quel péril? Je ne saurais le dire, mais la pauvrette, *pobrecita*, avait paru si malheureuse, *muy desdichosa*, qu'elle apitoya et rassura le poète dans une réconciliation qui ne laissa à celui-ci, dès le premier jour d'avril, plus rien à désirer ! Pendant deux mois et demi, le carnet, où l'espagnol dans les mots brave l'honnêteté, en fait foi d'une façon qui ne laisse aucun doute.

Le 1er juillet, Blanche quitta à la fois Guernessey et le service de madame Drouet, dont elle se sépara d'ailleurs en fort bons termes. Mais ce départ ne mit pas fin à l'intrigue que Victor Hugo avait nouée avec elle. Ils se retrouvèrent à Paris au mois d'août, et le carnet laisse assez entendre qu'ils payèrent de nombreux plaisirs la peine de leur absence. Leur imprudence les perdit. Juliette eut-elle, comme il le semble, recours à des témoins et à une enquête pour dénicher la retraite où ils abritaient leurs amours, ou fut-elle guidée tout simplement par le sûr instinct de sa jalousie avertie et soupçonneuse? Je n'en puis rien dire, mais il est trop certain qu'elle connut toute la vérité d'une « trahison impitoyable, permanente et lâche ». Irritée, humiliée, désespérée, elle prit, sous le coup d'une indignation violente, le parti de renoncer

à la lutte et de céder la place. Elle abandonna, sans avertir de ses intentions le poète infidèle, son appartement de la rue Pigalle, et, comme en 1834, elle partit brusquement pour Brest. Son départ eut lieu le 23 septembre. Victor Hugo, sans doute déjà averti, eut dans la nuit un cauchemar qu'il note ainsi sur son carnet :

24. — Rêve affreux. J'étais dans une forêt. A. m'étouffait, je me suis débattu et réveillé avec un cri terrible, — puis, éveillé, j'ai entendu des frappements dans une chambre, trois par trois, très forts et très étranges, puis comme des passages d'êtres invisibles tout près de mon oreille. Je me suis rendormi pourtant, mais avec une sorte d'horreur. J'ai dormi jusqu'à sept heures du matin. Je suis calme. J'attends une lettre de Béru [1]...

Ses supplications, dont le neveu de Juliette, M. Louis Koch, fut l'interprète, eurent assez de force pathétique pour ramener l'exilée volontaire. Elle revint et ne se tint pas de manifester une joie folle. Après « ces horribles huit jours passés dans le désespoir des damnés » elle reprit, rendue au voisinage de son amant, la vie commune avec lui. Il la conduisit à une représentation de *Marie Tudor*. On ne savait rien autour d'eux de ce qui s'était passé entre eux et ils apparurent comme « les plus heureuses gens de la terre et du ciel ».

Blanche, après avoir travaillé chez une lingère « pour gagner sa vie honnêtement et sérieusement », trouva une situation de gouvernante auprès d'une famille honorable avec laquelle elle alla en Portugal en 1874 et en Angleterre en 1875. Mais ces absences ne l'avaient pas tout à fait écartée de Victor Hugo. Ils se revirent jusqu'au jour où leur séparation prit la forme d'une rupture presque tragique, que Juliette leur imposa définitivement en 1878 par un acte d'implacable volonté. Entre le moment où Madame Drouet avait surpris leur secret et celui de la crise dont elle régla le dénouement, elle avait, suivant Victor Hugo, changé d'appartement. Ils s'installèrent pour la première fois dans la même maison. Il occupaient rue de Clichy deux étages superposés. Victor

1. Inédit.

Hugo avait recueilli auprès de lui, avec ses deux petits-enfants, sa belle-fille, veuve depuis trois ans. Juliette, qui avait conservé avec elle sa nouvelle femme de chambre, assuma sans effort la charge de devenir l'intendante commune. Elle dirigeait le ménage, faisait les comptes, composait les menus, qu'elle voulait « honnêtes, simples et substantiels », soumettait à Victor Hugo la liste des invitations et organisait les réceptions dont elle faisait les honneurs comme une véritable maîtresse de maison. Après quarante et un ans d'union, elle avait acquis le rôle, le rang et les droits que Chateaubriand, autorisé par sa propre expérience avec madame Récamier, attribuait aux relations qui s'imposent par leur durée même. « Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable état ; ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge : c'est la justice de Dieu.

« Malheur à qui le ciel accorde de long jours ! »

La hautaine ironie de Chauteaubriand avait peut-être raison d'accabler sous l'ennui et le dédain réciproques les dernières années, qu'il racontait, de la liaison de Saint-Lambert avec madame de Houdetot. Mais le trait ne porterait pas si on voulait l'appliquer à Victor Hugo et à Juliette Drouet. Ils s'aimaient et ils ne s'ennuyaient pas. Il est vrai que Victor Hugo n'était pas, dans ce faux ménage, un « vertueux époux ». Juliette, qui avait des lettres, lui citait les vers de Voltaire :

Qui n'a pas le cœur de son âge,
De son âge a tout le malheur,

pour s'excuser de le tracasser par ses jalousies de vieille femme attardée. Mais c'est surtout lui qui défiait l'âge, sinon par le cœur, que seuls ses petits-enfants paraissaient sincère-

ment émouvoir, du moins par la complexion amoureuse à laquelle les satisfactions platoniques ne pouvaient pas suffire. Le départ de Blanche, qui était l'ennemie la plus dangereuse, parce qu'elle s'offrait dans la place même, et que d'ailleurs elle paraissait avoir allumé plus qu'un caprice, avait rassuré Juliette. Mais il y avait d'autres dangers. Quoiqu'elle en souffrît, elle s'y habituait. Elle faisait la part du feu. Elle savait que des « cocottes à plume et à bec », attirées par « le hasard, le désir et la volonté », assaillaient de « leur gloussement familier » et sollicitaient « par leurs multiples beautés » son Pecopin vieilli, qui n'en paraissait « ni lassé ni découragé ». Elle s'excusait d'être pour son amant, par ce qu'elle appelait sa « folie ridicule », une gêne et un supplice. Quand il faisait des vers pour une « belle inspiratrice », elle lui savait gré d'avoir eu la bonté de les lui lire, elle ne s'opposait pas à leur envoi et elle en acceptait les conséquences avec une spirituelle résignation. « Cette poésie étant tirée, il est tout simple que vous vous enivriez l'un et l'autre, et tant pis pour ma soif. »

Pourtant, il arrivait que la mesure fût comble et que son repos et sa dignité eussent trop à souffrir de tentatives et d'agressions qu'elle qualifiait avec une sévérité indignée. Alors elle s'avouait vaincue, décidée à ne plus combattre, et elle le suppliait de la laisser partir, pour soulager son pauvre cœur « désespéré et broyé » dans la solitude, et loin des « tournois de galanterie » dont il était le héros « glorieux et heureux ». Ainsi menacé de la perdre, et craignant peut-être le scandale de son départ, qui offrirait à la malveillance de trop faciles occasions de s'exercer contre lui, il puisait dans son génie, qui, lui non plus, n'avait pas vieilli, le moyen de l'apaiser et de la retenir. Pour l'émouvoir et pour l'éblouir, il lui envoyait des vers admirables, où il la célébrait magnifiquement, et dont le titre seul : *A une Immortelle* devait la dédommager des ennuis terrestres qu'il lui causait :

Vous jalouse ! de qui? vous troublée ! et pourquoi?
Le jour sans nuit, c'est vous. L'amour sans fin, c'est toi.
Qui peut-elle envier, celle que tout envie?
Qui donc détrônerait, du trône de la vie,

La beauté? Qui pourrait saisir ce diamant,
Vénus, et l'arracher du front du firmament?
Sois calme, en ton azur. Que t'importe à toi, flamme,
Clarté, splendeur, toujours présente comme une âme,
A toi l'enchantement de l'abîme vermeil,
Faite pour le baiser éternel du soleil,
Qu'un rayon en passant sur une fleur se pose?
L'étoile au fond des cieux n'a pas peur de la rose.

(7 juillet 1874.)

Elle avait trop de goût pour rester insensible à un tel hommage, mais son amour-propre en était flatté sans que son amour fût consolé. Elle savait qu' « aucune cuirasse, fût-elle en diamant », ne pouvait protéger le cœur contre la jalousie et que « la plaie vive de la femme » exaspérée par l'âge, s'agrandissait chez son amant auquel elle reprochait de n'avoir pas le courage, plus facile, il faut le dire, à conseiller qu'à pratiquer, de la cautériser une fois pour toutes ! Et comme il ne se corrigeait pas, et comme elle ne se résignait pas, et comme elle continuait à souffrir dans ce qu'elle avait « de plus fier, de plus délicat et de plus tendre dans l'âme », elle le suppliait à nouveau de la laisser partir. Mais il ne consentait pas à cet « arrachement ».

Leur vie heurtée continuait au milieu des hommages que rendait à son génie, enfin consacré et triomphant, le culte public dont elle s'était instituée la vigilante prêtresse. Tout ce qui comptait à Paris et qui contribuait au renom de la France passa, de 1874 à 1878, invité aux dîners ou aux réceptions, dans le salon de la rue de Clichy. Juliette en faisait les honneurs avec une aisance et une grâce souveraines. Aidée par son tact naturel, elle savait tenir aux côtés de Victor Hugo, sans ostentation agressive, la place que lui avaient value quarante ans d'amour, de fidélité et de dévouement. Sans être tout à fait la maîtresse de la maison, elle était plus et mieux qu'une maîtresse. D'autres moins délicates ne seraient parvenues qu'à se faire tolérer, elle avait réussi à se faire respecter. Les plus grands hommes inclinaient devant elle leurs hommages. Un jour qu'elle avait envoyé à Renan des

places de théâtre pour entendre une œuvre de Victor Hugo, elle recevait la lettre suivante :

Chère Madame,

Que vous nous avez fait passer une belle soirée ! Que béni soit votre billet, qui nous a permis de voir cette œuvre si forte, si émouvante, toute conçue de génie et si habilement agencée ! Ary est ravi ; notre bonne petite Noémi était tout en pleurs. Quel beau privilège du grand art et que le maître doit être heureux de savoir ainsi toucher en nous ce qu'il y a de meilleur et de plus pur !

Recevez, chère Madame, tous nos remercîments et croyez à notre vive amitié.

E. RENAN[1]

Hanté par la politique, et d'ailleurs sollicité par l'opinion républicaine d'y reprendre sa place, Victor Hugo avait promis à Juliette de l'amener avec lui tous les jours à Versailles s'il rentrait dans une des assemblées. Cette espérance l'avait remplie d'une joie telle qu'elle s'était surprise à fredonner tous ses gais refrains d'autrefois. Victor Hugo fut élu sénateur de la Seine le 30 janvier 1876. Il tint sa promesse et Juliette ne manqua pas de l'accompagner. Elle renvendiquait partout sa place à ses côtés, non pour parader et par vanité, mais pour ne pas le quitter et par dévouement. C'est ainsi qu'elle lui demanda d'assister avec lui, le 26 avril 1876, aux obsèques de madame Louis Blanc, où il devait parler, et dont elle redoutait le caractère tumultueux. « Je veux que mon corps s'attache au tien, comme mon âme est soudée à la tienne, afin que ce qui t'arrivera dans cette triste journée m'arrive. Ayant au cœur le même amour, il est juste que nous ayons le même sort. » Je ne sais si elle s'assit à ses côtés dans la voiture de deuil qui le conduisit au cimetière du Père-Lachaise : (*le Rappel* ne mentionne pas sa présence), mais elle eut dans cette cérémonie une part qu'elle n'avait pas osé rêver. En parlant de madame Louis Blanc, Victor Hugo pensa à elle ou, plutôt, il parla d'elle et... aussi de lui. Changez les noms dans

1. Inédit.

la première partie de son discours et vous n'aurez pas de doutes sur cette intention : « Madame Louis Blanc fut la compagne modeste d'un illustre exil. Louis Blanc proscrit trouva cette âme. La providence réserve de ces rencontres aux hommes justes ; la vie portée à deux, c'est la vie heureuse. Madame Louis Blanc fut une figure sereine et calme, entrevue dans cette lumière orageuse qui de nos jours se mêle aux renommées. Elle disparaissait dans le rayonnement de son glorieux mari, plus fière de disparaître que lui de rayonner. Il était sa gloire, elle était sa joie. Elle remplissait la grande fonction obscure de la femme, qui est d'aimer.

« L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, combat, contemple : la femme aime. Et que fait-elle avec son amour? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce.

« Madame Louis Blanc avait cette douceur. Louis Blanc est un apôtre de l'idéal ; c'est le philosophe dans lequel il y a un tribun, c'est le grand orateur, c'est le grand citoyen, c'est l'honnête homme belligérant, c'est l'historien qui creuse dans le passé le sillon de l'avenir. De là une vie insultée et tourmentée. Quand Louis Blanc, dans sa lutte pour le juste et pour le vrai, en proie à toutes les haines et à tous les outrages, avait bien employé sa journée et bien fait dans la tempête son fier travail d'esprit combattant, il se tournait vers cette humble et noble femme, et se reposait dans son sourire... »

On comprend la sensation que ces belles paroles produisirent sur la foule, mais elles eurent surtout leur écho dans le cœur de Juliette Drouet. Pour la première fois Victor Hugo lui rendait un hommage public, et quel hommage ! Elle prit sa part de ce discours avec fierté et reconnaissance, mais sans fausse modestie, parce qu'elle sentait, et elle le disait, qu'elle méritait cette « apothéose anticipée », qui lui arracha son cri habituel d'admiration : « Je t'aime! je t'aime!! je t'aime!!! Tout mon esprit et tout mon cœur et toute mon âme sont dans ce mot-là : Je t'aime ! »

Il l'aimait aussi, il l'aimait toujours, il la proclamait sa « vraie épouse », sa « compagne éternelle », il remplissait de ses extases *le Livre de l'Anniversaire*, il l'aimait, mais il la

trompait. Blanche était restée dans sa vie, à l'état de maîtresse entretenue, et d'autres femmes y étaient entrées. Son tempérament défiait l'âge et, à soixante-quinze ans, il redoutait qu'un excès de chasteté ne nuisît à sa santé ! A la suite d'une première congestion, comme le docteur Sée, son médecin, lui recommandait de se libérer définitivement du danger de ses amours attardées, il eut, après s'être promené quelque temps, en réfléchissant, dans son cabinet, un mot déconcertant et profond : « C'est bien, docteur; j'obéirai. Mais, tout de même, la nature devrait avertir. »

L'attaque de paralysie qu'il eut le 28 juin 1878 fut un avertissement dont il ne put se dispenser de tenir compte. Blanche fut congédiée et Juliette dicta les conditions d'un congé dont elle surveilla l'exécution. Il se rendit avec sa vieille amie à Guernesey. Elle surprit une lettre. Une fois encore, elle menaça de partir. Il la retint en lui jurant que cette « lettre stupide » avait été écrite par une « folle hystérique », qui lui était odieuse, et dont les folies éclataient aux yeux de tout le monde.

Oh ! je suis au désespoir, ô ma bien-aimée, ô mon ange, mon unique et éternel amour, te perdre, c'est mourir. Ne me tue pas ! Reviens [1]...

Elle revint, mais elle eut le courage de le mettre en garde, résolument et fièrement, contre les « amours dépravées et cyniques ». Elle lui dit : « Ta gloire qui éblouit le monde éclaire aussi ta vie. Ton aube est pure, il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. »

On ne saurait refuser son estime à une femme qui écrit sur ce ton. Cette fois, ce n'est pas la jalousie qui dictait ses paroles : elles se ressentaient vraiment d'une plus noble origine. Juliette savait dire, d'ailleurs, dans toutes les circonstances, ce qu'il fallait dire. Quelque temps plus tard, elle avait accompagné le poète à Villequier, où reposait Léopoldine. Mais elle

1. Inédit.

ne fit pas le pieux pèlerinage sans en avoir sollicité la permission : « Si tu m'y autorises j'irai, avant de quitter Villequier, fléchir le genou devant ces tombes vénérées et leur donner à ciel ouvert les marques de mon profond respect et de mon éternelle bénédiction. Je ne le ferai qui si tu m'en donnes le consentement, car, pour rien au monde, je ne voudrais blesser les convenances humaines par la manifestation extérieure du sentiment sublime que j'ai dans l'âme pour tous tes chers morts. »

Au retour du voyage à Guernesey, Victor Hugo s'installa, en novembre 1878, avenue d'Eylau, dans un petit hôtel, qui fut le dernier domicile de sa vie errante ; il en occupait le second étage et Juliette le premier. Les réceptions de la rue Pigalle recommencèrent. Juliette en avait conservé la haute direction et elle continuait à en faire les honneurs. Mais un témoin attentif, madame Alphonse Daudet, notait que les deux vieillards commençaient à ne pouvoir plus dissimuler le poids de leur âge. « Fut-ce le changement de place? a-t-elle écrit dans ses *Souvenirs* si vivants. Il y eut comme une marche descendue dans la santé, puis dans l'esprit du beau vieillard... Je vois Victor Hugo au grand bout de sa table : le maître vieilli, un peu isolé, un peu sourd, trône avec des silences de dieu, les absences d'un génie au bord de l'immortalité. Les cheveux tout blancs, la tête colorée, et cet œil de vieux lion qui se développe de côté avec des férocités de puissance ; il écoute mon mari et Catulle Mendès, entre qui la discussion est très animée... Pendant le débat, on est passé au salon. Victor Hugo songe au coin du feu, et, célèbre, universel et demi-dieu, regrette peut-être sa jeunesse, tandis que madame Drouet sommeille doucement. Ses beaux cheveux blancs ombrant sa fine tête comme deux ailes de colombe, et les nœuds de son corsage suivant sa respiration douce, presque résignée, de vieille femme endormie [1]. »

Au moment de l'installation dans l'avenue d'Eylau, Blanche réapparut. Victor Hugo, qui, avant sa maladie, la voyait tous les jours, lui avait promis de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il pût arriver, et de lui conserver toujours son estime. Forte

1. *Souvenirs autour d'un Groupe littéraire*, p. 47-49.

de cette parole, la jeune femme, isolée, malheureuse, et peut-être sincèrement éprise, tenta de le revoir chez lui pour avoir une explication sur une rupture dont la soudaineté et les circonstances l'avaient si durement surprise. Elle se heurta à la surveillance et à la rigueur inflexible de Juliette Drouet qui ne voyait dans ces tentatives que « mensonge et dépravation, spéculation et immoralité vulgaire ». Mais je crois que Blanche rencontra Victor Hugo au Sénat, dont les barrières étaient moins sévèrement fermées que les portes de l'hôtel de l'avenue d'Eylau. Ce fut, vraisemblablement, leur dernière entrevue. Juliette Drouet redoubla de vigilance. Sa crainte d'un scandale alla jusqu'à confier à une agence « la garde de la belle ». Dès ce jour, les lettres, dont le respect n'empêchait pas la ferme dignité, que Blanche adressait à Victor Hugo furent interceptées. Ce fut Juliette qui y répondit, de 1879 à 1881. Avec la petite somme qui lui avait été donnée en dédommagement, Blanche s'était mise au travail et elle avait monté un petit fonds de papeterie. L'affaire ne réussit pas. Mariée avec un brave employé le 2 décembre 1879, elle lutta encore, mais elle connut des heures difficiles. Ses lettres montraient, selon son propre aveu, des « alternatives de colère et de prière, de raideur et d'humilité ». Elles irritaient Juliette Drouet, qui croyait à un chantage. Elle avait tort, et elle aggravait par la dureté de son langage l'humiliation des aumônes qu'elle envoyait à son ancienne rivale, brutalement congédiée et condamnée par l'injustice d'un sort cruel. Avait-elle donc oublié l'admirable *chant du Crépuscule* que le poète lui avait adressé il y avait quarante-six ans :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
Qui sait combien de jours sa faim a combattu !

. . . . .

La faute en est à vous.

Blanche n'était pas seule responsable de la faute qu'elle avait commise, et la malheureuse fille n'avait pas tort, il faut savoir l'avouer, quand elle opposait à Victor Hugo sa propre devise : *pro jure contra legem*. Elle valait mieux que sa destinée !

Victor Hugo ignora la fin d'une aventure dont Juliette s'était réservé le règlement. Malgré ses promesses et le sérieux avertissement d'une maladie grave, courut-il, Jupiter impénitent, à d'autres métamorphoses? En décembre 1878, Juliette le suppliait de rejeter loin de lui « toutes les séductions malsaines, toutes les habitudes dangereuses, tous les plaisirs funestes ». Il n'y avait donc pas renoncé? En août 1880, elle lui écrivait qu'elle « récoltait tant bien que mal les morceaux de son idole, sans pouvoir en dissimuler les cassures ». Cet aveu donne à réfléchir ! Il y avait dans ce très grand homme un peu plus qu'un homme. Il était supérieur ou étranger aux conditions normales de la vie. Sa nature était en tout si exceptionnelle qu'il faut renoncer, sous quelque aspect qu'on le juge, à le soumettre à la commune mesure des actions humaines. Quand il n'était pas au-dessus de cette mesure, il était en dehors d'elle.

Juliette, dont les infidélités de son idole avaient si longtemps exaspéré la jalousie, avait fini par s'en attrister comme d'un dommage qui risquait d'amoindrir sa gloire. Elle n'avait plus le ridicule de se plaindre comme une maîtresse irritée ; elle intervenait avec l'autorité que donne à des conseils avisés la fidélité d'une longue amitié et d'un inaltérable dévouement. Il l'aimait toujours, ou il ne montrait pas qu'il l'aimait moins. Elle paraissait avoir dans son cœur, que la vieillesse avait endurci, la même place et il lui témoignait les mêmes égards extérieurs. Seulement, après tant d'années, et à cet âge de vieillesse avancée, l'amour avait lentement cédé la place à l'amitié. Victor et Juliette recommençaient l'éternelle et délicieuse aventure de Philémon et Baucis, dont peu d'amants hélas ! vivent assez pour goûter les charmes et la délicate douceur.

Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme...

... Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.

Victor Hugo avait, dès 1864, renouvelé avec magnificence le sentiment qui inspirait ces vers exquis de La Fontaine, en adressant à Juliette un adorable dizain :

Quand deux cœurs, en s'aimant, ont doucement vieilli,
O quel bonheur profond, intime, recueilli !
Amour, hymen d'en haut, ô pur lien des âmes !
Il garde ses rayons, même en perdant ses flammes.
Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un.
Il fait, des souvenirs de leur passé commun
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre ;
(Juliette, n'est-ce pas? cette vie est la nôtre !)
Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
Et devient l'amitié, tout en restant l'amour.

Je crois bien que ces vers sont les derniers que Juliette ait inspirés à Victor Hugo, mais il ne la traitait pas en prose moins royalement. Où qu'il fût, les anniversaires, celui de sa première nuit avec Juliette et celui de la naissance de son amie, et le dernier jour de l'année lui étaient des occasions d'exprimer la fidélité de son amour. Il redisait évidemment les mêmes choses, mais le miracle n'était-il pas d'avoir, au bout de quarante-cinq ans, les mêmes choses à dire? Elle attendait avec impatience ces courts billets où, surtout vers la fin, les souvenirs unis de leurs enfants morts, sous les ailes angéliques desquels il s'abritait, lui dictaient des paroles de confiance dans une éternité heureuse. Il croyait fermement à cette éternité, et son âge augmentait sa foi. En 1881, un de ces billets disait à Juliette :

Ma bien-aimée, le grave moment de la vie où je suis tourne vers des pensées graves aussi, et pourtant douces. C'est l'heure où la solennité de la vie apparaît et où l'on se sent plus que jamais la force souveraine de l'amour. Nous avons tout et nous n'avons rien si nous n'avons pas l'amour. Je t'aime, je t'aime comme à la première heure, il y a presque cinquante ans. Je sens que tout, pour moi comme pour toi, est dans ce mot d'infini : je t'aime, ô ma bien-aimée, je t'aime plus que jamais. Dieu le sait, Dieu le voit, et c'est parce qu'il le sait et qu'il le voit, qu'il donne

à ce grand amour la grande vie. Je t'aime ; cela signifie éternité pour lui, éternité pour nous. Aimons-nous ! tout est là. Aimons-nous, encore et toujours [1].

Leur « grande vie », que l'amour dont elle fut pleine n'avait pas libérée du sort commun, s'acheminait lentement vers la mort. A peu de mois d'intervalle ils prirent, l'un et l'autre, leurs dernières dispositions.

Le 8 septembre 1881, Juliette, consultant la cote de l'avant-veille dans le bulletin de la Bourse de Bruxelles, constata que les soixante-dix actions de la Banque Nationale dont elle était détentrice représentaient, au taux de 3 075 francs, une somme globale de 212 345 francs. J'ai sous les yeux le calcul fait de sa main en marge de la cote même d'un journal, avec la note ci-jointe :

Aujourd'hui, jeudi, 8 septembre 1881, M. Victor Hugo est entré en pleine possession des soixante-dix actions de la Banque Nationale de Belgique, dont trente-cinq actions au porteur et trente-cinq actions nominatives, qu'il m'avait trop généreusement autrefois données. Le transfert voulu par moi lui a été envoyé par la Banque Nationale aujourd'hui même. — J. D. [2]

Ce document prouve la délicatesse de Juliette qui ne voulait pas priver, au profit de sa propre famille, la descendance de Victor Hugo d'une grosse somme, quoiqu'elle lui appartînt légitimement, mais ne répond-il pas en même temps à ceux qui ont accusé le poète de n'avoir pas assez fait, de son vivant, pour la sécurité matérielle de son amie fidèle?

Il songea à elle pour assurer son sort après sa mort. Je possède parmi mes reliques cette page écrite par lui d'une main dont l'âge n'avait pas ébranlé la fermeté.

Paris, 6 février 1882.

La rente viagère que je fais à madame Drouet sera payée de la façon que voici.

Tous les trois mois, à la surveillance de mes exécuteurs testamentaires, une somme de cinq mille francs, prise sur ma suc-

1. Inédit.
2. Inédit.

cession, sera mise à la disposition de madame Drouet, de manière à faire au bout de l'année la rente de vingt mille francs par an que je lui donne après ma mort.

Cette dette est sacrée.

VICTOR HUGO [1]

Madame Drouet ne connut pas cette libéralité. La mort la guettait. Depuis des années un cancer la dévorait. Les intimes de la maison le savaient, mais Victor Hugo l'ignorait sans doute. « Madame Drouet, écrit Mme Alphonse Daudet, vieillissait doucement auprès de lui, abritée sous deux bandeaux de neige, d'une élégance un peu théâtrale et surannée, jusqu'au jour où un mal impitoyable creusa ses traits si fiers, en fit l'effigie douloureuse qu'a peinte Bastien Lepage, qui devait mourir en proie aux mêmes tortures. Dans les derniers temps, le maître regardait douloureusement, aux dîners intimes, cette assiette vide, cette noble figure ravagée.

« — Madame Drouet, vous ne mangez pas, il faut manger, avoir du courage.

« Manger ! Elle se mourait... »

Mais elle avait du courage. L'amour, l'admiration et le dévouement la soutenaient. N'était-elle pas, comme il l'appelait, la « lumière de la vie » de son cher poète adoré? Il l'entretenait, pour animer ses espérances, dans l'évocation de leurs souvenirs, sans que le poids des années marquât le déclin de son lyrisme.

En 1881 le *Livre de l'Anniversaire*, dont elle avait recopié à part cette page, disait :

Souvenir profond et doux, nuit sacrée ! Il y a quarante-huit ans tu t'es donnée à moi, je t'ai possédée à ma discrétion, toi, la beauté, toi, la grâce, toi, la femme de ton siècle. Que ce jour soit grand à jamais, ma bien-aimée ; je t'aime, je te possède, je te bénis, je t'adore. Tu es ma joie avec un sourire et une douleur avec un pli de tristesse. Sois ma joie à jamais, sois mon espérance et ma consolation ; je pense à toi, je vis en toi, tu me remplis, tu me possèdes, tu m'emportes avec toi, tu me ravis et tu me charmes, et nos anges sourient, et nous devenons de plus en

1. Inédit.

plus des âmes, et il fait bleu dans nos cœurs, ma bien-aimée, et là, près de nous, un coin du ciel s'ouvre lentement.

... Je t'aime. Ce mot est la base de tout, il est le couronnement de tout ; je le sens en moi avec toute sa plénitude ; la matière et la nature nous donnent des ordres mystérieux, mais en regard de l'amour, c'est l'ordre suprême [1]...

En 1882, le même livre renfermait la même pensée, que le prodigieux assembleur de mots répétait sous une forme nouvelle. « Oui, ce livre contient ma vie et la tienne. En écrivant sur ce livre, il me semble que j'ajoute des heures sacrées à nos douces heures et de l'éternité à notre existence. Dieu nous regarde d'un œil béni, je le sens ; vois comme il fait beau, on dirait que le soleil veut être des nôtres et que notre humble fête d'ici-bas est une grande fête là-haut. Je le crois ; si je me trompe, ce n'est pas dans le fond, car le fond est le vrai. *Je t'aime* est le grand mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit. Je t'aime, mon ange adoré. Commençons la cinquantième année par ce mot divin : Je t'aime [2]. »

Souffrante, menacée, perdue, mais stoïque et cachant le mal qui la rongeait, Juliette s'enivrait de ces paroles d'amour et son cœur, resté si jeune, rayonnait, tandis que son esprit s'exaltait aux triomphes de son ami, dont le génie était enfin consacré comme la plus haute gloire nationale.

L'année 1882 fut magnifique.

Le 21 janvier, le Cercle des Arts intimes joua, avec une interprétation de choix, l'exquise *Margarita*, commencée au cours d'un voyage qu'ils firent ensemble en 1865. Elle l'y retrouva et elle s'y reconnut. Il pensait à lui, aux duretés de l'exil et à l'austérité du devoir, aux attaques et aux injustices, quand il écrivait ces vers :

Il a le front pensif de l'homme qui persiste.
Il est vieux, seul, vaincu, proscrit. Il n'est pas triste.
On sent qu'il porte en lui la cause juste. Il croit.
A mesure que l'ombre autour de lui s'accroît,
Je vois dans sa prunelle augmenter la lumière...

1. Inédit.
2. Léon Séché, *Sainte-Beuve*, II, Appendice, p. 273.

Mais ne pensait-il pas à elle en faisant ensuite dire à Nella?

Si j'aime, mon amour s'ajoute à mon orgueil.
Il est pur, grave et fier...
L'innocence se voile et la faute se cache.
Je ne me cache pas. Aimer est ma grandeur.
Mon secret est sans honte et n'est pas sans pudeur.
Mon cœur cherche la nuit, mais ne craint pas le blâme.
L'œil de Dieu reste ouvert dans l'ombre de mon âme.

Torquemada, qu'il avait aussi commencé près de Juliette, en 1856 à Guernesey, et qu'il avait achevé à ses côtés vers la fin de son exil, parut le 1er juin 1882. Ce fut un grand succès. Elle l'avait prédit, deux ans avant, dans l'exaltation que la lecture de ce drame, magnifique et injouable, lui avait causée. Peut-être n'avait-elle pas pris garde, dans les dialogues délicieux de Don Sanche et de Dona Rose, à une inspiration qui procédait si visiblement des *Lettres à la Fiancée*. Son admiration l'avait jetée dans un délire qui avait tout emporté : « Que c'est beau ! que c'est grand, que c'est sublime et divin ! Je sors de cette lecture, radieuse et transfigurée comme si j'avais bu tout l'élixir de ton ardente poésie en un seul coup, et mon âme titubante se cramponne à tes grandes ailes pour ne pas rouler de tes hautes cimes étoilées jusqu'au trou profond de mon ignorance. »

Enfin, la seconde représentation du *Roi s'amuse*, interdit en 1832, fut donnée, devant une salle magnifique, au Théâtre-Français, le 22 novembre 1882. Juliette était dans la loge du poète, qui paraissait célébrer ainsi un double cinquantenaire, celui de la pièce et celui de son union avec la princesse Negroni. Pour Juliette, c'était une consécration publique. Elle avait « tenu assez bon » dans la vie et dans son amour pour que son « illégitimité devînt une légitimité » et, quoiqu'ils n'eussent pas été faits pour elle, ces vers, quand ils passaient la rampe, pouvaient exprimer la fidélité de sa passion.

Depuis que je l'ai vu, rien ne peut m'en distraire.
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là,
Je suis à lui...

La représentation de *Le Roi s'amuse* fut la dernière sortie de Juliette Drouet. Cinq semaines après, au premier jour de cette année 1883 qui fixait le cinquantenaire de leur amour, les deux amants échangèrent, selon leur vieille habitude, leurs vœux de bonheur.

Juliette lui écrivait : « Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : Je t'aime. »

Lui, il lui faisait cette déclaration :

Quand je te dis : sois bénie, — c'est le ciel.
Quand je te dis : dors bien, — c'est la terre.
Quand je te dis : je t'aime, — c'est moi [1].

Ils n'avaient plus que quatre mois à s'aimer. Le mal dont elle souffrait est de ceux qui ne pardonnent pas. Elle mourut le 11 mai 1883 et elle fut enterrée dans le cimetière de Saint-Mandé, auprès de Claire :

Cette pierre là-bas dans l'herbe est un tombeau.

Le vers fait par le poète pour la fille s'applique à la mère, dont le tombeau ne porte pas d'inscription. Il n'y en aurait qu'une, capable de tout dire : c'est la dédicace qu'un jour Victor Hugo envoya sur un de ses plus beaux portraits à Juliette Drouet : « *Je t'aime. Cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage.* »

LOUIS BARTHOU

1. Inédit.

CONFRÉRIES D'ISLAM A LAGHOUAT

I

Au matin, le vent s'est calmé, quoique le temps reste glacial Je regarde la très petite ville pendant qu'on prépare l'automobile. Djelfa est de construction déplorablement européenne, tracée au cordeau par le génie, et elle constitue un des points culminants des Hauts-Plateaux. Elle est remplie, me dit-on, de noms gravés sur les murs de la résidence et guerrièrement célèbres, car elle a été le chef-lieu d'un important territoire militaire et commande encore des routes diverses. Elle contient des magasins et des casernes, et ses larges rues parallèles se coupent géométriquement comme les lignes d'un échiquier. Tout autour d'elle ondulent des espaces nus, silencieux et pâles, que les *douars* [1] échelonnent, et les Arabes sont peut-être moins pauvres et moins violents dans cette zone disciplinée.

Je n'eus pas le temps de visiter la ville, mais elle ne donne guère l'impression d'être particulièrement intéressante. Nous partons, plus emmitouflés que jamais, et je m'enroule la tête dans ma pèlerine de fourrure, car il faudra monter et grelotter encore avant d'arriver à la pente qui aboutit à Laghouat.

1. Agglomérations de tentes ou *gourbis*.

Le soleil se lève rapidement, sans luxe ni délicatesse... Une grande bande de rouge orangé se fait remplacer par une frange d'or vague, et subitement nous sommes en plein jour. L'air est exaltant, l'alfa si vert, au début, qu'on doit faire effort pour se rappeler que nous approchons du désert, et on est presque choqué de voir ces taches joyeuses, ces teintes connues et aimées, dans un décor qu'on sait saharien.

Mais voici que la terre, par gradations brusques, devient infiniment affreuse. Les étendues d'alfa s'arrêtent; le terrain se déroule plat, spleenétique, mollement bosselé de mamelons indistincts ou rayé de cassures profondes : il fuit vers des horizons indiscernables et il est d'une teinte qui, vraiment, ne ressemble à aucune couleur. Si on voulait absolument le décrire, il faudrait l'assimiler à une mer de poussière. Il n'y a ni ombres, ni réfractions, ni changements de lumière sur sa surface monochrome. Il brûle d'un feu soutenu et invisible : j'aperçois seulement quelques fumées légères qui s'élèvent avec lenteur au ras du sol et voguent vers le désert. Elles sont faites des atomes de la terre qui se désagrège...

Le soleil y règne en souverain, cruel et pur. Non seulement il y est un despote, mais un exterminateur. Il a bu tous les nuages qui se sont efforcés de naître ; il a humé la sève des herbes d'avance condamnées, il a fendu les pierres et a extrait sa dernière parcelle d'humidité de la terre blanchâtre. Il a dû allumer un brasier sous sa croûte : elle est si sèche que ses moellons, épars de place en place, ont l'air de briques, et sont presque aussi durs que du métal. Il l'a tellement fouaillée, pour prévenir l'effort de sa pitié envers les hommes, que les nappes d'eau les plus souterraines se sont volatilisées... Ses rayons remplissent le ciel vide ; l'air n'est plus que le flamboiement de sa lumière ; il a si bien terrorisé toutes choses que la nuit même, qui est froide, ne peut rendre le souffle à cette vaste région martyrisée... C'est immense, c'est dévasté, c'est irrémédiable... Rien qu'à le regarder, on a soif et on a peur... Plus loin, au sud de Ghardaïa, dans la plaine de Metlili, une plaine de cailloux où le rouge et le brun dominent, le soleil a pétrifié toute flore et toute faune, et les hommes qui traversent la plaine ensemble restent éternellement amis, tant ils se sont rapprochés les uns des autres

dans leur mutuelle épouvante. Mais déjà ici, tandis qu'on roule dans ce formidable décor de choses calcinées, on sent le besoin d'un contact humain, et ce qu'on éprouve, si on tentait de l'exprimer, ferait éclater les paroles. C'est par ce qu'il a d'illimité, d'implacable et de tranquille, que le Sud happe l'âme et la garde à jamais. Il donne la croyance à l'impuissance humaine, et par là même, il conduit à la paix. Il calme tout, il détache de tout, il libère de tout; il rassérène par la divine indifférence qu'il engendre. Il est absolu, et il produit l'immobilité. J'ai senti, en face du désert, que rien au monde ne m'importait, et que, triomphe souverain, je ne m'importais pas à moi-même. J'eus l'insouciance totale de l'existence et de la mort, et pour la première fois de ma vie, sans souvenirs, sans espoirs et sans buts, je fus magnifiquement heureuse. Je rêvai des rêves dont je ne suis pas coutumière, et qui rejoignaient un rêve universel. Je compris pourquoi l'Islam a tant de silence, de solitude et de miséricordieux sommeil; pourquoi, depuis le commencement de son monde, ses enfants ne se sont point créé d'attaches, ni encombrés de connaissances vaines; pourquoi ils vont au-devant d'eux sans plan et sans labeur; pourquoi ils ont choisi pour loi la poudre, la foi violente et l'air, et j'ai souhaité d'acquérir leur âme antique et rudimentaire.

... Enfin les montagnes dispersées se resserrent; la route devient encore plus mauvaise; nous passons entre des dents de scie d'une symétrie étonnante, dont les flancs mornes, inclinés comme par un coup de barre gigantesque, ne portent aucun indice de végétation. Ces murailles étouffent et menacent; j'éprouve une sensation d'élargissement physique quand nous débouchons soudain dans une étendue de sable d'or. L'Oued-M'zi la traverse: il est connu pour la rapidité, capricieuse et tragique, avec laquelle, d'une seconde à l'autre, il s'emplit d'eaux insoupçonnées. Rien ne résiste à son élan, et à chaque crue il fait des morts. En ce moment il regorge de sable : un orage vient de le combler, et une équipe d'hommes envoyés par le bureau arabe de Laghouat, peinent pour le déblayer. L'automobile s'enfonce dans les dunes qui la bloquent; nous descendons; les hommes déchargent la voiture et la

portent presque à bout de bras de l'autre côté de la rivière. La terre est plus riante ; je vois des broussailles et des joncs ; devant moi, mais encore imprécis, s'élèvent des branches de palmiers vert sombre ; des monticules détachés et blanchâtres ; une masse de rochers rose bistre et, à droite, la seule chose rigide dans ce paysage nouveau, une ligne mauve, dure, qui semble enclaver l'horizon et qui est le Sahara... Nous nous précipitons dans une large avenue frappée de lumière, où des petits enfants, aux trois quarts nus, se recroquevillent de peur contre les arbres ; et en face de nous se dresse une mosquée blanche qui a l'air neuve. Je suis à Laghouat, à l'entrée du désert...

***

Je n'ai, de prime abord, aucune impression distincte de Laghouat. C'est trop étrange. Les points de comparaison me manquent si absolument qu'il me faudra longtemps pour m'assimiler ces visions extraordinaires. Je rôde dans des espèces de couloirs découverts, qui sont blanchis par le soleil et semblent ne mener nulle part. Le capitaine me dit qu'ils sont des rues. Des murs interminables et pareils de pisé gris les bordent : rongés par le haut, percés dans le bas de trous irréguliers, ils s'écaillent lentement et font tomber leur poussière comme une fumée. Des rigoles vides les longent. De temps à autre, une porte, toujours close, très basse, en bois, avec une poutre pour la soutenir. En face de chaque porte, donnant dans le lit creux du cours d'eau desséché, une plaquette de fer. Pas un bruit, pas un homme, pas une bête, pas une maison. Des nécrophores se détachent, très noirs, sur le sol mou, et ils roulent à reculons, avec leurs fortes pattes de derrière, quelque boule d'ordure qui grossit rapidement. Je vois des palmiers qui s'élèvent au-dessus des murs et ils me font l'effet de rois enfermés dans des préaux de prisons misérables. Le ciel, d'un bleu de cobalt, ne contient pas un flocon de vapeur, ni la moindre trace de nuage ; la chaleur, ramassée et rejetée par le pisé, paraît une chose enragée et vivante. Elle fourmille d'une infinité de pointes de feu, et pas un millimètre de ma peau n'échappe à sa piqûre ubiquitaire. Au milieu d'une très petite place, je vois un palmier

contre un pan croulant de mur. Mur, terre et tronc ont exactement la même couleur fauve; on les croirait pétris de la même substance singulière, incolore et triste... Ces murs fendillés, cet air qui brûle, cette blancheur monotone, ces têtes d'arbres inaccessibles, ces ruelles désertes, c'est la cité des jardins. Elle a l'air d'une ville frappée de quelque fléau, que ses habitants auraient abandonnée...

Nous errons... Nous pénétrons maintenant dans le *Shlett*, le quartier arabe. Et ici, je me trouve face à face avec une de ces villes, comme le cerveau doit s'en forger dans les fièvres. Je contemple des maisons lépreuses que sabrent des lézardes noires, béantes comme des trous; des planchers de terre grisâtre; des murs de boue séchée. Sur le sol, quelques fils qui autrefois faisaient partie d'une natte. Ni toits, ni fenêtres. Pas d'ustensiles. Quel bétail croupit donc dans ces masures? Des tas de haillons blancs, — les gandouras, ici, ressemblent, tant elles sont usées, aux nasses des pêcheurs — recouvrent des êtres qui dorment sur des déchets : pelures de légumes, noyaux d'olives, vieux papiers tachés d'huile, la charogne d'un chien, d'où coulent lentement des traînées de sanie. Des petits enfants, accroupis parmi les détritus, me regardent sans bouger, de leurs énormes prunelles fixes, à travers le rideau de mouches qui mangent leurs yeux chassieux. Une forte, une indiscutable odeur de mort sature l'atmosphère. Et partout, donnant l'impression d'être inviolés et perpétuels, pèsent le silence et l'immobilité.

De la plate-forme du fort Morand, le point de vue est admirable. Laghouat a l'air d'un îlot, gris au milieu, vert au dehors, compact, détaché et poignant, séparé des derniers contreforts de l'Atlas — qui viennent mourir au nord — par trois kilomètres blancs de sable et d'aridité, et placé à l'entrée d'un pays uniformément plat, qui le baigne à l'est, à l'ouest et au sud comme un océan fauve. Cerclant les bases de la colline où je me trouve, et celles de l'éminence opposée, se pressent les maisons du quartier arabe, si serrées les unes contre les autres que, si on ne savait point le contraire, on refuserait de croire que des rues les séparent. Toutes ces demeures, naturellement, sont en pisé, et bâties de la même manière. Autour

d'une cour centrale viennent des murailles dont deux, formant angle, sont épaisses et constituent le corps du logis, tandis que leurs surfaces horizontales servent de terrasses. Les autres sont simplement des barrières. Quelques trous noirs, à peine aussi longs que la moitié du bras — l'ouvrage, semble-t-il, de quelque coup de poing gigantesque lancé au hasard — marquent les fenêtres. Deux ou trois portes basses dont l'unique battant est fait de poutres rudement taillées, donnent sur les rues et les cours. Lorsqu'elles sont ouvertes, elles rappellent irrésistiblement les orifices de caveaux grossiers. L'intérieur des murs est badigeonné de bleu, une couche mince appliquée sans art ni régularité — et l'apparence de cette ville de boue bleue et grise, sur laquelle passent sans cesse des reflets violents, est saisissante à l'extrême. Elle est rose, le matin, à l'aurore, comme les fleurs de ses pêchers, et ses marabouts blancs étincellent d'une blancheur de neige. Elle est fauve et violette à midi, déserte complètement, stupéfiée et appesantie dans un silence enflammé. Le soir, à l'heure du rapide crépuscule, elle redevient grise, enjolivée très délicatement par les teintes du couchant, et c'est alors seulement qu'elle ressuscite. Elle n'a rien du pittoresque enchevêtré de la très ancienne kasbah de Constantine ; rien de la grâce si riante du vieux Biskra ; rien du bariolage de Tolga, où chaque terrasse porte un toit de chaume jaune et une tente d'un rouge éclatant; rien de la très aristocratique poésie d'Ouled-Djellal, qui ressemble à un joyau. Elle n'a aucune douceur. Elle est élémentaire et sévère. Elle émeut jusqu'à la souffrance. J'ai connu, depuis elle, bon nombre de bourgades du Sud — quelques-une plus belles, d'autres plus pauvres, — mais jamais aucune ne prendra dans mon âme la place profonde, le rang rare, que cette oasis magnifique et misérable sut atteindre du premier coup, et moins qu'aucune autre ville, aucun tableau ni aucun visage, je me suis lassée de la considérer.

Au nord et au sud de Laghouat s'étend la palmeraie. Elle forme des demi-cercles prolongés qui cependant ne se rejoignent pas. De cette élévation, elle ressemble à une forêt, à une nappe verte, mais je sais qu'elle se compose d'une multitude de jardins divisés par des murs élevés. A inter-

valles lointains on voit des petits champs de chaume — si pitoyables ! Je pense, avec un serrement de cœur, aux moissons luxueuses de l'oasis de Biskra, — des clairières grises des bandes de sable unies, scintillantes, que le vent a portées là en dépit des murs qui essayent, vaillamment pourtant, de protéger les vergers contre le désert avide. Puis les palmiers reprennent. Ils encastrent l'oasis comme une armée de défenseurs, hauts, droits et durs, jetant dans le ciel de satin bleu cobalt leurs chevelures rigides de bleu d'acier. J'ai appris à admirer les palmiers plus que n'importe quel arbre au monde, plus même que les sapins de la mer Baltique ou les hêtres du Bosphore. Les palmiers sont les rois du Sud, qu'ils nourrissent, et ils ont véritablement conscience de leur royauté. Dans chaque oasis, existe une population qui est leur esclave. Elle se tient courbée au pied des arbres, dans les jardins ou dans les cuvettes, leur donne de l'eau et remue la terre dans laquelle ils veulent bien pousser. Elle ne fait point d'autre métier et ne possède pas d'autre science. Elle s'occupe aussi de leurs amours. Il y a des palmiers mâles — les *dokors* — et il faut que leur semence ambrée soit répandue sur les palmiers femelles, afin que celles-ci engendrent les régimes de dattes translucides, à la fois blondes comme le miel et brunes comme le bronze, que les Arabes nomment *deglet en nour*, les doigts de lumière... Le khammès [1] monte sur l'arbre à féconder, et dans chaque thyrse de fleurs femelles qu'il entr'ouvre, il introduit la blanche brindille mâle épanouie. Et pendant qu'il féconde la *nakhla* [2] ainsi, il chante, afin que sa prière appelle sur son travail la bénédiction de Dieu : « Le palmier est le palmier d'Allah et le dokor est sa fleur. Fais-moi vivre, ô mon Dieu, jusqu'à ce que je mange de ses dattes... Dieu est Dieu, et Mohammed est le Prophète de Dieu. — O mon Dieu, ô Créateur des arbres, ô toi qui fais produire des dattes à tous les arbres, fais-moi produire ce palmier, et fais-moi vivre pour que je mange son fruit ... [3] » Moyennant toute cette sujétion, tous ces soins, les palmiers

1. Salarié agricole qui touche le cinquième de la récolte.
2. Palmier femelle.
3. Traduit par le commandant Cauvet dans son intéressante étude sur la culture du palmier. *Revue Africaine*, 1914.

cèdent aux hommes la presque totalité de leur substance. Leurs fruits servent de nourriture, et, vendus, procurent des semences pour la terre et de la laine pour les corps ; leur sève devient un breuvage [1] aussi enivrant que le vin ; leurs branches abritent les champs contre le vent et le soleil ; leurs troncs se dressent devant l'ennemi comme des palissades infranchissables. L'oasis de Zaatcha [2], dont la résistance rappelle l'acharnement épique de Sagonte, ne put être réduite que lorsque l'artillerie française eut, à coups de boulets, renversé ses palmiers opiniâtres. Ni couteaux, ni balles n'avaient trouvé de prise sur leurs flancs larges, recouverts de mailles comme une armure, et leurs interstices minces correspondaient aux meurtrières des forteresses. Leur élégance elle-même est si grave qu'une palmeraie fait songer aux plus merveilleux de nos temples, et aucune cathédrale gothique n'a, à mes yeux, la parfaite majesté de ces colonnes vivantes, s'érigeant d'un seul jet vers une voûte lamellée d'or, de vert et de bleu. Les Arabes s'y attachent comme à des personnes. Un jour, dit la légende [3], un roi d'Asie s'éprit de la plus belle palmier-femelle de son jardin, qui grandissait seule au bord d'un ruisseau. Il la fit entourer de buissons, et des fleurs les plus rares ; il sertit son corps de colliers de perles précieuses, et tous les jours, jusqu'à sa mort, il vint s'asseoir devant elle, ne s'apercevant même pas, tant elle avait de race et de charme, qu'elle vieillissait comme lui. Même morts, les palmiers continuent à servir : leurs fûts abattus soutiennent les maisons en guise de madriers, et leurs branches séchées, superposées les unes aux autres, composent les toits. En vérité, ils n'ont point mis de terme à leur bonté et à leur munificence.

Enfin, à l'extérieur de la palmeraie, ondule le Djebel-Amour, trois rangs de collines presque parallèles, aux sommets extraordinairement réguliers, coloriés si tendrement, à la chute du jour, si mystiquement enluminés, à la façon de quelque prodigieuse verrière musulmane, d'améthyste, d'émeraude et d'or, qu'il s'en exhale comme des incantations

1. Lagmi.
2. Zaatcha, une des oasis des Zibans, se révolta en 1849. Il fallut un siège de trois mois pour la conquérir, et elle fut, à titre d'exemple, complètement détruite.
3. Citée par Masqueray dans *Souvenirs et Visions d'Afrique*.

de l'esprit même de la couleur. En face, à l'opposé, se découpe, au seuil de la route de Ghardaïa, le profil âpre et déchiqueté du Rocher des Chiens, qui a des scintillations métalliques. Puis commence cette chose formidable qu'on appelle le désert. Fromentin, qui l'a aimée avec passion et l'a décrite avec un génie impérissable, dit qu'elle a la couleur du vide [1]. Pour moi, je ne saurai la décrire : elle me reste une énigme ; je n'ai pu discerner sa forme, sa teinte, sa signification. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'elle m'a paru faite de soleil, d'espace, de solitude, de silence et de stérilité, et elle a tellement pesé sur mon âme que tout ressort autre que l'abandon s'y est brisé... Je sais que, dans le Sud de ce Sud, il y a des contrées fabuleuses : après le M'zab, les Chaamba, cavaliers hors pair, aux tentes infixables, qui errent entre Ouargla et El-Goléa ; le Touat, aux habitants chananéens ; les Touareg, conducteurs de caravanes, vrais maîtres du Sahara central, puritains du désert masqués de voiles bleus et armés de lances pointues comme des épines, que les sables semblent engloutir après chaque massacre de nos missions ; le pays des Noirs, le plus fantastique de tous — cette mine de chair humaine que des siècles incalculables d'esclavage n'ont pas encore épuisée, dont personne ne connaît bien les frontières, les villes, les fleuves et les populations : pays de l'ivoire, des éléphants, des papyrus, et des roitelets candides et féroces. Noms funestes, imaginations terribles, ils tiennent tous dans ce désert qui débute devant moi et ils mêlent leur effroi à la fascination morne de ce sable, de cette immobilité, cette désolation et cette grandiose monotonie.

Et voici qu'une fois de plus revient le crépuscule. Le soleil se couche dans une secousse de lumière d'or, et il a irradié au loin des vagues de couleurs inconnues. Elles sont inflexibles au ras de l'horizon : elles ressemblent à des ruissellements de pierres brutales, des saphirs, des turquoises, des émeraudes, des rubis. Elles sont vives et tendres plus haut dans le ciel, coulantes et changeantes comme les eaux des monts ; et puis elles s'éteignent dans des lointains inappréciables, qui ont du cristal l'immatérielle couleur. Des chèvres, comme des

1. Fromentin, *Un Été dans le Sahara.*

taches noires mouvantes, dévalent sur les croupes rapprochées du désert ; la voix du muezzin, forte, onctueuse et cependant mordante, lance, en calmes et larges sonorités, son religieux appel. Et la terre du soir jette dans cette ample sérénité, par les psalmodies des hommes, le chant nocturne des oiseaux, la stridente musique de flots d'insectes, les rauques discours des inlassables crapauds, ses désirs et ses rêves éternels.

Entre les jardins, à toute heure du jour, même lorsque le soleil a englouti les deux minces raies d'ombre pourpre qui s'alignent au pied des murs, on rencontre une figure biblique. Ainsi devait-on en voir au temps des enfants d'Israël, dont les nomades gardent tant de traditions. C'est un homme grand et maigre, avec une barbe grise et des gestes lents. Il tient un sablier à la main, et sa fonction unique est la garde de l'eau. L'administration militaire a fait creuser à Laghouat deux rigoles zigzagantes qui vont partout et alimentent l'oasis entière. Sur les places, l'eau est publique : les femmes y lavent leur linge ; les enfants s'y éclaboussent, les hommes et les bêtes viennent y boire. Mais le long des jardins le cours en est réglé. Les petites portes de fer que j'avais déjà observées se lèvent pour que l'eau nourricière puisse inonder les enclos desséchés. Le gardien de l'eau lui permet d'y séjourner pendant un temps strictement limité, qui varie selon les dimensions de la terre. Tandis qu'il veille dans les rues somnolentes, le sable passe, furtif et silencieux, d'une ampoule à l'autre de son instrument archaïque, et quand il en a mesuré la fuite, et que le *tour d'eau* est terminé, il laisse retomber sur ses tringles la petite porte de fer, et dirige son élément docile vers d'autres jardins. Le miracle est qu'il ne se trompe jamais sur la durée légale de l'arrosage, et pourtant les vergers sont légion dans ce pays où souvent une seule branche de palmier compte plusieurs possesseurs.

L'eau ! Qu'elle est jolie et spirituelle dans ce pays du feu morne ! Elle est l'âme de ces jardins immobiles et de ces rues pétrifiées. Lorsque, par son canal étroit, elle pénètre sans bruit sous les murs, les vergers se réveillent. Elle court de plante en plante, et d'arbre en arbre, et toute verdure brille dès qu'elle

l'a tendrement touchée. On la voit étinceler sous les tiges rampantes des mille plantes bizarres dont ce Sud est rempli : à sa caresse alerte, la menthe sauvage jette dans l'air un parfum plus fort, et le rouge du piment encore se vivifie. Les figuiers, les grenadiers, les abricotiers et la vigne lui doivent la saveur de leurs fruits. Les melons s'arrondissent de son passage. Les légumes modestes et inestimables croissent en utilité. Elle vagabonde, « pressée et diligente », et c'est d'elle seule que dépend, ici, la vie même des hommes, ainsi que toute la gaieté et toute la grâce de la nature.

On se méfie de moi, dans le Shtett... Les portes basses en bois de palmier se ferment lorsque j'approche. Il faut que le capitaine intervienne, assez rudement, pour qu'une fois on me permette d'entrer. Pourtant, chacun devrait bien être maître dans sa pauvre maison ! Je suis si curieuse de voir que je fais taire mes scrupules démocratiques.

La maison est en pisé, comme toutes les constructions de Laghouat. La terre est prise dans les jardins, délayée, divisée en tranches, et séchée en plein soleil. On cimente ces briques avec de la boue liquide. On lui laisse sa couleur naturelle, qui se fonce un peu à l'air... Quelquefois est peinte sur une porte la main ouverte de Fatma, la fille du Prophète, qui préserve contre le mal et répand les bénédictions. Ces cubes gris n'ont pas d'autre ornementation.

Une cour. Un très maigre palmier pousse quelque part. Il n'y a pas un brin de verdure. Des tas d'indescriptibles immondices traînent partout : débris de repas, épluchures de légumes et écorces de fruits, entremêlés d'outres d'eau ou de lait aigri, de poteries graisseuses, de plats d'étain sale. Le soleil chauffe toutes les ordures, et il en monte dans l'air immobile une odeur entêtante et fétide. Les mouches qui les recouvrent semblent, à elles seules, être un sol mouvant. Un chien jaune, au museau de loup et à la queue de renard, veille, assis sur son derrière, avec, dans ses yeux méchants, une envie presque humaine de se jeter sur nous.

A gauche, dans la cour, il y a une masure. On doit y dormir, car je vois des nattes effilochées et des paquets de haillons sur la terre nue. Devant la porte, par laquelle seule, selon

l'architecture invariable de ces primitives demeures, ces pièces infectes reçoivent une maigre part de lumière et d'air, des métiers à tisser se dressent debout. Ils me paraissent étranges, tendus de fils où les doigts experts des femmes accroupies en silence derrière la charpente font passer un morceau de fer aux dents aiguës. A l'origine de leur race, elles devaient travailler ainsi, assises de la même manière, avec un identique instrument. Elles devaient porter, comme elles portent aujourd'hui, leurs enfants sérieux au visage fragile et aux yeux énormes, sur leur dos ou leurs genoux. Des fillettes aux quenouilles primitives s'exercent, dans les coins enténébrés, au seul labeur où les femmes de leur race ont jamais réussi à prouver leur talent. Des poules entrent et sortent, picorent et fientent partout, et le chat famélique habituel leur dispute les déchets graisseux. L'inévitable conversation arabe, toujours la même, s'engage :

— Comment vas-tu?

— Bien.

— Et toi?

— Bien.

— Et ta famille?

— Bien.

— Et tous les tiens?

— Bien.

Je désigne un des *moutchatchous* [1] qui, tout autour, me fixent de leurs grands yeux hostiles :

— Cet enfant est à toi?

— Dieu me l'a donné.

— Quel âge a-t-il?

— Dieu le sait.

— Et celui-là est à toi?

— Dieu m'a regardée avec pitié.

— Quel âge a-t-il?

— Dieu le sait.

— Mais comment ! Tu ne connais pas l'âge de tes enfants?

— Pourquoi le connaîtrais-je? Allah le sait...

En face, à droite, il y a une seconde soupente obscure.

1. Enfant. Le mot est espagnol, mais les Arabes l'emploient couramment.

Un feu de sarments la remplit de sa fumée meurtrière. Par terre toujours, une vieille femme borgne nous regarde en silence, sans expression. Je suis toujours stupéfaite de découvrir jusqu'où ce peuple passionné et mobile s'est rendu maître de son visage. Les deux hommes qui nous accompagnent — le mari et le fils — lui ordonnent brusquement d'aller moudre le blé dur, afin que je puisse voir comment se préparent les repas arabes. La femme se lève sans un mot, passe à côté dans une niche si basse qu'elle doit se courber en deux pour enjamber le seuil, et tout de suite, accroupie de cette façon unique dont les Orientaux détiennent le secret, elle apprête le couscouss du soir. Les Arabes pauvres le mangent sec, deux fois par jour ; de temps en temps, on l'arrose de jus de légumes, et, lors des très grandes fêtes, on y ajoute de la viande de mouton.

— Elle fait cela dès trois heures du matin, — me dit le fils.

— Toute la journée?

Je le regarde horrifiée.

— Toute la journée, — me répond-il avec calme. — Nous sommes nombreux. Ma mère va aussi chercher l'eau à la séguia...

Je remercie la femme, le cœur serré. Le fils lui donne un nouvel ordre guttural, et, sans délai, elle retourne à sa place première, surveiller le feu, dans l'atmosphère âcre qui fait pleurer son œil unique déteint par la vieillesse.

— Comment peut-elle *vivre*? — dis-je au capitaine.

Il me regarde, impatienté.

— Mais tâchez donc, une fois pour toutes, de comprendre que ces gens-là ne sentent pas comme vous !

Pourtant il me sembla pendant longtemps que la faim, l'indigence et la chaleur devaient faire souffrir ces corps arabes comme elles faisaient souffrir mon corps d'Occidentale, et souvent j'ai presque défailli devant leur détresse. Car quiconque n'a pas vu la misère orientale, ne saura jamais à quel degré de dénûment un être humain peut atteindre et continuer cependant à exister. Nos pires bouges, à nous, ont une pauvreté d'une tout autre nature, peut-être parce que, dans aucun cas, on ne la sent totalement sans ressources, comme elle l'est ici. Mais avant de quitter le Sud, j'allais vraiment

finir par me convaincre que cette race séchée par le soleil et battue par tous les vents a, comme les choses mortes et brûlantes dont elle a fait sa demeure, une endurance fantastique, des nerfs, sous sa peau aride, qui nous sont inconnus.

Du reste, toutes les maisons que je verrai plus tard seront du même modèle. Un vestibule obscur, un banc de toub, ébréché, qui longe un côté, des marches dégradées, des terrasses parsemées d'ordures, des chambres noires, closes, à l'air épaissi par une malsaine chaleur, des toitures de branches de dattiers. Quelques ustensiles qui furent inventés, une fois pour toutes, quand l'invasion arabe eut lieu... Il serait trop absurde de parler de confort ; on dort sur des nattes salies, sous de communes couvertures vermineuses qui boivent les sueurs des malades infectieux. On s'accroupit sur le sol noirâtre, et les murs sont nus comme les sables du désert... L'hygiène n'existe pas plus que la beauté. On ne possède pas de cuvettes dans les maisons des ksours, et un seul plat sert à toute une famille. L'échelon le plus bas de la raison humaine n'est point représenté ici : le sens commun fait défaut autant que l'art. La plupart des pièces où l'on s'affaire à la cuisine n'ont pas de cheminées ; la fumée tisse sur les plafonds fibreux des capillaires brunes ; de toux, on se déchire la gorge dans l'atmosphère saumâtre; les yeux s'enflamment et puis à jamais s'éteignent dans ces venimeuses ténèbres. Mais les générations passées ont ainsi conçu le premier logis ; elles y ont fait ainsi le vide et le noir ; elles ont ainsi supporté que leurs corps s'y délabrent. Il sied de continuer. O femmes de l'Islam, vous dont la vie est enchâssée dans ces demeures, rappelez, rappelez à votre Dieu clément, à l'heure décisive du trépas, ce que vous avez vu de son monde brillant, pendant votre séjour sur la terre !. Et si vous apportez une âme inachevée devant son trône, qu'il vous pardonne, puisqu'on ne vous a laissé connaître, de tout son multiple univers, qu'un époux qui est un maître, que des petits enfants et que de la misère !

Le costume féminin est terne, à Laghouat. Je m'attendais à une splendeur de pittoresque que je ne trouverai qu'à Bou-Saada, beaucoup plus au nord, et à Constantine, où les plus

petites filles s'en vont vêtues de robes ardentes de jaune et de vert, avec des foulards de soie pourpre et des agrafes repoussées en argent. On dirait qu'ici les femmes elles-mêmes ont compris que seuls des vêtements sévères étaient de mise, dans le décor violent que leurs tribus se sont choisi.

Le haïk est léger et d'un blanc si grossier qu'il semble gris. Il n'a point de manches et il est agrafé sommairement presque sur les épaules et retenu très bas sur les hanches par une ceinture. Les seins, que les femmes arabes ont larges et opulents — quoique très vite flétris — et qu'elles portent en offrande, à cause de la magnifique cambrure de leurs reins libres, bombent l'étoffe tendue. Lorsqu'elles sortent sans *melahfa*, ou mante, et qu'on les aperçoit de profil, toute leur gorge se trouve à découvert sous l'aisselle, visible à travers le long ovale formé par le haïk, où se meuvent les bras nus aux cercles brisés d'argent. Le voile, qui est très long, et en général fort sale, sertit le visage, coule sur le buste et parvient jusqu'aux pieds solides, dépourvus de chaussures, dont les doigts sont puissants, préhensibles, gainés d'une peau comme du cuir. Le turban surmonte le voile : il a parfois une frange. On l'enroule sur le front jusqu'aux sourcils, et les bouts se perdent parmi les plis de la cotonnade. Des nattes très épaisses, mêlées de laine, avec une odeur invraisemblable d'huile, de bouc et de musc apparaissent sous le voile, cachant les oreilles. Les visages ont les yeux noirs opaques, avec des paupières lourdes passées au kohl, des bouches grandes et charnues, un air froid et fermé, un teint blême qu'aucune émotion ne peut plus faire varier. Les plus expressives possèdent une figure de volupté et d'amertume — pas le moindre étincellement de pensée. Presque aucune n'est belle — aucune n'a du charme, — mais toutes ont le génie de la tournure ; elles marchent silencieuses, souples, extraordinairement droites, et leurs mouvements tiennent de la grâce, de la dignité et de la sauvagerie des plus magnifiques félins. Celles-là sont les jeunes... Mais les vieilles ! Quelle sinistre destinée est inscrite sur les faces découvertes des aïeules, ravinées de rides tragiques, dont la chair, sous la peau jaune, s'est fondue dans le labeur de leur vie de bête de peine ! Quelles guenilles les ceignent, quel effritement immense accusent leurs hardes et leurs corps, et,

dans leurs regards mornes, quelle supplication humble d'être tolérées encore un peu ! Est-ce parce que Mahomet fut orphelin trop tôt qu'il n'a pas su enseigner aux fidèles, la compassion et le respect pour le suprême outrage de l'âge que nous ont fait les dieux invincibles et méchants?

Les petites filles sont infiniment curieuses. Je les trouve délicieuses et les contemple volontiers. Mais elles sont farouches et on dirait qu'elles ont peur de mon regard. Le capitaine me dit que pendant longtemps femmes et fillettes se refusèrent, avec la plus obstinée énergie, à se laisser peindre, et que, maintenant encore, c'est à peine si elles peuvent surmonter, par amour du lucre, leur répulsion primitive [1]. Les enfants vont à la séguia avec leurs mères, rapporter de l'eau dans les outres gonflées. Quelques-unes ont sur la tête une espèce d'entonnoir tressé avec des feuilles de palmier. Mais la plupart ne sont coiffées que de leurs étonnants cheveux — ébouriffés, teints au henné, avec des chatoiements de cuivre parmi la toison des mèches noires... Les visages sont frêles, les cous graciles, les mains et les pieds, des merveilles; — ils se déforment cependant avec une grande rapidité, et fort peu de femmes arabes ont de beaux membres; — le plus simple geste, un enchantement. Elles ont dans leur vivacité une grâce indicible et mesurée; quelque chose comme du rythme avec des gentillesses. De quelles hérédités incalculablement anciennes tirent-elles cette perfection physique ! Elles bavardent, minaudent, coquettent, avec des paroles qu'on devine effrontées, des mines hardies, des rires perlés, des caresses qui changent en une seconde, par une saute insaisissable de leur sensibilité presque animale, en d'effarantes fureurs. Leurs tout petits frères, qu'elles portent déjà sur le dos, à l'instar des femmes, ne sont pas aussi précoces : noirs, nus sous leur chemise si courte qu'elle ne cache pas toujours leur sexe, ils ont un gros ventre sur des jambes fluettes. Leur crâne souvent est rasé : une seule mèche étroitement ficelée demeure tout au haut de la tête. Au coin de leurs yeux inouïs et sur leurs lèvres brunes, les mouches

1. Cela tient à une superstition qui rappelle nos croyances du moyen âge. Toute effigie ou portrait humains peuvent être l'objet d'un sortilège, et servent ainsi d'arme aux ennemis.

s'agrippent en essaims. Ils ferment leurs paupières, le regard obscurci par ce rideau vivant et suceur, mais dans leur minuscule cervelle sommeillante, il n'entre pas l'idée de le chasser en levant la main.

Les hommes m'intéressent moins... Ils quittent de très bonne heure leurs cubes de boue sèche et circulent sur la place et sous les arcades, devant les petites boutiques qui ont l'air d'alvéoles, ou les cafés que les propriétaires de temps en temps arrosent pour leur donner un semblant de fraîcheur. Les Beni-Laghouat sont vêtus, comme leurs femmes, avec une simplicité extrême qui fait toute leur grandeur : une gandourah, un voile retenu autour de la tête par des rangs nombreux de corde de laine, un manteau avec un capuchon. Tout est épais, sale, et tombe en lignes imbrisées comme les draperies des immortelles statues. Ils s'étendent sous les porches, et enveloppent leur tête de leur capuchon. Leurs grands traits réguliers sont impassibles, leur regard, triste, toute leur attitude, exténuée. Parfois ils causent, avec des mots brefs ou des sentences laconiques; leur main égrène leur chapelet d'un geste machinal qui ne s'interrompt ni se ralentit. Lorsqu'un officier passe, ils se lèvent et saluent, comme ils y sont astreints en territoire militaire, sans que leur masque de morts mornes subisse d'altération — et dès que le soleil les a chassés d'un endroit, ils cherchent une autre retraite. Leur fainéantise est si totale et si digne qu'elle prend des apparences épiques, et elle évoque des siècles abolis de foi et de fatalité si mystérieuses qu'on tressaille un peu, sans savoir pourquoi, au-dedans de soi-même, et le critérium moderne d'utilité s'évanouit. Ces hommes sont d'une autre essence, pétrie de silence, de rêve et de langueur, et rien qu'à les voir, de nouveau la magie de l'Islam descend sur mon esprit inquiet. Qui suis-je, moi, qui ai failli dans tous mes efforts, et que m'a donné ma civilisation soucieuse, pour que j'ose condamner ces grands dormeurs ardents qui, en s'annihilant sur la terre nue qui leur est douce, sous le soleil enivrant qui leur verse ses hallucinations clémentes, ont peut-être choisi de la vie la part la plus sage !

II

LES CONFRÉRIES RELIGIEUSES

Un marabout vient quêter à Laghouat. C'est le chef d'une confrérie assez lointaine, mais importante, et qui compte de nombreux adeptes dans l'oasis. Il a dans sa lignée — chose fort rare dans l'Islam — une sainte qui vécut dans un célibat volontaire, acquit une grande réputation de vertu et mourut profondément vénérée.

Les marabouts sont un des fléaux et une des puissances du Sud. Ils exercent sur leurs disciples une influence faite de fanatisme religieux, d'attachement dynastique et de discipline quasi-militaire, qui aboutit à une soumission, des ravissements et des délires dont nous ne pouvons plus nous faire aucune idée dans nos cerveaux d'individualistes modernes. Dans leurs *zaouiyas* — couvents — où les jeunes *tolba*[1] qu'ils recueillent s'instruisent dans la connaissance du seul Coran, ils constituent souvent avec le corps de leurs hauts dignitaires : mokkaddèmes, nekibs, rekkâs, allams, chaouchs — astucieux et secrets jusqu'au crime — et la masse de leurs serviteurs — ignorants et dévoués jusqu'au martyre — des centres de propagande mystique et de menées politiques qui peuvent être arbitraires, sournois et dangereux comme des cours de sultan. Nous luttons comme nous pouvons contre leurs irradiations réelles et néfastes. Nous leur accordons ou retirons la liberté de faire des *ziaras*[2]. Nous les décorons parfois, et parfois nous leur cassons les reins. Dans le passé, ils nous ont souvent inquiétés. Leur histoire est ténébreuse, profonde et cruelle comme seule sait l'être l'histoire de ce prestigieux et indéfinissable Islam. Car, en vérité, après avoir tant lu de livres sur le culte coranique, après avoir tant écouté de musulmans, je demeure encore ignorante de l'essentiel esprit de cette

1. Étudiants.
2. Quêtes saintes, ou cotisations dues par les membres d'une association constituée. En 1880, M. Albert Grévy décida que les *ziaras* seraient interdites et assimilées à des actes de mendicité.

confession sensuelle, furibonde et naïve, qu'imprègnent en même temps les plus hautes nostalgies de charité, de justice et de quiétude connues par le monde tourmenté. Peut-être, en fin de compte, ne l'expliquera-t-on d'une manière adéquate qu'en disant que le soleil du Sud l'a faite : qu'elle est tout simplement une force, comme lui [1]...

L'historique des marabouts serait assez intéressant à retracer [2]. Au début de l'Islam, l'esprit mystique ne faisait nullement partie intégrante de la nouvelle croyance. Telle qu'il l'avait conçue et posée, la religion du Prophète était positive, froide, pratique, elle n'affectionnait pas indûment le mystère et n'imposait aucune discipline qui forçât la nature. Il est certain qu'au temps même de Mohammed, quelques habitants de Mekka et d'El-Médina formèrent une sorte de communauté. Ibn-Khaldoun [3] dit d'eux qu'ils s'imposèrent l'obligation de s'adonner exclusivement aux exercices de piété, de vivre pour Dieu, de renoncer aux honneurs et aux richesses du monde, de fuir la société et de rechercher la retraite. Il ajoute même que le nom de *soufi*, qu'on leur donna plus tard, vient de *souf*, laine, et se trouve justifié du fait que la plupart de ces dévots portaient de grossiers vêtements de cette étoffe par esprit de pénitence, et afin de se distinguer du commun des hommes, qui aimaient la magnificence des habits. Mais cette ébauche de congrégation, quoique pratiquant la vie solitaire, et la pauvreté, n'eut pas le caractère distinctif de l'esprit mystique : l'extase. Ce caractère n'apparaît que vers la fin du

1. Il n'est que juste de dire que pendant cette guerre la plupart des chefs de confréries religieuses ont fait acte sincère de loyalisme et ont prêché à leurs adeptes la fidélité au Gouvernement français. En 1914, à Bordeaux, le frère du cheikh des Rhâmaniyas d'El-Hamel fit une déclaration publique de dévouement à la France au nom de tout l'Ordre (50 000 khouans). Le fils du Grand-Maître de l'Ordre des Tijaniyas s'est engagé comme spahi pour la durée de la guerre. D'autres exemples encore pourraient être cités.

2. Voir à ce sujet. *Marabouts et Khouans*, de Rinn ; les *Confréries religieuses musulmanes*, par Depont et Coppolani ; *Saints de l'Islam*, de Trumelet ; le suggestif livre de madame Jean Pommerol, *Chez ceux qui guettent* ; et surtout *Coup d'œil sur l'Islam en Berbérie* (*Revue des Religions*, janvier 1917), par Alfred Bel. Je remercie aussi profondément M. Georges Marçais des indications très précieuses qu'il a bien voulu me donner dans la matière.

3. Célèbre historien arabe du XIVe siècle.

IXe siècle, sous l'influence de la Perse, qui devait si profondément modifier la religion de ses vainqueurs en transmettant à l'Islam les tendances de l'ascétisme hindou (fakirs, etc.). C'est dans la Perse, devenue musulmane, qu'on trouve les premiers mystiques : ils se livrent à des macérations, des actes d'adoration répétés, d'interminables méditations. Du premier coup ils tirent du mysticisme ses dernières conséquences : l'élan de la créature vers Dieu, qui aboutit, logiquement, à l'identification avec le Seigneur. (L'un d'eux se précipite dans les rues en criant : « Je suis la Vérité ! *Gloire à Moi*[1] ! ») On commence à croire que certains fakirs, grâce à leur état d'extase continue, sont en communication intime avec Dieu, donc ses amis, *wali*, saints. Et voici introduit dans l'Islam le culte des saints, tout à fait contraire à l'esprit de la nouvelle religion, si rigidement monothéiste, mais accueilli plus tard avec passion par les Berbères, portés de tous temps aux cultes matériels.

L'ascétisme prend d'abord la forme de pratiques individuelles, puis — comme dans la plupart des religions — des fidèles animés du même esprit, pénétrés des mêmes goûts, se groupent autour d'un des leurs, particulièrement favorisé. L'exemple des monastères chrétiens de la Syrie ne dut pas être étranger à cette éclosion de vie conventuelle, mais celle-ci resta longtemps à l'état sporadique. L'utilité la plus grande de ces congrégations fut, apparemment, d'entretenir dans le monde musulman l'esprit de mysticisme, — sans cependant le répandre très loin — jusqu'au XVe siècle, où les marabouts vinrent s'en emparer et s'en servir pour une formidable propagande populaire.

L'époque, du reste, était propice à de pareils développements. Pendant les trois premiers siècles de l'Hégire, l'Islam fut ravagé par des discussions théologiques acharnées, lesquelles faillirent à maintes reprises le mener à sa perte. Excédé, il eut le besoin impérieux d'une réaction, et son sec et strict dogmatisme fut remplacé, le plus naturellement du monde, par des aspirations de religiosité. Ou, dans tous les cas — si c'est faire injure au mysticisme que de le définir de la sorte —

1. Je dois cette citation à M. Georges Marçais.

par une propension à pratiquer une adoration amoureuse, suave et personnelle, plutôt qu'à ergoter sur d'abstraites spéculations. Est-ce que, de notre temps, les prescriptions de Pie X relatives à la communion quotidienne ne résultent pas de la même inévitable loi? Et, parvenus aux extrêmes limites d'un principe absolu, le cerveau et la sensibilité humains ne se rejettent-ils pas, presqu'automatiquement révulsés, sur le principe contraire?...

Le mouvement mystique dans l'Afrique du Nord n'eut d'abord lieu, en dehors des communautés religieuses, que chez les savants et dans les hautes classes instruites ; l'évolution se précisa seulement dans les brillantes universités de Tunis, de Tlemcen, de Fez ; dans les cours royales, les grandes villes, à peine dans quelques tribus berbères... La masse grossière du peuple, les ruraux, restait attachée, avec une aveugle ardeur, sous le voile léger d'un islamisme qu'elle avait été obligée d'accepter mais qu'elle ne comprenait ni n'aimait, aux vieux dieux, aux croyances animistes, au culte de l'homme, du feu, des sources, des pierres, des génies [1]. On n'aurait pu attendre, d'ailleurs, de ces éternels frondeurs, qu'ils se ralliassent à la religion du gouvernement du pays, laquelle, pour être pratiquée, exigeait en outre le renoncement à leurs coutumes, à leur droit privé, aux lois qu'ils s'étaient librement imposées et où ils retrouvaient le signe concret de leur indépendance. Au XIIe siècle, le Mehdi Ibn Toûmert réussissait à peine à faire apprendre à ses sauvages compatriotes du Maroc quelques versets du Coran.

Or, au XVe siècle s'opéra un énorme changement. Il se dressa devant l'Islam le péril chrétien. Quand les Portugais et les Espagnols eurent débarqué sur le littoral du Maghreb, une tempête de nationalisme secoua et unit toutes les populations berbères — peut-être pour la première fois dans leur histoire, puisque leur vice séculaire a été de ne pouvoir jamais agir ensemble. Selon un usage très ancien dans l'Islam, les contrées menacées par l'étranger s'étaient hérissées de citadelles fortifiées ou *ribât*. Celles-ci furent peuplées de défenseurs, moitié moines, moitié guerriers, qui s'y enfermaient pour tou-

1. Voir Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*.

jours, ou, à la suite d'un vœu, pour un temps limité, et qui combattaient et priaient à la fois, en tous points semblables aux Templiers, aux Hospitaliers, aux chevaliers de Malte du moyen âge catholique. Ils avaient pris, par une dérivation linguistique normale, le nom de *mrâbet*, personnage attaché à un *ribât*, d'où à notre tour nous fîmes le terme *marabout* et les Espagnols celui d'*almoravide*[1]. Ils firent de la confrérie religieuse une institution stable, vivante, éternelle : l'Islam ne s'en défera jamais plus... Comme ils étaient à la fois des éclairés et des agissants, gagnés aux courants des idées nouvelles, ils furent de prodigieux propagateurs de mysticisme. Mis en contact, par leur œuvre patriotique et militaire, avec les masses populaires, ils donnèrent à celles-ci leur première empreinte profonde de véritable islamisme. La scolastique fut définitivement abandonnée : les formules humbles, simplistes, presque sentimentales — pieuses, en un mot — se se multiplièrent ; le rituel devint accessible à tous, machinal et sensible au lieu d'intellectuel. De plus, l'hagiolatrie fut consolidée, pratique qui — je l'ai déjà indiqué — convenait particulièrement bien aux tendances essentielles de l'esprit berbère. Elle accrut même directement la domination des marabouts, car les incultes paysans qui désiraient, comme tous les primitifs, la présence rassurante, à côté d'eux, de dieux locaux, proches, tangibles, prirent souvent comme objet de leur vénération les missionnaires — soldats spécialement saints qui venaient les convertir. C'est donc avec une parfaite justice qu'on peut considérer les marabouts comme l'élément qui a le mieux islamisé la Berbérie tout entière. Au XVIe siècle, quand leur prosélytisme permanent eut donné tous ses fruits, l'Islam aboutit à l'intolérance la plus aiguë, au fanatisme le plus puissant qu'il ait jamais connus.

Mais le monde musulman n'eut pas à se défendre toujours contre la chrétienté, et les marabouts guerriers ne furent pas perpétuellement nécessaires. Leur office de chefs militaires disparut enfin : leur fonction de chefs religieux demeura, à la tête des congrégations musulmanes maintenant définitives. Il y eut des *cheikhs*, maîtres ; des *khouans*, membres, frères.

1. On sait que les almoravides (al-morabittoun) partirent d'un *ribât* du Sénégal et conquirent l'Espagne au XIe siècle.

Voici que l'association se retranche, au milieu de la région qu'elle s'est choisie, dans des bâtiments particuliers ; elle prend, au lieu de *ribât*, le nom de *zaouiya* et devient non seulement cloître, mais séminaire, collège, école de droit, hôtellerie où sont hospitalisés les voyageurs, et, enfin, par la force même des choses, étant donnés l'histoire de l'Afrique et le caractère des Arabes, centre d'agitateurs. Des missionnaires, spécialement préparés, sont lancés sur les populations lointaines pour y former des adeptes. Toutes ces zaouiyas, aussi reculées qu'elles soient, appartiennent donc au même Ordre, relèvent du même supérieur général, et s'acquittent des mêmes obligations. C'est, comme on le voit, l'essaimage des grands ordres religieux du catholicisme, sauf que les chefs successifs se recrutent, chez les musulmans, dans la famille du fondateur, au lieu d'être, comme dans la chrétienté, élus, plus démocratiquement, par le conseil de la congrégation. Cette différence, du reste, explique que les marabouts joignent, à leur autorité religieuse, le prestige de l'hérédité qui accroît leur puissance et qui est indispensable à leur action. Car l'Islam, en effet, ne reconnaît pas de hiérarchie cléricale, et l'influence des marabouts, aujourd'hui, n'est due souvent qu'à leur naissance, plus encore qu'à leur très variable sainteté personnelle.

Les fondateurs d'Ordres sont de provenance différente. Ils peuvent être des *chérifs*, nom donné à tous les descendants du Prophète, ou de simples particuliers à qui leur ferveur apostolique ou leurs singulières vertus attirent à la longue des disciples. Les premiers sont marabouts par hérédité : les seconds le deviennent par leurs propres mérites.

Les chérifs originels — dont quelques-uns furent les ancêtres des sultans actuels du Maroc — avaient, au XIIe siècle, quitté la ville de Janbo sur la mer Rouge et s'étaient établis dans le Sud marocain, où ils épousèrent des femmes berbères. Ils firent souche de nombreux enfants qui se répandirent dans toute l'Afrique du Nord. Les chérifs, dit-on, avaient été amenés au Maghreb par des pèlerins dont les dattes ne mûrissaient plus et qui pensaient que la présence, parmi eux, des détenteurs de la *baraka* ranimerait les arbres [1]. C'est là, en

1. A. Bel, *Coup d'œil sur l'Islam en Berbérie.*

effet, toute l'explication de l'extraordinaire prestige des chérifs. Mohammed leur a légué une puissance spéciale, qu'à leur tour ils transmettent à leurs fils : la *baraka*, grâce miraculeuse, étincelle divine, bénédiction, influence heureuse du possesseur sur tout ce qui l'entoure, don merveilleux qui fait qu'il peut remédier à tous les malheurs et déterminer toutes les prospérités — en somme, un indéfinissable fluide bienfaisant [1]. Dès lors, on comprend aisément comment, dans un pays aussi naïf et superstitieux que l'Afrique du Nord, aussi saturé de religiosité, les chérifs jouissent d'une adoration et d'un respect qui touchent au fanatisme, exagéré encore, lorsqu'ils sont les chefs d'une confrérie, par l'atmosphère spirituelle exaltée du milieu monacal. C'est pour la même raison que la plupart des Ordres tentent de reculer la chaîne de leurs initiateurs le plus haut possible : jusqu'aux compagnons impeccables du Prophète ou au Prophète lui-même, afin de créer des titres de noblesse et prouver l'orthodoxie de leurs enseignements.

Les marabouts non chérifs ont des commencements plus humbles. Ils sont parfois des mystiques, isolés et sincères. Ils correspondent alors aux rêveurs de l'Inde, aux lamas du Thibet qui cherchent la Voie, ce sont les frères des illuminés de l'Égypte chrétienne : cénobites, anachorètes, gyrovagues, reclus : les Paul de Thèbes, les Antoine, les Pacôme ; ils enseignent, sentence par sentence, pratique par pratique, les

1. La *baraka* peut être plus ou moins importante, plus ou moins recherchée. Souvent, mes servantes arabes d'Alger, navrées de me voir obstinément dépourvue d'enfants — suprême disgrâce et infortune aux yeux de toute vraie musulmane — me pressaient de demander une intercession maraboutique. — « Ne va pas chez celui-ci, sa *baraka* est petite : je t'amènerai chez tel autre, sa *baraka* est très grande... » L'une d'elles m'offrit un jour le plus précieux cadeau : elle revenait d'un pèlerinage et avait ramassé, à mon intention, un peu de la terre qui recouvrait la tombe du saint. C'était là un talisman : j'aurais dû l'avaler, tout simplement, ainsi qu'une panacée, ou, tout au moins si une pareille humilité répugnait trop à mon orgueil de *roumiya*, le porter sur mon corps, cousu dans un sachet. C'est là, point par point, toute notre croyance chrétienne dans la vertu des reliques. Tout ce qui a touché au saint peut être imprégné de sa *baraka* ; généralement, sa salive et son urine sont des transmetteurs puissants. On peut aussi en bénéficier en dormant dans les lieux où il s'est reposé. La *baraka* peut encore émaner, momentanément, d'un personnage qui se trouve dans des conditions particulières : par exemple, un professeur célèbre, lorsqu'il a terminé l'explication d'un texte sacré, après plusieurs années de cours, est chargé du fluide miraculeux et peut en faire profiter ses amis, ses élèves, les foules...

doctrines des *Exercices spirituels* de saint Ignace, de l'*Introduction* de saint François de Sales, de l'*Imitation* de cet admirable exalté dont on ignore le nom. Ils vivent d'abord seuls et pauvres, quelquefois persécutés ; ils prêchent le détachement du monde présent, impur, passager ; ils tentent d'élever les âmes vers le seul Dieu. Ils font des miracles, pendant leur vie et après leur mort. Leur odyssée est pareille à celle de tous les saints chez tous les peuples et dans toutes les religions. Leurs vertus morales réelles émerveillent ceux qui les environnent, et la légende magnifie et consacre leur intrinsèque valeur. Parmi eux, quelques-uns ont recours à la forme de vie religieuse pour réunir des disciples aimés, des néophytes fervents, des aspirants à l'unique science nécessaire. Ceux-là deviennent alors des fondateurs d'Ordre. Et si, dans certains cas, ils dégénèrent, si des considérations de bien-être matériel, de domination temporelle, ne demeurent pas toujours étrangères à leurs apparences d'ascétisme, n'est-ce pas là un phénomène trop humain pour étonner !

Parfois, encore — et ce n'est pas là chose fantaisiste ou exceptionnelle — le marabout, à son origine, n'est qu'un homme, généralement un vieillard, à moitié insensé, aux paroles inintelligibles, aux gestes vagues, vivant misérablement, exposé à toutes les intempéries, comme un pauvre animal. Il ne faut pas d'arguments plus sérieux pour convaincre les gens du peuple de sa sainteté. Des femmes pieuses lui apportent charitablement quelque nourriture : on lui construit un abri, on lui demande des prières. Des coïncidences heureuses font qu'un malade guérit, qu'une femme stérile conçoit... Tout le mérite en est attribué à la puissance de cet ami de Dieu, jusque là inconnu, et il est incontinent canonisé. Si quelque intrigant avisé s'empare du nouveau marabout, aménage des quêtes, recueille des adeptes, élève une zaouiya, une congrégation de plus est créée [1].

L'organisation pratique des zaouiyas est invariable et très simple. Le grand-maître habite la maison-mère avec ses

1. Voir, dans *Coup d'œil sur l'Islam en Berbérie*, le très curieux récit que fait M. Bel d'un pauvre vieux fou qu'il a suivi dans ses avatars et qui devint un marabout célèbre *de son vivant*.

femmes et ses enfants, ses mokkaddèmes, ou maîtres de cérémonie, quelques frères préposés à des fonctions spéciales, des professeurs, des étudiants et des domestiques. Il a le droit de choisir lui-même son successeur spirituel, et si ce dernier n'est point de sa famille, de lui transmettre sa *baraka* en mourant. Il désigne des mokkaddèmes pour le représenter à la tête des zaouiyas filiales. Celles-ci, d'ailleurs, quand la maison-mère est trop éloignée, élisent elles-mêmes un directeur et souvent deviennent indépendantes. Les réunions des khouans ont lieu dans les zaouiyas. Ce sont encore les frères qui pourvoient aux finances de l'Ordre, d'abord par la *sadaka*, don aumônier obligatoire, puis par des offrandes libres en argent et en nature, que les chefs — cheikhs ou mokkaddèmes — perçoivent dans leurs régulières tournées pastorales. Souvent, les largesses sont en raison directe de l'importance attachée à la *baraka* du marabout.

La vie spirituelle de toute zaouiya subit une double évolution. Les khouans peuvent habiter le couvent comme des moines proprement dits, ou simplement lui appartenir à titre d'affiliés, comme nos tertiaires. Dans le dernier cas, ils vivent de la vie commune, mais nonobstant ils sont astreints aux pratiques de leur institut. Et si c'est surtout chez les fidèles de la zaouiya même qu'on trouve des privilégiés de la grâce, des *fokara*[1] parfaits, des initiés parvenus à l'extase et au don du miracle, *toute* la communauté est dressée à la même discipline et témoigne du même esprit. Pour tous les frères sans exception, le but suprême est de parvenir à une connaissance plus haute de Dieu, et à une indissoluble union intime. Afin d'atteindre cette destinée heureuse, il est recommandé de se remettre aux mains d'un directeur comme « un cadavre entre les mains du laveur des morts ». Ne reconnaît-on pas là le *perinde ac cadaver* des Jésuites? Pour tous les frères, encore, la voie de réalisation — *triqa, ouerd* — est une et rigoureuse. Mais elle comprend des pratiques diverses — le renoncement au monde, la solitude, les veilles, le jeûne et l'oraison continue — et la plupart des khouans s'arrêtent à mi-étape du difficile chemin.

1. Pluriel de fakir.

Il leur est enseigné que « la méditation est préférable au sommeil » ; que « l'odeur qui s'exhale de la bouche de celui qui jeûne est plus agréable à Dieu que le parfum du musc et de l'ambre » ; que « l'oraison continue est l'épée avec laquelle les frères repoussent leurs ennemis et se défendent contre les malheurs qui les menacent ». Même idée de péril et de pénitence constants : qu'ont donc ces maximes islamiques à envier aux objurgations répétées dans nos cloîtres? Trois mille invocations, dites à la seule heure de *l'ouerd du dohor* [1], sont obligatoires dans des confréries comme celles des Aïssaoua, par exemple : « Au nom de Dieu miséricordieux et clément. » « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le grand, le sublime. » « O protecteur, ô toi qui vois tout, ô toi qui es notre secours, protège-moi, Être clément, miséricordieux, bienfaisant... Tu es mon appui, ô Dieu, ô Dieu, ô Dieu !... »

On y retrouve le pendant de la récitation quotidienne du rosaire chez nous, et de l'office de nos prêtres. Il se lève devant moi une vision de stalles étroites dans un chœur d'église où le jour encore n'est point arrivé, et les hiératiques, les immobiles et obscures figures qui les peuplent, tendues sous des voiles noirs, répètent ensemble l'automatique supplication : « *Domine Deus, Agnus Dei, filius Patris, qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram... Domine Deus, Agnus Dei, filius Patris...* » Le fidèle fait vœu d'obéissance. Voici encore l'*elegi, elegi, renuntio* de tous les docteurs mystiques — et il est initié, dès qu'il a accepté de se dépouiller de lui-même, aux degrés successifs qui doivent enfin mettre son âme dans l'état parfait. Il devient *talamid*, celui qui se prépare à l'admission ; *mourid*, celui qui désire ; *fakir*, celui qui est réduit au néant ; *soufi*, celui que Dieu a choisi pour en faire l'objet de son amour ; *salek*, le « marchant dans la Voie » ; *madjedoub*, le « ravi, l'attiré à Dieu » ; *mohammedi*, le « plein de l'esprit du Prophète » ; *touhidi*, le « confesseur de l'unité de Dieu », et c'est là l'état culminant de béatitude souveraine, puisqu'il désigne l'identification avec le Seigneur. Un jour, un soufi, porteur d'un des plus grands noms arabes qui soient, m'expliquait, ayant été fakir pendant sept ans dans une

1. Un des exercices spirituels de la journée.

zaouiya sud-marocaine, l'ascension du vrai croyant. Je passe sur les formidables disciplines corporelles : j'ai été moi-même, très authentiquement, religieuse dans un couvent catholique, et dans l'histoire de mon interlocuteur, je retrouve l'essentiel esprit de mortification qui active et nourrit toute aspiration spirituelle : les macérations pendant les psaumes interminables, les jeûnes tandis qu'on se traîne à son rude travail, les longues veillées nocturnes dans les postures rigides, sur les marbres des froides chapelles, les obstinées méditations, la soumission intégrale, poussée jusqu'à l'annihilation de la dignité et de la raison mortelles. Je retrouve les mille actes de renoncement et de sujétion : minuscules, incessants, douloureux, énervants jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'affolement. Je retrouve la divine démence d'un point de vue inhumain, à côté de notre intelligence, en dehors de notre univers.

« Écoute, ô fille de mon âme !... L'amour est le degré suprême de la perfection. Ne te laisse pas prendre aux apparences vaines des choses : nous sommes tous des âmes qui cherchons une issue, et l'issue sûre est l'amour. Peu importe ce que ta sagesse a appris dans les livres : l'amour seul te libérera de toutes les illusions... Il y a quatre sortes d'amour : l'amour par l'esprit, l'amour par le cœur, l'amour par l'âme, l'amour secret. Le premier donne naissance au désir de se confondre avec l'objet aimé : il amène les frissons de la chair, les palpitations du cœur, les larmes et les soupirs. Le second se montre quand il arrive à la face extérieure du cœur : il se traduit par la langueur, les regrets, les lamentations, la compassion, l'inquiétude ; le troisième se révèle par la frénésie, l'anéantissement, la renonciation, l'amour de l'obéissance, l'abandon à Dieu et à son envoyé, la pauvreté... De toutes ces vertus naît une lumière blanche qui s'échappe du trône divin : une lumière jaune lui succède, elle sort de Dieu lui-même. L'amour secret consiste à s'anéantir dans la contemplation de l'essence de Dieu, à se laisser absorber entièrement dans l'Être divin, à faire abstraction de l'amour qu'on a pour soi-même. Dieu se manifeste alors et se réunit à l'âme. L'épouvante cesse par le jeûne, le cœur se calme par la faim, la vue s'éclaircit à la clarté de la lumière intérieure ; l'oreille se ferme aux bruits du dehors ; l'âme se repaît de sa souffrance et se

réjouit de sa douleur. Lorsque l'amour secret est arrivé en communication avec l'amour intérieur de Dieu, la prière fait jonction avec la prière, et la dualité devient unité. On voit alors des esprits lumineux, on éprouve des joies spirituelles, des visions délicieuses naissent du rapprochement avec l'objet aimé [1]. On est rempli tout entier du souffle de la Divinité. Certaine sera alors ta délivrance, ô enfant bienheureuse entre ceux qui sont nés de la femme, et conquis sera ton salut!... » Mais où donc ai-je déjà entendu toutes ces promesses, et vu tous ces tableaux? N'est-ce pas, dans mes années de mysticisme, le *Château de l'Ame* de sainte Thérèse qui m'a dépeint les mêmes lumières, son *Chemin de la Perfection* qui m'a établie dans les mêmes demeures ! Et, au-dessus des confessions et des peuples, n'est-ce pas le même principe cérébral de l'être humain, mystérieux et inexorable comme, dans un autre domaine, l'instinct organique de la reproduction, qui tend, chez l'inspirée chrétienne comme chez le soufi islamique, à se dépasser lui-même et se perdre dans la plus magnifique, la plus amoureuse et la plus vaine des imaginations ! Comment, dès lors, s'étonner qu'une telle instruction, poussée à de tels extrêmes, fasse du khouan sincère, par la force de l'obéissance, par l'engourdissement des mêmes formules perpétuellement réitérées, par l'ambiance extra-naturelle de tout le milieu, la *chose* du marabout? Comment s'étonner surtout que des zaouiyas vienne le péril suprême, non pas politique ou insurrectionnel, certes, mais moral, mais intellectuel... Elles entretiennent l'esprit d'immutabilité qui stérilise l'Islam ; elles produisent l'atonie irrémédiable, le délaissement absolu... Quelles curiosités, quelles hardiesses, quelles nécessaires ruptures attendre d'êtres qui doivent invoquer Dieu uniquement sous un certain vocable, parce que, il y a des siècles et des siècles, leur marabout fondateur l'appelait ainsi pour tomber en extase? Et comment, comment espérer ramener à la vie

1. Ne croirait-on pas lire la *Vie et les révélations de sainte Gertrude* : « *O trois fois heureux celui qui, se laissant conduire à la grâce, mérite d'être uni à son aimable Sauveur et ne fait qu'un même corps avec lui ! Quels sont les transports de sa vue de son ouïe, de son odorat, de son goût et de son sentiment !* » Ou *l'Ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck l'admirable* : « *Au point de vue des sens corporels c'est* (l'union avec Dieu) *la vie la plus voluptueuse que l'homme puisse obtenir sur la terre !...* »

ces âmes closes, déterminées, insensibles, qui, à notre acharné effort de recommencement éternel, opposent, en silence, l'amour et la pratique du seul passé !...

Les marabouts, de temps à autre, généralement une fois par an, accomplissent des tournées dans les régions où ils ont des adeptes, et, sous prétexte d'œuvres pieuses à créer ou à soutenir, extirpent de leurs superstitieuses ouailles d'abondantes aumônes. Un Arabe croyant renoncera à un nouveau bournous, se privera pendant des jours de toute nourriture substantielle plutôt que de refuser au marabout la charité qu'ostensiblement il implore — la taxe, en réalité, qu'il prélève en véritable seigneur. Et, dans le Sud, la plupart des Arabes sont khouans.

Je débouche une nuit, tout à fait par hasard, sur une place qui forme un triangle immense. Sa base, très large, fait face aux arcades d'un pâté de hautes maisons, et, sous leurs voûtes, des tapis sont étendus, longeant une demeure voisine que le marabout en tournée habite. Autour du feu, sur des nattes, une trentaine de chanteurs, sans instruments de musique [1], sont accroupis en cercle. La pointe du triangle est remplie par une foule innombrable d'obscures figures humaines. Les hommes s'accumulent d'un côté, les femmes de l'autre — des petits enfants, en grappes compactes, sont éparpillés partout. Les portes et les fenêtres sont bloquées par des processions de fantômes denses. Un clair de lune blafard et cru frappe brutalement, comme d'une secousse, le haut des arcades, les maisons latérales, les ruelles adjacentes, et cette blancheur des murs, que son excès d'éclat fait déjà paraître violente et dure jusqu'à l'irréalité, est rendue encore plus fantastique, encore plus blessante, par le ruissellement barbare de deux lampes d'acétylène puissantes qui dirigent leurs rayons audacieux, éblouissants, soutenus, sur le seul cercle des musiciens. Mais, au delà, les ténèbres engloutissent indéfiniment le carrefour. Il devient profond, suggestif, mystérieux, menaçant. La lune, les lampes, le feu, les torches y projettent des lueurs mouvantes, confuses, qui, en s'irradiant,

1. La musique instrumentale est défendue dans la plupart des Ordres.

se dégradent par en bas, se concentrent par un choix inexplicable sur des groupes irréguliers de paquets blanchâtres qui les absorbent sans aucunement s'en éclaircir. Impossible de décrire l'extraordinaire effet de ces taches de clarté capricieuses, opaques, sans vibrations ni prolongements, qui voisinent avec des masses énormes d'ombre, solennelles, palpitantes, énigmatiques, dans lesquelles on perçoit encore, quand on les fixe obstinément, des trouées plus noires, des voûtes plus sombres, des tunnels plus ténébreux ! Il faudrait pouvoir peindre pour représenter cette scène d'illuminations véhémentes et rigides, leur achèvement brusque en pleine ampleur, et les murailles d'épaisse noirceur qui, irréductibles, s'élèvent à leurs côtés, elles aussi dans la plus riche plénitude, les doublant, les touchant, sans daigner fusionner. Il faudrait que Rembrandt revive, qui s'est asservi l'obscurité... Et de tout cela monte une rumeur insistante, un bourdonnement sourd, prélude de psalmodies — voix basses, graves, déjà douloureuses : voix de la religion, à n'en point douter...

Le capitaine, qui compose toute mon escorte, m'explique que j'assiste à la ziara, qu'accompagnent le chant des litanies et les prières de l'ordre. Nous reculons dans un coin, et regardons en silence. Les musiciens, brusquement, se sont mis à chanter : voix sonores et rapides, aux modulations justes, elles mènent les voix de la foule, dont le profond gémissement a cessé. Les mélopées chromatiques et descendantes, au ton triste et parfaitement cadencé, comme celui de toutes les mélodies arabes, sont reprises en chœur par tous les fidèles. Le bruit mélancolique et fervent s'élance fortement dans la nuit adorable — chaude, parfumée et bleutée comme la fumée de l'encens. Mais dans l'articulation des mots, dans l'explosion puissante des gutturales syllabes, dans les rauques notes mineures, comme on sent que la passion gît, qu'elle s'enfièvre, qu'elle éclatera enfin, à une heure toute proche, dans le plus frémissant élan !... Quelle piété fulgurante élargit déjà ces yeux nocturnes, ces yeux enchâssés et brûlants des khouans ! Êtres simples et violents, ils tressaillent à chaque invocation : leur foi sauvage s'exalte dans la répétition incessante, qui les fascine, des mêmes intenses anéantissements. Sous leur émotion encore contenue, sous leur aspect recueilli

— sauf pour la mystique et dangereuse ardeur de leur regard, dont ils ne peuvent réduire le feu — comme l'extase guette, avec quelle facilité fatale elle deviendra démence ou agonie !...

« Nous nous confions à toi ; nous acceptons ta volonté sainte... Place-nous avec les parfaits et les purs... Fais que nous expirions avec la *chahada* [1] sur les lèvres... Nous venons à toi par ton ami — le saint qui t'aime comme l'enfant aime sa mère... O Introuvable !... O Impénétrable !... O Impondérable !... O Inconnu !... »

L'inspiration religieuse, très noble, est parvenue à donner à ces humbles, à ces sincères, la jouissance affolante de l'adoration. Je me rends compte, pour la première fois, en contemplant ces hommes, que les récits merveilleux que l'on m'a faits de la domination des marabouts, de l'influence inouïe des Ordres, et auxquels j'avais refusé, en bonne Occidentale, de croire, sont possibles, malgré toutes les dénégations. Je m'imagine cette foule, telle que je la verrai vraiment un jour, sous la bénédiction d'un chérif, descendant du Prophète, grand-maître d'une confrérie notoire, porteur de la *baraka*, souverain de milliers et de milliers de volontés domptées, moulées, ardentes, prêtes aux abnégations les plus enthousiastes, aux activités les plus totales, aux patiences les plus difficiles — concentrées sur un dessein qu'elles ne comprendront jamais, sur un but qu'elles n'atteindront pas, mais qu'un seul commandement — exigeant, douloureux, inutile, peu importe ! — a bandées dans une même et invincible résolution. Ces gens croient. Ils sont certains. Ils sont donc invulnérables. Ils savent qu'à la parole du chérif leurs semences germeront, leurs palmiers produiront des dattes meilleures, leurs chamelles mettront bas, leurs femmes concevront des enfants mâles, leurs maux seront guéris, leurs âmes seront sauvées. Dans la parole du chérif résident tous les attributs de Dieu. Et toute forme que revêt cette parole, bénédiction ou crime, est sainte et sacrée... Oui, ils sont invulnérables. En regardant la ziara, voici que, du fond de l'histoire, se dressent devant mon esprit horrifié, tous nos fanatismes d'Occident : massacres et guerres civiles et guerres religieuses ; invasions et

1. La célèbre formule rituelle, qui, dite à l'article de la mort, assure le salut : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est le Prophète de Dieu. »

croisades et révolutions ; ligues et inquisitions et bûchers... Croyants d'un Christ trop doux pour que nos cœurs de loups s'y conforment ; croyants d'un prophète belliqueux qui se forgea une religion par son épée : quelles qu'aient été l'époque et la race, le principe se retrouve, intact, le même partout...

On m'a préparé une surprise. Le capitaine et le médecin-major se sont fait prêter une automobile — les djinns seuls savent par quels moyens ! — ils ont obtenu, avec le même esprit de ruse, vingt-quatre heures de permission, et ils offrent de me conduire dans une zaouiya voisine. Ils ont déjà averti le marabout que nous dînions dans son château fort... Je vais donc voir, avant de quitter le Sud, une confrérie religieuse et son agencement.

La route, préhistoriquement mauvaise, parsemée de lauriers-roses fleuris qui poussent dans tous les creux où l'eau est parvenue à s'infiltrer, rebrousse chemin vers le Nord. La zaouiya est bâtie à mi-flanc d'un roc, et de loin elle a l'air d'une ferme provençale, un *mas* de toub blanc, sans aucune prétention. Seul le décor a de la grandeur : cette crête antique et solitaire de pierre grise, sur laquelle le soleil se déverse dans un flamboiement monotone, est posée sur des assises massives comme celles d'un bastion. Seule elle est vétuste, grave, farouche, évocatrice de féodalité. Ses allures n'ont pas pu se plier à notre temps moderne...

La zaouiya est composée de trois ou quatre ailes de bâtiments qui se font face, encerclant un large espace vide. Elle ne témoigne pas du moindre souci de décoration. Elle est fruste, mais sans puissance, et d'instinct on cherche les chevaux, les moutons et les porcs qui, logiquement, devraient sortir de cette enceinte rustique.

Un groupe de bournous blancs nous attend près d'une porte déjetée. En tête se tient le marabout, un homme barbu, court de taille et épais, dont le visage, assez indifférent au repos, ne manque cependant pas de finesse. Il a, derrière lui, une longue lignée de saints ancêtres, mais l'ascétisme n'a point su le conquérir, et, le plus honnêtement du monde, il se contente d'être notre ami, de distribuer des largesses, d'attirer chez lui des théologiens savants et de maintenir l'harmonie

entre ses quatre femmes. Rien n'est plus humain, ni plus éloigné du type de grand chef religieux tel que je m'étais obstinée à le prévoir.

Nous passons dans une cour intérieure qui ressemble à toutes les cours des fermes. Un escalier en bois, tout de guingois, est accroché à un pan de mur. Il mène à la salle de réception pour étrangers de marque — une longue pièce recouverte de tapis de haute laine, retournés afin de se conserver mieux. Une bienheureuse, une souriante poussière sur tous les meubles. Quelques divans aux couvertures somptueuses, du bric-à-brac européen, les inévitables pendules éternellement arrêtées, les fleurs sous des globes ébréchés de verre, et, sur un mur, triomphalement, dans un cadre doré, un parchemin élevant à la dignité d'officier de l'Instruction publique le père de notre hôte. Le décret est signé par M. Combes, ce qui, à tout prendre, ne manque pas de saveurs.

Le marabout, qui ne parle pas français, s'excuse, pour cause de fatigue, de manger avec nous, et dès qu'il est sorti, cérémonieusement, nous sommes conviés au festin. La série des plats est interminable : copieux, mais presque tous identiques, avec leur sauce aux piments rouges qui me fait immédiatement pleurer, et, nageant dans ce liquide, de la viande et des légumes préparés à la graisse et à l'eau. Le pain est arabe, d'un goût léger et fade. Après neuf entrées diverses, et le couscouss de semoule, on introduit le *méchoui* solennel et barbare, un mouton tout entier cuit au feu de braise, enfilé sur un bâton immense, roussi par la chaleur. Allongé sur sa perche, il donne l'impression d'un lièvre rôti, pitoyable et maigre, avec son cou tendu et ses pattes entrecroisées. Il le faut manger avec les doigts : on tire sur les lanières de chair, dorées et croustillantes, qui se détachent le plus volontiers, et le neveu du marabout, qui préside, me met, de sa main nue, les rognons — morceau de l'hôte — dans mon assiette. L'animal est prestement dépouillé : seule la carcasse reste, laissant voir le jour à travers ses vides. A la porte, j'aperçois les serviteurs qui vivement entassent les restes dans une grande écuelle, et les achèvent, assis par terre, sans attendre que nous soyons sortis. Le méchoui n'est point d'occurrence journalière, et on a l'air, en pays arabe, d'avoir facilement faim...

Après les mille desserts et les petits gâteaux au miel, nous allons regarder manger les élèves de la zaouiya. Chaque grand marabout accueille un certain nombre d'aspirants au professorat ecclésiastique ; gratuitement il les loge, les nourrit, les habille, les fait instruire jusqu'à l'époque où ils possèdent par cœur le *Livre saint*. On les nomme alors *tolba* — lettrés — et ils déambulent par toute l'Algérie, où ils deviennent marabouts infimes, rebouteurs, sorciers, mokkaddèmes, instituteurs, au gré de leur vocation ou de leur fortune. Cette zaouiya, qui est de renommée considérable, compte plus de trois cents étudiants en temps normal, sans inclusion des maîtres, des domestiques et des pauvres que l'Ordre entretient...

Dans un préau absolument nu, flanqué de murs aveugles, sans nul abri contre la véhémence acharnée du soleil, débouchent, à pas rapides, une centaine de grands élèves, des cuillers de bois à la main. Les petits ont déjà été pourvus. Il est une heure de l'après-midi, mais c'est le premier repas qu'ils font de la journée. Ils prennent place en cinq ou six cercles, sans ordre, çà et là, dans le préau. Leurs gandouras sont en loques, d'une laine sale et sombre, ils ont des mines faméliques et des structures malingres : je trouve leurs visages clos, rudes, et en même temps sournois. Chez aucun, l'expression n'est pareille à celle d'un adolescent d'Europe qui commence à s'éveiller. Est-ce le Coran qui a déjà mis sa marque sur ces faces insensibles? Aggravé encore par le morne soleil, tout semble dur, triste, dépouillé à l'infini... Sûrement qu'au moyen âge les collèges devaient ressembler à ceci; seulement le christianisme, malgré tout, mettait peut-être plus de candeur dans les yeux des enfants...

Voici que des domestiques apportent des écuelles de bois, vastes comme des plateaux de cuivre. Elles sont déposées devant les dîneurs, par terre. Elles sont remplies d'une farine grossière à grains de blé noirs, et, au milieu, se sont fourvoyés quelques morceaux lamentables de courges et de carottes bouillies. Sans disputes, sans paroles, avec une avidité si suggestive qu'elle fait souffrir, les tolbas piquent dans le plat commun, tâchant à obtenir quelques parcelles des rares légumes. Celui qui dévore le plus vite a seul chance d'être à peu près nourri... Ils boivent à une cruche d'eau qu'ils passent

à la ronde. En six minutes, le déjeuner est fini et, sans s'attarder à causer, les tolbas regagnent leurs cellules. Mais ce régime de vie est plus nu que leur roc, plus fruste que leur cloître, plus étouffant que leur ciel ! A quelle profonde barbarie d'âme doit-il correspondre pour qu'ils aient pu s'y adapter !...

... Je vois les cuisines : deux grandes pièces crépusculaires aux murs noirs. Au milieu, un feu de bois aux bûches épaisses sur des pierres vaguement agglomérées... Pas de tuyau pour la fumée : un seul trou dans la toiture... Une demi-douzaine d'ustensiles vernis par des dépôts de graisse noire, gisent par terre. Autour d'une affreuse marmite gluante, dans laquelle, indubitablement, bout depuis des générations le mauvais blé des étudiants, trois ou quatre cuisiniers coupent, à coups de poignards primitifs, des courges crues. Il n'y a rien d'autre sur les murs, au plafond, sur le plancher, excepté, reculées dans les ténèbres, de vagues formes blanches de chiens... Mais quel est donc ce siècle où je me suis égarée?

Je fais le tour de toutes les pièces visibles de la zaouiya. Il y a des endroits dont mes conducteurs arabes, avec courtoisie, me détournent, sans que j'en sache la raison. Sur les cours intérieures innombrables s'ouvrent les cellules des élèves : elles ont en général plusieurs occupants. Ce sont des cases grandes comme des chenils, avec de minces nattes élimées par terre, qui servent le jour de siège et le soir de lit. Aucun meuble dans ces chambres minuscules. Chaque étudiant a sa malle, un coffret semblable aux cantines militaires, où tout son malheureux avoir est enfermé, et elles sont entassées, les unes sur les autres, dans les coins des pièces qu'elles achèvent d'enlaidir. Une écuelle de poterie sert aux ablutions communes. Une cruche, également d'argile, est remplie d'eau à moitié, et un trou creusé dans le sol dispense d'un système compliqué de vidage. Quelques clous sur les murs d'où pendent des guenilles frangées. Une ou deux planches en bois de palmier, grossièrement peintes de vert et de rouge, supportent une demi-douzaine de livres. On ne fait point de feu en hiver. L'air, quand il est froid — il gèle souvent dans le Sud — entre librement par tous les interstices, toutes les crevasses, les

infinies échancrures. Quelle peut être alors l'existence de ces jeunes hommes demi-nus, dont tout l'ajustement consiste en une chemise recouverte d'un bournous à capuchon? Il serait difficile de concevoir une misère plus grande, une impassibilité plus animale devant la malignité des éléments, une insouciance plus sincère de la décrépitude et de l'effritement des choses. Est-ce une force?... Une faiblesse?... Puisqu'ils parviennent à vivre, c'est un triomphe physique, mais quelle pauvreté cérébrale chez ces êtres dans lesquels la souffrance même n'a pas su faire éclore l'idée et le besoin du perfectionnement !...

Nous passons devant la retraite d'un savant en droit théologique. Elle a peut-être deux mètres de long sur un mètre cinquante de large. Devant une pierre non équarrie, recouverte d'un tapis épais — seul luxe de ce logis érémitique — qui fait office de pupitre, un très bel adolescent écrit à la dictée de son maître aveugle, sans même lever les yeux sur nous. Je regarde le vieux docteur. Il est assis sur une natte : sa longue barbe est parfaitement blanche; ses yeux caves sont fermés, le visage a des narines d'une minceur fervente, une bouche aiguë, encore frémissante, de longs plis mélancoliques et sereins, des allures d'attention concentrée. Il a dû être d'une ardeur douloureuse : le temps, qui l'a calmé, lui a laissé d'admirables nostalgies. Il est connu dans tout le Sud pour sa merveilleuse érudition. Cependant, quand on nous nomme, il se lève avec cette haute courtoisie islamique qui m'émeut tant toujours, à la fois simple, princière, eurythmique, dont nous avons à jamais perdu la notion — et comme le capitaine est un chef, le docteur, un savant, et moi, une liseuse de livres dans la studieuse Europe, notre venue, nous dit-il gravement, comble tous ses désirs... Jamais je n'oublierai la beauté qu'il projette. L'indifférence léthargique des étudiants a atteint, chez cet homme mûr et conscient, à la magnificence des renoncements volontaires. Son dénûment total revêt une dignité spirituelle. Son bournous, qui tombe autour de son corps maigre en plis romains, est usé comme celui d'un indigent nomade... Sa nourriture est aussi primitive que celle des tolbas, ses disciples... Sa case est si réduite qu'on peut à peine s'y étendre, si vide qu'elle

blesse mes regards. Il n'a même plus la joie, lui musulman, de presser contre ses flancs, la nuit, une chair jeune, d'octroyer à sa vieillesse les chaudes voluptés permises, d'entendre autour de lui ses enfants heureux croître en riant. Il n'a même plus à contempler la splendeur des horizons bleuissants, les ombres éclatantes du soir, les teintes opalines de l'aurore, les palmes gracieuses des palmiers, la palpitante fraîcheur de l'eau. Mais ses méditations passionnées remplissent son âme, les rêves antiques de l'Islam le bercent, les légendes de jadis, les saints et leurs miracles, peuplent son monde, et sa vie intérieure, dans un abîme de silence, augmente en amour, en sagesse et en paix...

Plus j'examine la zaouiya, plus je sens que je recule vers les siècles du moyen âge. La cour du réfectoire, les cellules des élèves sacrés, le costume misérable, les heures régulières d'études, le silence, l'absence de toute femme, cet inimaginable mépris du confort, de la propreté, des décences, de tout art — et cependant ce grand flot d'air fruste et noble qui émane de tout et que le dénûment et la discipline eux-mêmes engendrent, n'ont pu exister que dans l'ère qui suivit la chute du monde romain, où les hommes durent recommencer à tout apprendre... — Moyenâgeuse aussi, à l'extrême, la forme sous laquelle se donne l'instruction. Je m'arrête devant la porte d'une grande chambre obscure, passée à la chaux, sans fenêtre, où sur des nattes, une centaine d'enfants de tous âges se balancent assis. Au fond, accroupi sur une petite plate-forme suspendue, préside un maître, grave, et armé d'un bâton. Quelques veilleuses pendent du plafond noirci. Le bruit qui s'élève de la pièce est étourdissant et confus. Chaque enfant a pour toute tâche d'apprendre par cœur tel passage du Coran, sans être astreint le moins du monde à en comprendre la signification. La récitation à toute vitesse suffit, pourvu qu'elle ne contienne ni hésitation dans le rythme, ni erreur dans le texte. Afin d'apprendre, ils scandent à tue-tête, tous ensemble, leurs leçons différentes, et quand un élève ne fait pas retentir sa voix de fausset dans ce concert rapide et nasillard, un coup de gaule, appliqué avec mansuétude sur sa tête rasée, le rappelle au degré d'attention convenable. Jamais

la course folle des vociférateurs ne se ralentit. Il n'y a ni points ni virgules, dans ce flux de phrases : ils ne s'arrêtent que le temps strict de reprendre haleine, n'importe où, entre les deux syllabes d'un mot. Quand leur leçon est sue, ils se lèvent, s'approchent du maître jusqu'à le toucher, et, au milieu du vacarme, débitent les versets qu'ils viennent d'acquérir. Si, rien qu'une fois, le professeur est obligé de les reprendre, la leçon est tenue pour nulle et non avenue. En concluant, ils se haussent sur la pointe de leurs pieds nus, baisent l'épaule du taleb — quelquefois son genou — et le maître, de sa mine mélancolique et impassible, se tourne vers un autre élève. Cet enseignement dure dix heures par jour pendant des années. L'étude du Coran supplée à tout autre effort. C'est inouï et triste. C'est d'une conséquence très profonde aussi. On comprend, en voyant cette école, pourquoi le seul lien social dans le monde musulman est le lien religieux, pourquoi la seule force civile est la hiérarchie religieuse. Ces sourates, dont chaque mot contient toute vérité, s'enfoncent comme des vrilles mécaniques dans les ductiles petits cerveaux et façonnent cette nouvelle génération musulmane exactement comme elles façonnèrent toutes les générations musulmanes de tous les siècles passés. Comment ces enfants s'échapperaient-ils jamais hors de ces formules? L'esprit traditionnel règne sans partage. Il a étouffé jusqu'à l'ombre d'une velléité intellectuelle. Et comme toutes les races en lisière religieuse, celle-ci, qui fut capable de choses si glorieuses, s'est interdite la révélation d'aucune science...

... Moyenâgeux encore, par-dessus tout le reste, et émouvants comme une résurrection subite et intense d'un passé magnifique de simplicité, sont les appels à la prière et le culte auxquels j'assiste... Le jour de notre visite étant un vendredi, les fidèles, vers deux heures de l'après-midi, commencent à se rassembler dans la mosquée de la zaouiya — bâtiment neuf, érigé avec un mauvais goût déplorable par un architecte italien, plus amoureux que de juste du frelaté et de la pacotille... Il est très vaste — c'est sa plus grande qualité — mais le marabout en est si enfantinement, si pathétiquement fier! Au seuil, battus par le vent, deux hérauts — ô belle

vision primitive ! — appellent à tue-tête les fidèles à la prière. De ma vie, je n'ai ouï chant aussi guttural, mordant, puissant, superbe et nostalgique... D'un seul élan, la voix prend son envolée, s'affermit dans l'air illimité, devient rauque de majestueuse plénitude, puis, à l'apogée de sa force, brusquement se tait. Trois fois chaque héraut reprend son impérieuse et suppliante invocation... Trois fois le silence retombe sur son cri admirable... Des formes blanches se hâtent vers l'édifice. Quelques vieilles femmes, voilées jusqu'aux cils, se glissent entre les battants et se cachent humblement, — petit groupe couleur de laine, — dans un coin écarté. Ce sont des affiliées à qui la mosquée est ouverte, à cause de leur âge et de leurs particulières vertus. Le paysage rocheux et sec s'étend, en chutes abruptes et pointues, jusqu'au lointain petit village. De la plate-forme de la mosquée, je vois des terrasses, de confus entablements de pierres, rougeâtres, tourmentés, des fissures où s'agrippent des touffes. Les plans se succèdent, vastes, rudes, inégaux, comme s'ils étaient les débris d'un ancien soulèvement immense. Des bas-fonds luisent ; de gigantesques buissons plaquent sur la terre leur tache bleue. Contre le ciel blanc, d'où le soleil brutal a sucé tout soupçon de nuance, la zaouiya dresse ses lignes épaisses, fortes dans leur simplicité, et sur elle se dirigent par tous les sentiers grimpants, des figures empaquetées dans leur étroit bournous triangulaire.

Bien avant l'arrivée du marabout, la mosquée s'est remplie. En entrant, chaque fidèle recouvre sa tête de son capuchon, ôte ses chaussures, et s'abîme sur les tapis en des oraisons silencieuses. Le marabout, lorsqu'il vient, traverse le bâtiment sans aucun cérémonial, prend place dans le *mihrab*, grotte pratiquée dans un mur du côté de la Mecque, et fait face à l'assemblée. Il se recueille : debout derrière les dévots, je le vois tout pareil à ses ouailles, sauf pour son vêtement plus blanc. Il me paraît curieux que ce peuple-enfant n'ait pas senti davantage le besoin des rites.

Car le culte ressemble à celui d'une secte protestante. Le marabout lit une leçon coranique, d'une haute voix qui résonne ; puis il entonne une litanie interminable. Les génuflexions sont fréquentes. Un prêche de dix minutes, sur des

modulations monotones, accompagné de gestes rares, commente un point de doctrine ou développe un précepte pratique... La bénédiction maraboutique est octroyée après le sermon, et le chef de l'Ordre, de son pas lourd de paysan, sans escorte, quitte la mosquée bâtarde. Mais la plupart des fidèles restent. Un vague bourdonnement commence. Les prostrations se multiplient, et elles se font plus longues ; une pointe d'intoxication mystique va gagner l'assemblée. Je regarde se continuer, indéfiniment, les balancements abrupts et j'entends le bruit vague et profond des prières chromatiques se prolonger. Elles sont impressionnantes, ces files régulières d'êtres que je vois seulement de dos — minces, clos, triangulaires, enfermés dans leurs stricts bournous froids comme dans des linceuls. Est-ce que, par ces allures impassibles, ces postures solennelles, ils essaient, sans même le savoir, d'atteindre l'idéal religieux de leur race secrète? Cherchent-ils, dans ce recueillement discipliné, la perfection de leur instinct hiératique? Il y a plus que de la coutume dans la passion que ce peuple, convulsé à l'intérieur de tant de violences, manifeste pour des apparences de momie. C'est dans tous les domaines que l'idéal, chez lui, est l'immobilité et le silence. Ce sont là les formes-types de sa société. Elles ont suscité, pétri et organisé son monde. Puis, le degré suprême d'élaboration atteint, elles n'ont plus fait, logiquement, que présider à leurs propres conséquences. Tout ce qu'il y avait de vivant est, sous leur loi immuable, devenu languide, et puis tout est mort. Souvent il me semble que la seule fibre vivante de ce peuple arabe, hors son culte des voluptés improductives du corps, est son farouche amour de sa propre stagnation, et son invincible résolution de s'y maintenir. Le rythme de la psalmodie se poursuit : à quel rêve, à quelle nostalgie millénaires et invariables s'adonnent ces hommes uniquement façonnés par les hérédités religieuses?... Ou bien, plutôt, ne s'endorment-ils point, machinalement, dans la rituelle et creuse cadence de leur automatique adoration!

ODETTE KEUN

AU LINGE, AVEC LES ALPINS

Du col de la Schlucht au Bonhomme, les Hautes-Chaumes, notre ancienne frontière, sur une ligne sensiblement nord-sud, dressent leurs escarpements de roches ou arrondissent en dômes les sommets de leurs pentes couvertes de prairies. En avant c'est tout un moutonnement de crêtes bleues, où les branches des sapins comme les palmes ondulent au gré du vent, crêtes coupées de vallons encaissés, où des routes s'enfoncent, menant vers la plaine, rubans blancs dans la verdure environnante. Par delà les dernières crêtes qui s'estompent dans les lointains avant de retomber en terrasses, une dépression profonde, la vallée du Rhin.

A peu près parallèlement aux Hautes-Chaumes, en terre alsacienne, une route fait communiquer les deux vallées issues de la Schlucht et du Bonhomme, Fecht et Weiss, orientées vers le Rhin ; par Urbeis, le col de Wetztein, Sulzern, elle décrit de nombreux lacets aux flancs de la montagne. Au col de Wetztein, entre deux croupes boisées, elle atteint son point culminant, 880 mètres d'altitude ; de là se détache un chemin touristique qui s'en va vers le Hohneck, observatoire direct sur Turckheim. En avant du col, les crêtes de l'Hornleskopf se hérissent de sapins et s'abaissent sur un vallon marécageux, où dans une eau bourbeuse flottent de grandes herbes chevelues ; par delà s'érigent, en arc de cercle, deux cimes jumelles, également boisées, également arrondies, le Lingelkopf et le Schratzmannele, séparées par un collet à peine

esquissé, deux cimes, dont la possession favorisera notre avance dans la vallée de la Fecht et permettra de reprendre notre marche vers Colmar.

C'est à la troisième brigade de chasseurs alpins, composée des 14e, 30e, 54e et 70e bataillons, qu'est échue la gloire de partir à l'assaut des crêtes. Les bataillons de la brigade ont tous derrière eux un passé épique ; des Vosges à la Belgique, le 14e, sous les ordres du commandant de Reyniés, a promené les fanions jaunes et bleus de ses compagnies ; au Champ de Feu, à la côte de Répy, à Nompatelize, à la Croix-Idoux, à Lihons, à Maucourt, à Ypres, à Stosswihr, il a donné superbement et la victoire souriante a toujours répondu à ses efforts. Le 54e, sous le commandement successif des capitaines Mazoyer, Sammarcelli et Touchon, a lui aussi jalonné de ses morts les terres grasses des Flandres et de Picardie et les bois moussus des Vosges ; le Menil, Launois, Hénin-sur-Cojeul, Richebourg, Fromelles, Ypres, Wytschaete, Berthonval, la vallée de la Fecht sont là pour attester son héroïsme. Le 30e et le 70e depuis le début de la guerre, ont été à la peine et à l'honneur dans les hautes vallées d'Alsace et de Lorraine ; sur les positions du Rossberg et du Bonhomme, le 30e, avec le commandant Bousquet, pendant de longs jours a contenu par des assauts sanglants les attaques d'un ennemi très supérieur en nombre ; c'est lui qui a enlevé en plein hiver la Tête de Faux, observatoire d'artillerie formidablement organisé et en a fait le tombeau des chasseurs du Mecklembourg. Le 70e, avec le commandant Ledou, a stationné en couverture sur la crête des Vosges, se distinguant dans chaque engagement, à Rozedieures comme à la cote 425, à la Chapelotte comme aux Collins, par son enthousiasme dans l'attaque autant que par sa fermeté inébranlable dans la défense.

Pour mener ces bataillons, deux soldats d'élite, deux chefs, le colonel Brissaud-Desmaillets et le lieutenant-colonel Messimy, ancien ministre de la Guerre.

Après quelques jours de repos consacrés à une remise en main minutieuse, les bataillons remontent en ligne. Dans un « ordre » légendaire, où frémissent une vibrante émotion et l'espoir des prochaines revanches, leur colonel annonce l'attaque.

Chasseurs !

L'heure de la grande attaque va bientôt sonner !

Nous nous y préparons depuis longtemps ; nous devons réussir. Une puissante artillerie nous ouvrira la voie ; nous serons amplement pourvus de tous les engins d'attaque modernes. Rien ne nous manquera !

Nos valeureuses phalanges, aguerries par onze mois de lutte sur toutes les parties du front, ont gagné des centaines deCroix de Guerre : le moment est venu d'en moissonner d'autres centaines.

Chacun de nous doit s'efforcer d'être un héros.

Les âmes de nos camarades tombés glorieusement sur les hauteurs de Lesseux, du Rossberg, à la Tête de Faux, au col du Bonhomme, dans les près et les bois de la Weiss, dans les forêts de la Fecht, planent encore dans ces lieux où ils ont été frappés en pleine victoire. D'autres hantent les plaines d'Arras, les combes de Nompatelize, les dunes de Belgique ; toutes nous entraîneront vers l'Est, et nous vaincrons parce que nous avons déjà foulé le sol de l'Alsace en vainqueurs.

Pour cela, il suffit de vouloir, de haïr l'Allemand de toutes nos forces.

Songez, avant l'attaque, à tous les crimes commis par nos sauvages ennemis. Ils n'ont rien épargné, rien respecté. Ils ont violé les femmes, ils ont mutilé les enfants, ils ont égorgé les vieillards, ils ont tout massacré, tout pillé, tout brûlé, tout détruit. Il faut venger ces victimes.

Mes enfants, allons à l'assaut la rage au cœur, avec la volonté féroce de saisir l'ennemi à la gorge, de le mordre et de le déchirer. Aucun obstacle ne nous arrêtera pour le joindre et l'anéantir... vous entendez bien : l'anéantir !

Souvenez-vous que la patrie seule compte en ce moment.

Chasseurs, nous allons avoir l'honneur de charger ! En avant ! Vive la France !

L'ATTAQUE

Juillet 1915.

Au petit jour, dans une brume laiteuse accrochée en écharpes aux branches des sapins, les bataillons sont venus occuper leurs positions de départ, sous bois, dans les pentes est de l'Horneskopf. Devant eux, le Linge et le Schratz dessinent leurs masses sombres ; nulle vie ne se décèle au flanc du mont et cependant l'on sait que depuis six mois l'ennemi en a fait une position supérieurement organisée ; notre artillerie depuis deux jours la fouille. Avec une régularité mathématique les salves de 75 s'abattent sur les arbres et leur éclatement sec fait voler les branches. De la fumée, de la poussière, du bruit.

L'ennemi tient la lisière du bois, au delà du vallon qu'il

faudra tout à l'heure traverser : aux moindres silences, aux moindres accalmies, un Allemand facétieux tire un coup de mauser pour montrer qu'il se rit de l'effort de nos canons. Et malgré l'intensité de la préparation d'artillerie, certaines figures sont inquiètes, crispées, dans l'attente de l'inconnu. Qu'y a-t-il par delà le vallon où aboutissent nos boyaux d'attaque? Les fils de fer seront-ils suffisamment hachés, les nids de mitrailleuses détruits pour faciliter le passage? On ne pourra s'en rendre compte qu'après l'assaut.

Le silence du Boche est plus terrible qu'un brutal bombardement. Dans les places d'armes, creusées perpendiculairement au boyau central, les sections se pressent, se bousculent cherchant à voir, tandis que le soleil brusquement perce les nuages et éclaire un coin du ciel bleu.

L'heure H. Notre tir s'accélère, plus nerveux ; une compagnie s'élance ; les mitrailleuses allemandes se réveillent, les 77 et les 105 tirent à salves précipitées, essayant d'écraser notre débouché. Le Boche concentre son feu sur le fond du vallon qu'il espère rendre infranchissable.

Nos premiers éléments sous bois s'accrochent à l'ennemi ; ils ont passé malgré la densité du barrage et commencent à nettoyer le pied des pentes. Dans le grondement du combat, on entend les crépitements secs des fusils et les éclatements des grenades. L'élan impétueux des nôtres a fait fuir les défenseurs des blockhaus installés à la lisière des bois : la ligne où nous avons pris contact se jalonne instantanément de panneaux de signalisation.

Les compagnies de soutien s'ébranlent. *Tout le monde en avant !* Le bataillon défile dans une tranchée que l'artillerie ennemie arrose. Il faut passer vite, à tout prix, pour aller renforcer les nôtres ; de la rapidité des secours dépend le succès de l'attaque. En avant ! et les chasseurs se glissent un à un dans les boyaux éboulés qui s'encombrent. On trébuche sur des rouleaux de barbelé, sur des perches à pétards, sur des paquets de cartouches gluantes ; on bouscule les blessés des premiers éléments qui refluent vers l'arrière. En avant ! plus vite, et les blessés, pour donner passage aux colonnes d'assaut, s'écrasent contre les parapets ; certains même sortent hors du boyau, pataugeant dans la boue, le dos

courbé sous le coup de faux des mitrailleuses. Pas de cris, pas de plaintes; quelques râles seulement s'exhalent comme de longs soupirs, lorsque la balle boche a porté.

Une poche d'eau crevée par les obus se déverse maintenant dans le fond du boyau ; elle coule en boue noirâtre, se colle aux souliers et aux molletières, ralentissant la marche. En avant, quand même ! Sous les miaulements des 77 qui martèlent les sapins, sous le craquement des 105 qui font jaillir la terre en hautes gerbes, les unités de réserve se hâtent et s'énervent : arriveront-elles à temps?

Dans le barrage, parmi l'aveuglement de la fumée c'est une trombe de pierres arrachées du sol, de morceaux d'acier brisés, de branches déchiquetées, projetés en l'air et retombant en cascades sur les têtes et sur les épaules. Le sol semble rebondir sous l'ébranlement des explosions.

Il faut passer. A corps perdu, dans un halètement forcené, tête baissée, les épaules rentrées sous les rafales, entraînés par leurs chefs, les chasseurs se précipitent. Quelques minutes dans l'enfer du barrage : le calme renaît ; ceux qui s'en tirent se croient invulnérables ; la joie de vivre exalte les cœurs, et malgré l'essoufflement de la course, les poitrines que n'oppressent plus la crainte de l'inconnu, respirent à bouffées plus régulières.

La trace du boyau disparaît, recouverte par la terre fraîche des éboulements que provoquent les obus. Dans la boue épaisse des blessés s'enlisent, des morts s'écroulent, que les vivants doivent enjamber.

Couché dans la boue qui l'étouffe, un blessé dont la jambe déchirée laisse échapper une traînée de sang, se redresse sur les coudes, implorant ceux qui passent. Les minutes sont comptées pour le moindre arrêt ; il faut aller de l'avant.

— Mon lieutenant, mon lieutenant !

L'appel se fait plus déchirant ; les yeux sont agrandis par la souffrance et par la fièvre. Vite un officier se penche :

— Qu'y a-t-il? Que veux-tu? Les brancardiers vont arriver.

— Mon lieutenant, je suis mitrailleur ; avant de tomber, j'ai pu mettre la caisse de réparations de la section en sûreté derrière ce mur, là. Dites-le bien au chef de section !

— J'ai compris, je le dirai. Ton nom?

— Livache.

— Au revoir, patiente, tu vas être ramassé.

D'un geste de la tête il fait signe que c'est fini ; dans la face blanche, les yeux perdent de leur éclat. Et tandis que la charge se précipite, lassé par son effort, le petit chasseur s'abat dans la boue.

Le soleil a balayé les nuages. Sous bois la lutte devient plus âpre ; des cris rauques, des clameurs de bêtes égorgées se mélangent au crépitement de la fusillade et des grenades. En avant ! les chasseurs bondissent encore ; malgré le fer des mitrailleuses qui converge sur le fond du vallon, les voilà aux lisières du bois que l'ennemi vient d'abandonner. Les compagnies se reforment et escaladent les pentes au travers desquelles, parmi les arbres, les Boches s'enfuient.

Nos lignes de tirailleurs cherchent à joindre l'ennemi.

La monteras-tu la côte, là-haut !
La monteras-tu !

C'est la charge ! Debout ! En avant ! Encore en avant !

Sous les balles qui sifflent, les hommes tombent ; ceux qui restent avancent dans une manœuvre impeccable. Les clairons sont massés, ils sonnent à faire éclater les veines de leurs cous. Les notes joyeuses des cuivres dominent le bruit de la fusillade et jettent les hommes dans la mêlée. Est-ce la raideur de la pente? Est-ce l'émotion? Le sergent clairon d'un bataillon n'est pas satisfait de ses « binious ». Comme au défilé, il est à six pas devant eux et quelques couacs ont désagréablement résonné à ses oreilles exercées. Il se retourne vers ses hommes, continue à monter à reculons.

— Attention, vous autres, à la reprise !

Il sonne pour leur montrer comme doivent sonner des « binious » d'alpins. Quand les autres reprennent le refrain épique, après avoir fait décrire aux pavillons le large moulinet réglementaire par-dessus les têtes, superbe, sous l'éclatement des obus et dans l'envol des mouches d'acier, d'une main il leur bat la mesure.

Une compagnie fonce sur la crête du Linge ; une section traverse deux réseaux de fils de fer, s'empare d'une pièce de 77, fait six prisonniers ; un officier allemand poignarde le premier assaillant, mais à son tour est tué d'un coup de revolver. L'ennemi contre-attaque ; cette compagnie a perdu tous ses officiers, ses chefs de section, et les trois quarts de ses gradés ; elle se replie néanmoins en bon ordre en emmenant ses prisonniers.

La nuit vient. Les bataillons serrent de près l'ennemi, presqu'au sommet des crêtes qui leur ont été désignées comme objectifs. A vingt mètres des tranchées allemandes, les chasseurs s'installent et dans l'obscurité commencent à creuser la terre. Isolés au flanc de la montagne, au delà du vallon dont un rideau de feu interdit le passage aux renforts éventuels, sans ravitaillement, sans liaison, tenaces, les alpins travaillent. La fusillade ne cesse pas ; par instants, des cris de blessés et d'agonisants tragiquement se répercutent dans les ténèbres.

Quand l'aube reparaît, les compagnies, qui ont vu tomber la moitié de leurs effectifs, se lancent à nouveau à l'assaut. Les officiers sont frappés les uns après les autres. Le commandant d'un bataillon, blessé par un shrapnell dans le côté, se fait étendre sur une civière et porté par deux brancardiers, suit sa première vague. Efforts vains, les chasseurs se heurtent à des réseaux intacts et sans résultat se font décimer.

Les attaques se renouvellent et se brisent sur des défenses formidables. Les chasseurs sont accrochés sous les crêtes du Linge et du Schratz. A chaque assaut, ils ont mordu dans les lignes ennemies; mais les crêtes paraissent imprenables. Dès que notre artillerie recommence son tir, le Boche se terre ; mais vite il surgit de ses trous à la plus petite accalmie, et confortablement retranché, il mitraille à coups sûrs les assaillants.

Quatre jours entiers s'écoulent sans qu'une décision intervienne. Il faut à tout prix que les crêtes soient à nous. En avant, toujours ! Le capitaine d'une compagnie de tête propose une ruse héroïque : sa compagnie partira à l'assaut, tandis que nos 75 continueront leur tir.

— Sous les mitrailleuses, — dit-il, — tout mon effectif

fondra sans résultat ; sous les 75 je n'en perdrai que la moitié et j'enlèverai la crête.

Il réunit ses chasseurs et explique ce qu'il attend d'eux.

Le 26 juillet, à 17 heures 40, sa compagnie s'élance, rampe, grimpe dans les éboulis ; elle surprend sur la crête du Linge les défenseurs des derniers blockhaus. Dans un élan furieux les bataillons bondissent, à la baïonnette. A coups de pétards et de grenades, leurs éléments de pointe balayent les crêtes ; les chasseurs se ruent sur le collet du Linge, s'emparent de la route du Hohneck, saisissent les sommets du Linge et du Schratz. Sur toutes les positions ennemies qui viennent d'être enlevées, les clairons, à perdre haleine, sonnent « Au drapeau ».

Quelques heures après, le Boche contre-attaque ; la situation semble intenable, pas de tranchées, pas de défenses accessoires ; les effectifs décroissent rapidement sous le bombardement et sous la mousqueterie intense.

Un officier, avant de tomber, rend compte que « les chasseurs se font tuer sur place, mais ne reculent pas ». Quand le Boche attaque en tournoyant nos positions pour trouver le point faible de notre ligne, d'une voix mâle, les chasseurs hurlent la *Sidi-Brahim* et la *Marseillaise*. Pour dérider ses hommes, aux moments les plus critiques, entre deux bombardements, narguant la mort, un lieutenant leur chante des scies de café-concert. Les nôtres laissent approcher l'ennemi à bonne distance et le fusillent à bout portant, brisant son élan.

Au collet du Linge, un drapeau blanc : un officier d'un bataillon de chasseurs mecklembourgeois s'avance ; las d'être bombardé, se croyant tourné, il se rend avec une cinquantaine de ses hommes; ceux-ci jettent leurs armes et pour apitoyer les chasseurs lèvent les bras en l'air en criant : « Vive la France ! »

Le Linge et le Schratz étaient à nous; les bataillons qui les avaient emportés de haute lutte étaient relevés par des troupes fraîches.

JOURS DE TRANCHÉES

Janvier 1916.

Un dédale de boyaux s'enchevêtrant dans tous les sens, autour d'un couloir central qui semble descendre du sommet de la montagne.

Par des contre-attaques en masse, avec un usage puissant de liquides enflammés et de gaz asphyxiants, les Boches ont pu reprendre les crêtes. A les arrêter, tous les bataillons d'alpins se sont usés successivement dans des assauts héroïques mais couteux et d'un succès éphémère. Maintenant notre tranchée avancée court un peu au-dessous de la cime; depuis des mois elle s'est cristallisée là, sans que l'ennemi soit parvenu à nous refouler davantage. A l'extrême droite de la ligne, vers le Schratz dont l'éperon forme saillant, d'anciennes carrières de granit ont permis l'organisation d'une solide défense. Dans la partie la plus élevée du front, le « Château », protégé par une barrière de pierres, constitue un excellent poste de guet en même temps qu'un belvédère sur nos lignes. Pour y accéder, sur la pente trop raide où le boyau a disparu, un escalier de blocs branlants, encadré à droite et gauche de gabions et de sacs à terre. De cet observatoire haut perché on domine la forêt déchiquetée par les bombardements violents, où des arbres, plantés çà et là, dressent ce qui reste de leurs troncs nus hachés et broyés par les éclats. On distingue de longs fossés avec leurs rebords de terre neuve, des plates-formes préparées pour les grenadiers et les mitrailleuses, des trous d'obus abritant des flaques de neige, des amas de boue mal séchée, des réseaux de fil de fer irrégulièrement tendus.

En dessous le vallon du Linge s'allonge paresseusement ; des abris à demi effondrés laissent voir les débris de leurs rondins. Les marais où passèrent les assauts furieux de juillet se sont remplis à nouveau d'une eau boueuse. On dirait comme un vaste chantier de défrichement avec le sol crevassé par les trous d'obus et les arbres décapités, avec le fouillis de matériel, chevalets en X, bobines de barbelé, rouleaux de réseaux Brun, piquets-bêches, déposés çà et là au hasard des corvées.

Derrière, une crête de sapins encore intacts tranche sur cette infinie désolation. Plus loin, les sommets arrondis de l'Hornleskopf et de la Crête-Rocheuse étalent la déchirure de leurs flancs, et fermant l'horizon, dans le soleil qui les éclaire impassible comme aux temps anciens de la paix, les Hautes-Chaumes brillent de toute la splendeur de leurs neiges accumulées.

Serrés dans leurs tranchées, les alpins veillent. Le jour, le service de garde est réduit à sa plus simple expression : un guetteur tous les dix mètres, casqué, vêtu de peau de mouton, le fusil à la main. Sous sa vigilante protection, les chasseurs au fond de leurs abris se reposent. La nuit, tout le monde travaille hâtivement ; les uns placent des sacs à terre, des gabions, balancent par-dessus les parapets des chevaux de frise, pendant que d'autres enfoncent des piquets pour enrouler des fils de fer. Il faut travailler sans bruit, car au moindre frottement suspect, le Boche tire au hasard quelques salves dans la direction préjugée. Il faut ouvrir l'œil, prêt à s'aplatir sur le sol quand les fusées éclairantes montent dans le ciel et retombent en laissant derrière elles un sillage lumineux. Un homme sur deux guette, l'œil au créneau. Au milieu du bouclier blindé enchâssé dans les sacs à terre, par le trou étroit on aperçoit au ras du sol la montagne qui se termine en dôme, et à courte distance les fils de fer allemands. Il faut prendre garde aux silhouettes qui se dessinent dans l'obscurité, au besoin lâcher son coup de fusil sur une ombre douteuse, ou d'une main habile amorcer la grenade et la jeter loin par-dessus le parapet.

A heures régulières, des marmitages sont déclenchés sur les positions. L'après-midi, vers deux ou trois heures, le soir vers minuit, c'est un déluge de 77, de 105, de 74 autrichiens, parfois des gros, reconnaissables à leur sifflement plus grave. Ils éclatent sur les boyaux, les défonçant, faisant rejaillir la terre en grandes gerbes noires, tordant les blindages, démolissant les gabions et les parapets. Pendant les bombardements, seuls les guetteurs restent dehors; tous ceux que leur service n'appelle pas en ligne se terrent dans les abris, recroquevillés, tendant l'oreille pour savoir le point de chute des obus, rallumant sans hâte et sans colère la bougie fumeuse qui s'éteint au souffle d'air dégagé par l'éclatement. Les sapes sont si profondes qu'on n'y risque rien ; il faudrait pour les éventrer qu'un projectile de gros calibre arrivât de plein fouet percuter juste au-dessus. Cela se produit bien quelquefois, mais si rarement que les chasseurs n'y prêtent pas plus d'attention qu'il ne convient.

Les lignes sont trop rapprochées pour qu'aux tranchées

avancées on soit dangereusement exposé à la canonnade ; les artilleurs boches abîmeraient leurs propres fantassins. Par contre, ils se rattrapent en lançant des crapouillots. D'énormes dimensions, près d'un mètre de haut sur 0 m. 24 de diamètre, ces projectiles, tirés à courte distance, s'amènent en tournoyant dans l'air, à vitesse si réduite que l'œil peut suivre leur trajet. Il est difficile de prévoir l'endroit où ils vont tomber. En touchant terre, ils éclatent; les kilos d'explosif brisant qu'ils contiennent détonent comme un coup de foudre ; les éclats d'acier coupent l'air en sifflant, souvent gros comme la main, et s'éparpillent dans un rayon d'une centaine de mètres, fauchant les derniers sapins de ce qui fut jadis un bois. Le déplacement d'air qui accompagne l'explosion soulève le rideau bouchant l'entrée des abris ; une odeur de poudre et de chlore chatouille les narines de ceux qui attendent au fond des sapes la fin du crapouillotage. Heureusement ça ne dure pas longtemps. Vite on remonte respirer un peu d'air frais ; les gradés constatent les dégâts; les équipes de travailleurs se reforment ; rapidement on répare les défenses, on bouche les brèches, on rehausse les parapets, on consolide les boucliers, on déblaie les boyaux. Pour que le Boche n'ait pas la tentation de gêner l'exécution des travaux, les grenadiers aux postes de guet inondent de grenades la tranchée adverse ; ils tirent sur l'anneau du rugueux, amorcent les grosses boules noires pleines d'explosif et de la main droite, dans une détente générale du corps, ils les jettent sur les voisins d'en face. Une détonation brutale ; on entend des cris de colère, des rauques jurons, des râles ; au tableau de chasse on inscrit un Boche de plus.

Quand on est fatigué de jeter la grenade, on envoie des calendriers, des pétards de mélinite accouplés sur une étroite raquette en bois. Et pendant ce temps nos crapouillots qui, sur les plates-formes où ils sont installés, ressemblent à d'étranges crapauds, lancent en l'air les torpilles qui tournoient sur elles-mêmes, toujours ramenées la fusée en bas par les ailettes collées à leurs flancs, et après s'être bien promenées dans le ciel descendent brusquement en une chute verticale, avant d'éclater dans un dégagement de fumées et un tourbillonnement de pierres.

Les journées d'hiver sont longues et ternes. Quand le Schratz se revêt de neige et qu'il semble une grande, grande montagne sous son manteau blanc, on ne songe pas trop à se battre. On se serre dans les abris pour avoir plus chaud ; on allume dans les réchauds primitifs de l'Intendance un modeste feu de charbon de bois. Ceux qui ont fini leur tour de guet viennent y réchauffer leurs mains engourdies. Dehors sous les flocons blancs, les veilleurs avec leurs passe-montagnes et leurs peaux de mouton, le dos rentré, font songer au bonhomme Noël des histoires d'enfants ; ils montent patiemment la garde, épiant davantage l'arrivée de la relève que le réseau boche.

En général, la neige ne tient guère longtemps, un peu de soleil la fait fondre ; on en est quitte pour patauger dans la boue jusqu'à ce que le froid sec ait gelé le fond des boyaux. Les chasseurs aiment encore mieux cela que la pluie qui transforme la tranchée en mare et dont les milliers de suintements dégoulinent dans les abris. C'est lamentable, ce gargouillement de la pluie qui se déverse sans arrêt. Malgré le clayonnage en bois, un ruisseau coule le long du boyau vers le fond du vallon, grossi à chaque amorce de tranchée par un autre ruisseau.

Quand la pluie dure plusieurs jours, des paquets de boue dégringolent au bord des parapets ; le cloaque fangeux qui garnit la tranchée tente de filtrer dans les abris dont le plafond est en contrebas. La boue envahissante gagne les marches des escaliers rudimentaires, en mince filet qui cherche à s'insinuer ; avec de vieilles boîtes à sardines, d'anciens seaux à confiture, on écope à pleines mains la boue froide qu'on rejette dans les boyaux. Des sacs à terre éparpillés, des croûtes de pain à moitié moisies rongées par les rats, des restes de nouilles qui surnagent, par endroits des flaques douteuses venant d'une feuillée abandonnée, le boyau se change en égout.

Aux créneaux, les hommes de garde essayent de s'abriter sous les tôles ondulées dont ils garnissent les rebords du parapet ; enveloppés dans les pèlerines ruisselantes et raidies, ils s'enfoncent dans la boue des banquettes de tir, les pieds dans l'eau ; d'un œil morne et distrait, ils surveillent le sec-

teur, plus attentifs à la venue de l'officier de ronde qu'à ce qui se passe chez le Boche.

Et quand ils ont retrouvé la tiédeur de leurs abris, ils ronchonnent, car ils ont le cafard. Leur rancœur s'exaspère encore à l'arrivée des hommes de corvée des cuisines, trempés, ployés sous le poids des sacs de pain et des marmites. La pluie a pénétré dans la soupe, le seau de « jus » a versé en route, les boules sont humides. A gestes mesurés, ils mangent et comme il n'y a pas de pinard, ils grommellent : « Cré cochon de métier ! Cochon de temps ! »

« Rassemblement des chefs d'escouade au poste du commandant ! » Un agent de liaison parcourt la ligne et communique l'ordre.

Il fait beau, un vrai soleil de printemps, qui réchauffe et qui met de la gaieté au cœur. Par les boyaux, les caporaux descendent au point de rassemblement. L'entrée du poste est encombrée par une série de corbeilles d'osier, enveloppées de toiles grises. Sur la table du « Vieux », à la place des paperasses accoutumées, s'étagent des piles de tablettes de chocolat, de boîtes de cigarettes, des paquets de tabac, des cornets de bonbons, des boîtes de conserves, des pots de confitures ; dans un coin, des bouteilles cachetées avec des étiquettes noires de poussière. Le commandant avec son officier adjoint s'agitent au milieu de tout ce déballage d'épicerie, cadeaux envoyés aux chasseurs par les enfants des écoles de France.

La répartition est faite par escouade et chaque caporal emporte vite son paquet. Une fois revenu là-haut les mains pleines, il est accueilli par de démonstratives marques d'enthousiasme ; aux uns et aux autres il distribue les friandises. A chacune est épinglée un mot gentil, des souhaits de bonne chance et de bon courage. Les rôles cette fois sont renversés. Ce sont les enfants qui adressent des étrennes aux pères et aux grands frères qui se battent. Les cœurs endurcis par la rude vie des tranchées et que plus rien, semble-t-il, ne saurait émouvoir, se sentent envahir par un émoi d'une douceur infinie.

A lire les grosses écritures malhabiles et les pensées touchantes soulignant des dessins naïfs, certaines paupières

s'humectent ; des larmes tremblotent au bord des cils. Et les territoriaux grisonnants revoient les chères têtes brunes ou blondes des gosses qu'ils ont laissés au pays et qui, par ces temps de pleurs et de gloire, attendent leur retour victorieux.

Ce soir, 27 janvier, c'est chez les Boches l'anniversaire de l'empereur. Il est possible que pour célébrer leur kaiser, ils tentent une attaque sur nos lignes. Il est préférable de les prévenir en arrêtant leurs préparatifs, de leur enlever ainsi toute velléité de bouger.

Par le téléphone, un ordre court le long des tranchées. A minuit précis, dans tout le secteur Linge-Schratz, tout le monde sera à son poste en ligne. Sur un signal donné, les chasseurs inonderont de pétards et de grenades la tranchée boche en chantant la *Marseillaise* et la *Sidi-Brahim*, pendant que les engins de tranchées, arbalètes, crapouillots, seront mis en action. Un tir de barrage par l'artillerie sera déclenché sur les crêtes. La séance durera quinze minutes.

Les chasseurs, mis au courant, sont heureux à l'idée de célébrer à leur façon la fête de Guillaume et rient bruyamment du bon tour qu'on va jouer aux Boches.

La nuit est noire; des nuages roulent dans ce ciel bas, et du côté du Reichacker on entend par moments tonner nos batteries lourdes. Il est prudent d'être sur ses gardes ; bien avant l'heure fixée, en silence, la tranchée de première ligne s'est garnie.

La tranchée boche semble tranquille ; des postes d'écoute poussés en avant, on ne perçoit pas de rumeurs suspectes. Le microphone, qu'un sapeur du génie a pu brancher dans la terre pour saisir les communications téléphoniques ennemies, n'enregistre aucun ordre intéressant.

A portée de la main des chasseurs, des caisses de grenades ouvertes, et des pétards prêts à être amorcés.

L'obscurité s'épaissit ; dans le bas du vallon, une grosse lueur rouge perce la nuit, une ferme boche du côté d'Urbeis, à laquelle une de nos patrouilles est allée mettre le feu.

Minuit. Une pétarade éclate sur toute la ligne, à laquelle se mêlent, comme une toile qu'on déchire, le ta-ca-tac-ta-ca-tac des mitrailleuses, et l'explosion vibrante des pétards et des

grenades. A tue-tête, les chasseurs entonnent les légendaires refrains :

Marchons ! Marchons ! Marchons !
Mort aux ennemis de la France !

Toute la montagne est secouée de vociférations et de clameurs.

Une fusée monte dans le ciel, s'épanouit en fleurs, égrenant des pétales rouges. Un vacarme plus intense se déchaîne ; en miaulant, les 75 rasent les têtes, éclatent juste à la crête, les 90, les 120 bourdonnent lugubrement et tissent la mort dans les ténèbres. Le tir s'accélère ; les obus sont si nombreux qu'ils semblent dans leur trajectoire précipitée devoir à chaque instant se heurter. Des détonations retentissent, dépôts de munitions qui sautent.

Inquiets, les Boches croient à une attaque. Comme des chenilles luisantes, les fusées éclairantes se balancent et retombent mollement, répandant sur le sol une clarté blanche qui fait ressortir les ombres. Le réseau de fils de fer ennemi s'électrise ; quand nos grenades et nos crapouillots arrivent dedans, des étincelles bleuâtres s'allument aux pointes des ronces. A notre fusillade répond une mousqueterie nourrie. Sans répit, claquent les coups de feu. L'artillerie allemande jette bientôt sa note dans le concert infernal.

Et cela dure toute la nuit. De notre côté, quelques sapes éventrées, un boyau défait, quelques morts, quelques blessés. Les alpins ont dignement fêté l'aniversaire de Guillaume. Et le communiqué boche annonce gravement le lendemain : « Des troupes d'attaque françaises, après une intense préparation d'artillerie, ont essayé d'aborder nos positions du Lingelkopf; prises sous notre tir de barrage et notre feu d'infanterie, elles ont dû refluer en désordre vers leurs tranchées. »

Une délégation de chaque compagnie assistera aux obsèques des morts de la nuit. Les brancardiers sont venus au matin dans la tranchée ; les cadavres allongés dans un abri abandonné, déjà raidis, paraissent dormir ; les figures seules sont livides et blêmes. Les vareuses, inondées de sang, déchirées par les éclats de métal, laissent entrevoir les plaies affreuses. Les brancardiers, habitués à pareille besogne, froidement

enveloppent les corps dans des toiles de tente, qu'ils suspendent par les bouts à une longue perche de bois. A deux, ils soutiennent la perche sur leurs épaules, et cela fait un hamac funèbre qui se balance au pas rythmé des porteurs.

Le cortège, grossi des délégations des unités, s'en va par le boyau, vers le col de Wetztein, ralentissant son allure aux contours, aux angles du fossé de terre ; les cadavres cognant parfois contre la paroi s'entre-choquent aux montants des boiseries. Au passage, les corvées s'arrêtent, les chasseurs rectifient la position, se mettent au garde à vous et saluent impassibles. Ce sera peut-être leur tour à eux demain, de s'en aller ainsi au champ de l'éternel repos.

Dans le jour qui pointe, on quitte le boyau près du poste de secours. Le major examine les morts, dresse leurs actes de décès. L'on s'achemine vers l'humble cimetière du col.

Une clairière dans la forêt. Des tombes régulièrement espacées s'alignent, surmontées de croix de bois, coiffées d'un béret ou d'un casque. Elles sont entretenues par les territoriaux en cantonnement près du col. Sur toutes, pieusement sont déposées des couronnes traversées de larges rubans tricolores, salis par la pluie et par la neige. Au centre des croix, une inscription : « Chasseur X..., mort pour la France. »

Près des fosses fraîchement creusées, le cortège s'arrête. Un piquet présente les armes ; les chasseurs au garde à vous se découvrent, pendant que lentement les brancardiers font descendre les morts dans les trous béants. Le sergent infirmier, prêtre avant la guerre, jette une étole sur sa vareuse ; un crucifix à la main, tête nue, il s'avance au bord des tombes et dit les prières des morts. La scène est infiniment triste, impressionnante, tandis qu'alentour les sapins au vent léger agitent leurs branches comme des encensoirs et qu'aux lointains en voix d'orgue profonde se répercute la canonnade.

Dans cette Alsace, reconquise au prix de leur vie offerte en holocauste sanglant, les morts s'endorment à jamais ; au pied des sapins des Vosges, leurs tombes jalonnent notre avance, héros inconnus, héros anonymes et sans gloire, dont le souvenir s'illumine déjà de reflets d'immortalité.

CAPITAINE S. B.

MARINS D'EAU DOUCE[1]

(FRAGMENTS)

VIII

Ce fut un jeudi, jour de congé, que je me rendis pour la première fois chez mon oncle, seul, et de mon propre chef. J'oublie comment l'idée m'en vint et quel prétexte je donnai pour aller en ville.

Il me fit asseoir sur un petit canapé dont il fallut retirer une dizaine de volumes.

— Qu'est-ce qui t'amène, mon garçon?

Je ne sus quoi répondre et devins fort rouge.

— Es-tu chargé d'une commission?

— Non.

— As-tu quelque chose à me demander?

— Non...

— ... Une confidence à me faire?

— Non...

Mon oncle réfléchit et bourra sa pipe avec soin. Je demeurai plus cramoisi qu'une pomme mûre. Ayant allumé son tabac il recommença :

— Voyons, Jean, pourquoi n'oses-tu pas me parler? Est-ce que je te fais peur?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre 1918.

M'enhardissant enfin je formulai tout d'une haleine :

— Je voudrais vous entendre jouer du piano.

A l'instant même ces paroles me choquèrent ; je rougis davantage, et pourtant elles résumaient clairement ma pensée.

Autrefois, sans doute, j'avais écouté mon oncle au piano ; je ne m'en souvenais guère, mais quelque chose en moi s'était souvenu.

Il s'accouda au dossier de sa chaise et me regarda longuement, mais comme sans me voir ; puis se leva, posa sa pipe et s'assit devant le clavier.

— La Sonate en la bémol, de Beethoven, — dit-il.

Que d'années depuis ce moment-là ! Et pourtant rien ne s'est effacé. Le piano est ouvert, je revois son couvercle usé, ses touches jaunies et le dos de mon oncle qui remue de droite et de gauche...

Et d'abord une mélodie sombre et grave, une harmonie parfaite qui me traverse tout de suite du haut en bas. Une belle phrase riche et large, un peu voilée, enveloppée, dont les notes, une à une, frappent en moi comme du métal sur du métal... Phrase pure, quel écho réveilles-tu, quelle vibration connue, éprouvée, qui se prolonge plus avant? La cloche. Je me souviens comme dans un éclair où des forces opposées se confondent... Ma cloche d'église dans le soir... Ma cloche aux sonorités voyageuses... Mille lambeaux dans cet éclair. Une vision précise de lac, de crépuscules, une intuition aiguë de souffrance ignorée et de joie... Une force qui projette mon cœur comme un battant contre un airain tremblant... Une cadence très lente me balance longuement au bout d'un levier invisible. Puis tout un poème se dessine : un jeune homme s'en va vers son village dont surgissent les toits au bout des sillons. Il marche, rythmant son pas, la tête levée, les yeux avides déjà d'un clair visage... Ensuite la nuit tombe, des feux s'allument, la lune se lève au-dessus des arbres, et le chant du début reprend plus gravement. Il me semble entrevoir des choses mal comprises et secrètes. Le jeune homme et une fille se retrouvent à l'entrée d'un chemin, ils s'enlacent, ils inclinent la tête l'un vers l'autre. D'obscures inquiétudes me travaillent et une appréhension délicieuse. La vie d'un homme est-elle donc liée pareillement à ces visages plus doux

que les nôtres, est-elle liée par ces bras ronds des femmes, par ces cheveux longs qu'on voit, parfois, flotter sur leurs épaules? Et cette musique m'enveloppe ainsi. Parfois c'est comme une caresse, puis comme une force, une puissance surhumaine.

Je regardai mon oncle. Il avait rejeté la tête en arrière et j'apercevais sa figure de profil ; elle semblait plus grave qu'à l'ordinaire, en quelque sorte plus solennelle. Levant subitement ses deux mains du clavier et, les notes se mêlant encore, il prononça :

— La *Marche funèbre.*

Les premiers accords éclatèrent, sonores comme des cuivres. La marche funèbre...la mort! Pourquoi la mort venant détruire tout ce que j'avais imaginé de vie et de tendresse? Pourquoi la mort? Je ne savais rien d'elle. Quelques souvenirs seulement d'un temps très ancien, quand on m'avait dit que mon père était mort, et ma mère c'était encore avant, au moment de Noël, dans une ville du Midi. Mais j'avais presque oublié et désappris ce mot. D'autres y songeaient — Beethoven — et il avait vécu avec cette pensée. Les accords se succédaient, pareils aux piétinements d'une foule en marche ; puis le tambour, les clairons... et voilà qu'un chant de douleur monte, une lamentation d'homme vaincu. Quelle est cette voix? Est-ce celle du jeune fiancé dont la joie a sombré? Celle d'un autre? Celle de Beethoven? Celle de mon oncle, de cet oncle si étrange et que j'aimais de toutes mes forces en cette minute inoubliable?

Enfin le frémissant *allegro*... je frissonnais de saisissement et d'amour. Et pourtant je ne comprenais pas encore. Mais la lumière m'avait ébloui, éclairant au fond de moi des régions insoupçonnées, régions sombres de l'instinct où dorment d'autres nous-mêmes, plus purs ou plus mauvais, et qui s'éveillent au son du miracle ; âmes frivoles, concentrées, voluptueuses, où nous retrouvons toujours la nôtre, mais changée, commandée par une autre, prisonnière.

La dernière note, tenue par la pédale, mourut lentement, emportant l'ultime grondement de l'orage, et il n'y eut plus rien dans le silence que le roucoulement d'un pigeon.

Mon oncle se tourna sur son tabouret, prit sa pipe et la

ralluma. Il fit ces choses mécaniquement et sa pensée était ailleurs. Peut-être même avait-il oublié ma présence. Mais, pour la seconde fois, je sentis que le mutisme s'imposait et, vraiment, il m'eût été impossible de trouver quelque parole.

***

Je retournai dans le petit appartement de la Cour de Saint-Pierre. Mon oncle fut plus surpris que je ne m'y attendais.

— Encore toi? Te permet-on de venir me voir si souvent?

Lorsque je me fus expliqué :

— Baste ! Cela ne me regarde pas après tout.

Et il me joua cette fois les *Scènes enfantines*, de Schumann, puis le *Carnaval*, qui ressemble à un album d'images : *Eusébius* au sourire mélancolique, *Arlequin* avec son bonnet pointu tout cousu de grelots d'argent, *Pierrot* ne sait faire que deux révérences, les répète dix fois de suite, disparaît dans un éclat de rire et sur une pirouette; *Chiarina* chante sa mélodie passionnée, et *Promenade*, et *Papillons*, et la brillante *Marche finale*.

Un autre jour ce fut la *Sonate du clair de Lune* un *Nocturne* de Chopin ; et plus tard, une *Fugue* de Bach. Il me donna à lire une « Vie des Grands Musiciens », ouvrage orné de portraits, et je fus transporté d'enthousiasme autant par leurs traits ravagés ou rêveurs que par le récit de leurs existences féériques. Ils me devinrent plus chers que tous les hommes illustres de Plutarque. J'aimai le jeune Mozart qui, à mon âge, avait donné de grands concerts, publié deux opéras, écrit une messe solennelle ; Beethoven, le terrible et mystérieux, dont le nom évoqua toujours la sonate avec marche funèbre ; Jean-Sébastien Bach, plus sévère et pour lequel je devais me passionner bien des années après ; et Czerny que j'ai maudit cent fois ; et Chopin, le plus doux, le plus sombre, le plus exquis.

IX

A cause de ce grand amour de la musique, il fut décidé que je prendrais des leçons de piano. Sur la recommandation de l'oncle Paul on m'envoya chez mademoiselle Georgine,

professeur, rue Étienne-Dumont, à Genève. Dans une très ancienne maison, sombre, qui sentait la soupe, et où le gaz brûlait toute la journée, mademoiselle Georgine habitait au troisième étage. C'était une vieille fille de trente-cinq à quarante ans, assez coquette, qui aimait les chats, les confitures et le piano. Elle avait recouvert les murs du salon de petits éventails japonais en papier peint. Je la trouvais jolie parce qu'elle avait de beaux cheveux d'un roux éclatant et de longs yeux noirs frangés de cils recourbés.

Comme mon oncle l'avait prédit, mes doigts étaient raides et tout à fait maladroits. Je fus longtemps avant de pouvoir jouer la gamme de do majeur. Mademoiselle posait sa main douce et maigre sur la mienne pour la guider, ce qui me faisait rougir comme une fille. Il arrivait souvent que ces leçons duraient bien au delà de l'heure convenue, car je montrais une grande application et un vif désir de savoir, et puis j'avais des dispositions, comme disait ma maîtresse. Alors elle me retenait à goûter. Elle préparait le thé tandis que je mangeais ses confitures en lui parlant du lac et des bateaux. Quelquefois elle se mettait elle-même au piano et me jouait toutes sortes de choses, à ma fantaisie. Je demandais toujours le *Carnaval* de Schumann, un *Nocturne* de Chopin, ou la *sonate en la bémol.* Ce choix l'étonnait :

— Mais qui a pu vous donner ce goût-là?

J'avouai que c'était mon oncle. Elle se mit à parler de lui avec admiration. Elle le connaissait depuis longtemps parce qu'il faisait partie du jury pour les classes supérieures du Conservatoire. Il s'était toujours montré bienveillant envers elle.

— Quel artiste, — disait-elle, — quel grand artiste !

Chez nous ce mot était synonyme de farceur, de blagueur ; on disait d'Honoré : « quel artiste ! » ou bien de M. Riboulet; mais ce qualificatif renfermait sa pointe de mépris indulgent. Maintenant il m'apparaissait tout autrement...

Et, en sortant de la pauvre maison où habitait ma maîtresse de piano, en dévalant l'étroite rue Étienne-Dumont, je sentais se dilater ma poitrine comme si quelque grande joie me fût venue tout à coup. Je ne regardais pas les devantures des boutiques, ni le monde dans les rues ; je courais, je bondis-

sais jusqu'au port avec cette lumière au fond de moi. Le bateau de cinq heures attendait, amarré à la jetée des Pâquis ; c'était le *Dauphin*. J'embarquais, j'allais me mettre tout à l'avant pour voir courir la proue à la rencontre des vagues. Les passagers arrivaient un à un, s'installaient, casaient leurs paniers, leurs paquets, toutes leurs provisions ; on passait dans la cabine du capitaine pour prendre son billet, puis le *Dauphin* se mettait en route. Les roues battaient l'eau lentement et il se faisait un remous violent tout le long de la coque, blanche écume formée par des millions de bulles d'air. Le bateau virait sur lui-même, piquait entre les jetées vers le large, les palettes battaient plus vite et le pilote prenait la direction de Bellevue. Alors je sentais, sur le bastingage, le frémissement léger des machines ; j'ôtais ma casquette pour que le vent me traversât les cheveux et je recevais la brise en plein visage. Dans ces moments-là, j'éprouvais mieux qu'ailleurs les forces nouvelles qui m'étaient venues et je les goûtais avec volupté. Tout me semblait facile et certain.

C'est ainsi que, pour la première fois, à bord de ce *Dauphin*, notre vieux paysage me parut insuffisant. Il me fallait plus d'air, plus d'eau, plus d'espace... à moi qui ne connaissais rien d'autre que la pente douce du Voiron, l'implacable Mont-Blanc, la nappe d'eau ouverte et la sombre muraille du Jura. Il me venait, par bouffées, des désirs d'autre chose... d'océans, de plaines, de villes énormes.

J'imaginais des contrées ardentes et passionnées comme mon cœur, des peuples rudes et pauvres, des plages désolées, des hommes vaillants et beaux. J'évoquais des cités fabuleuses dont j'eusse voulu goûter toutes les fièvres, toutes les détresses. Qu'était-ce qu'une seule vie pour apaiser l'orage que je sentais monter en moi du fond des placides générations qui m'avaient précédé ! Et combien robustes déjà mes bras, mes mains, pour tout ce que j'étais résolu à saisir, à posséder !

On se rappelle ces instants. Ils sont comme de larges éclaircies, comme des visions. Ce sont ces violents souhaits mal définis qui vous jettent en avant dans la vie, sans qu'on sache au juste ni comment, ni pourquoi.

Elles me parurent presque fades, en haut de leurs pelouses, les belles villas abritant les familles des riches et je pensais

avec une sorte de colère à leurs habitants pacifiques et satisfaits. Elles étaient mesquines ces chaloupes aux voiles trop blanches qui glissaient sur l'eau trop douce ; il y avait trop de calme partout, trop de rose dans le soir, trop de mollesse. Puis, par contre-coup, je me reportais à l'oncle Paul, et le voyais seul dans sa tanière, penché sur ses partitions, avec ses grosses lunettes d'écaille sur le front. Là brûlait une autre vie pourtant, plus fière, plus grave, plus héroïque, plus semblable à celle des grands...

Et me voilà rentrant à la maison avec des joues enflammées. L'aïeule somnolait dans quelque fauteuil, un ouvrage sur les genoux ; grand-père recopiait ses notes. On m'accueillait par des plaisanteries : « Monsieur le pianiste ! Monsieur le chef d'orchestre ! Monsieur le compositeur ! »

Mais la bonne soirée paisible venait ensuite, sous les lampes. M. Florent faisait une lecture à haute voix ; grand-père jouait aux « dames » avec l'un de nous. Et, le jour suivant, ma fièvre était tombée quand je retrouvais le cher lac où fuyaient des barques aux ailes croisées.

X

C'est l'année suivante, je crois, que nous entreprîmes notre premier « tour du lac ». Ce projet effrayait beaucoup ma grand'mère.

— Le tour du lac en bateau ! Seuls ! Sans matelots ! Mais, Charles, quelle folie !

— Ma bonne, quand j'avais leur âge je l'ai faite aussi, cette folie, et je ne m'en porte pas plus mal. Il est utile que ces gamins apprennent à se tirer d'affaire sans le secours de personne. Je leur donnerai l'excellente carte du docteur Morel, des conseils, quelque argent et ma bénédiction.

Il fut décidé en outre que l'ami René nous accompagnerait, un camarade d'un an ou deux plus âgé que moi, un bon gros garçon réjoui, malicieux, gourmand et qui nous dépassait de toute l'importance de sa moustache naissante.

On équipa le *Papillon*, une lourde péniche à trois voiles « qui tenait tous les temps ». Elle fut repeinte pour la circons-

tance, on y ajouta une seconde paire de rames ; on nous donna deux ancres, des cordes neuves, une lanterne pour le voyage de nuit. René parlait d'une boussole et d'un baromètre, mais, en dernier lieu, ces objets furent jugés inutiles. Chacun eut droit à sa valise contenant des vêtements de rechange et nos petits ustensiles de toilette. Je me munis d'un fort cahier pour rédiger le *Journal de bord.* Et grand'mère s'occupa du panier à provisions. Ce ne fut pas la moindre affaire. René proposait d'emporter douze boîtes de conserves, une caisse de fruits, une autre de biscuits, douze pots de confitures, un petit jambon et une lampe à alcool pour faire du thé. Pendant toute la semaine qui précéda notre départ il apporta en cachette des bouteilles de vin et nous les dissimulions dans la cabane du port, sous des voiles.

Nous partîmes à la pleine lune, au mois de juillet. Grand-père nous remit à chacun vingt francs. Grand'mère descendit jusqu'au bord du lac, nous embrassa, et, à la dernière minute, me glissa un petit volume entre les doigts : c'était l'*Évangile selon Saint Luc.* Je le mis furtivement dans ma poche. On embarqua. Edmond jeta la bouée et le *Papillon* ouvrit ses ailes.

Dès que nous eûmes pris le large, René s'employa à ranger avec méthode les bouteilles au frais, sous les payots. Douze flacons, et de fameux ! C'étaient en effet six *Villeneuve,* trois *Dézaley,* et une couple de *Fendant du Valais.* Puis il tira de sa poche un paquet de tabac et une pipe de bois. Nous l'observions, pénétrés d'admiration pour tant de prévoyance.

— Qu'avez-vous emporté comme lecture, — demanda-t-il?

Je montrai l'*Odyssée,* dans la noble traduction de Leconte de Lisle et j'en récitai la première phrase par cœur, car M. Florent, la veille encore, et en me pinçant le bras, l'avait gravée à tout jamais dans ma mémoire : « *Dis-moi Muse, cet homme subtil qui erra si longtemps après qu'il eut renversé la citadelle sacrée de Troie...* »

René, souriant avec mépris, sortit de son sac un volume empaqueté dans la *Tribune de Genève.* L'ayant développé lentement il nous le montra. C'était *la Faute de l'Abbé Mouret.* Et ce nom : Zola, dansait sur la couverture jaune comme un diable dans une cuve de soufre.

Mais je le possède encore, ce vieux *Journal de bord* aux marges souillées, brûlées, racornies. Pour sa trop grande fidélité il demeura secret. Si je lui trouve aujourd'hui quelque charme, c'est sans doute dans son tour naïf et sincère.

Mardi, 15 juillet 18...

A dix heures trente-cinq minutes, par faible brise du N.-N.-O., le cotre *Papillon* a quitté son mouillage, emmenant trois passagers : le capitaine Jean, le matelot Edmond, le maître-queux René. Temps au beau fixe. Le maître-queux fume sans arrêt son brûle-gueule et passe en revue les provisions. Au large de Versoix, à onze heures quinze, on signale quelques navires sans importance. Forte chaleur. Le maître-queux propose de décoiffer une *Villeneuve* : repoussé à l'unanimité moins une voix. Satisfaction lui est donnée à midi trente, heure choisie pour le déjeuner. Menu : sardines, langue de bœuf, salade, fruits, *Villeneuve* frappé. Les « airs » augmentent vers deux heures et portent le *Papillon* à la hauteur d'Hermance. On vire de bord ; cela dérange le maître-queux qui continue de manger et ne prend aucun intérêt à la manœuvre ; il est vivement blâmé pour son indifférence en matière sportive. Le maître-queux répond qu'il s'en moque, rallume sa bouffarde, s'installe sur le meilleur coussin et consent à trouver le paysage « assez joli ». La vieille tour d'Hermance ne lui arrache aucune exclamation admirative. Il s'obstine à dire « qu'il la connaît depuis longtemps et qu'on la voit de partout ». De deux heures à quatre heures, rien. Calme. A certains indices le capitaine constate que le cotre *Papillon* n'a pas fait cent mètres depuis cent vingt minutes. Le matelot parle de ramer. A ces mots une vive inquiétude se peint sur les traits du reste de l'équipage. Repoussé à l'unanimité moins une voix. Par le travers du château de Beauregard. Grand effet dans le genre murailles, donjon, oubliettes et chambre de torture. On songe aux admirables figures de rhétorique que ce spectacle eût inspiré à M. Florent. On décore séance tenante M. Florent du nom de « vieux grammairien mal lavé », et on passe outre avec une légère brise de môlaine. Par le travers de Nernier à six heures trente. Saluts

au drapeau tricolore qui flotte sur une auberge. Le matelot observe que le clocher de l'église a la forme d'un bonnet d'arlequin. Ceci est reconnu exact. Le matelot demande pourquoi l'on donne à des objets aussi sérieux que des clochers une apparence aussi grotesque? On décide d'embarrasser au retour le théologien Florent en lui proposant ce problème.

A sept heures trente : Yvoire. Le *Papillon* aborde dans le port du Châlet des Châtaigniers. Le maître-queux débarque les provisions et surveille leur transbordement au Châlet.

Bain au lac. Mais les costumes ont été oubliés ! L'équipage se passe de costumes...

Le soleil tombe derrière les montagnes, un silence paisible s'établit ; une barque semblable à une mouette fatiguée croise ses ailes grises, etc... (mouvement à finir).

Neuf heures : le dîner a été quelque peu rabelaisien. On a tordu le col à deux bouteilles de *Dézaley* grand cru. Le matelot se sent seul. Le capitaine parle musique et dit des bêtises sous un ciel serein.

Dix heures : on goûte au *Fendant du Valais* pour voir ce qu'il vaut.

Onze heures : le matelot se sent de plus en plus seul.

Onze heures et demie : « *Dis-moi, Muse, cet homme subtil, qui erra si longtemps après qu'il eut renversé...* »

Minuit : Illisible.

Seconde journée : Mercredi 16 juillet 18...

Vers huit heures, le *Papillon* prend le large. Toujours le beau fixe. Et voici le paysage : une large nappe presque blanche, striée de lignes foncées qui sont les perchoirs du vent ; une nappe immense tendue depuis le château d'Yvoire jusqu'à l'horizon dentelé des Rochers de Naye. A notre droite l'abondante et sauvage Savoie, avec son rivage silencieux, presque désert et tout semé de cailloux, ses larges montagnes bleues de forêts et sa seule canine courbe et nue : la Dent d'Oche. A notre gauche, bien loin, pareil au bord arrondi d'une coupe, le Jura, « notre vieux père le Jura », comme dit M. Florent qui est né dans le Val de Travers ; et on devine, malgré la distance, les plaines du Gros de Vaud, les pentes

douces couvertes de vignobles, et les riches maisons suisses, bien crépies, les postes fédérales, les écoles, les auberges pleines de monde et de gardes champêtres. Car le Grand Lac ne ressemble pas au Petit, et Rolle ne ressemble ni à Nernier, ni à Thonon. Chaque pays a son visage et le jardin du voisin est bien différent du vôtre.

Pour le moment nous lisons *la Faute de l'Abbé Mouret*. Le maître-queux lit à haute voix. Ce n'est guère intéressant jusqu'à présent. On n'y comprend pas grand'chose, sinon que l'abbé est une espèce de saint.

Vers dix heures et demie *l'Helvétie*, de la Compagnie générale de Navigation, nous dépasse. Échange de saluts. On se replonge dans *l'Abbé Mouret*.

A midi, toujours *l'Abbé Mouret*.

L'heure du déjeuner a été presque oubliée. L'équipage n'a guère faim, mais par contre, une soif dévorante. La lecture est interrompue ; sieste. *Abbé Mouret*. Nous allons vers des étonnements prodigieux. Quel pays que *les Artaud* ! Quelles fleurs ! quels arbres ! quelles filles ! Tout cela est-il bien possible? Notre plaisir est un peu gâté à l'idée que c'est une invention de M. Zola. Il n'existe pas de si beau jardin que le Paradou, il n'existe pas de tels parfums, ni de fille comme Albine, libre de courir partout demi-nue, une fille presque sauvage, et pourtant tout ce qu'elle dit est doux comme une poésie.

Le *Papillon* file un bon bord pendant l'après-midi. Loin devant nous sont les pointes de la Dranse, plantées de peupliers. Ce matin de bonne heure ils semblaient flotter dans le ciel et maintenant trois d'entre eux jaillissent hors de l'eau comme le trident de Neptune. Qu'il est calme, ce Haut Lac ! A peine y voit-on quelques barques. Il y en a quatre au large, tout à fait immobiles, et deux qui s'en vont à l'étire le long de la côte. Les matelots des barques, les « bakounis », habitent à bord, parfois avec femmes et enfants. Ce sont, pour la plupart, des Savoyards. La nuit on les entend chanter une musique triste. A mesure qu'on avance vers le Haut Lac tout devient plus sévère : c'est parce que les montagnes approchent avec toute leur ombre.

Nous ne lisons plus. Il y a une grande douceur dans ce calme.

Un peu plus loin : Ripaille, château historique. Faire ripaille, faire bombance, locution souvent expliquée et commentée par le sieur Florent. Le maître-queux se sent plein d'appétit rien qu'à passer si près de ces vieilles murailles. Il propose de ne pas dîner à bord. Nous attendrons d'être à Évian où il connaît un cabaret fameux. Adopté, enfin, à l'unanimité.

Le *Papillon* file toujours en rasant la côte, sous les murs du parc immense. Il y a une petite tour ronde au bord du lac et un noyer captif dans la tour ; il montre sa tête au-dessus des pierres et tend vers le soleil ses bras désespérés.

Puis voici les pointes de la Dranse, les cailloux blancs sur lesquels la rivière sautille.

Écrit à dix heures du soir, hôtel-restaurant Célestin.

Le *Papillon* est arrivé sans encombre à Évian. L'équipage a débarqué et s'est installé chez Célestin. Repas exquis élaboré par le maître-queux et le nommé Célestin. O souvenons-nous de la ferra sauce genevoise, des aubergines frites, du poulet en cocotte et du *Chambertin*. Quelqu'un demandera : « Et l'eau d'Évian? » A quoi nous répondrons en grands seigneurs : « Elle servit, ce soir-là, à rincer la vaisselle. »

M. Célestin apporte lui-même la note : trente-six francs cinquante ! L'équipage refait trois fois l'addition sans y trouver d'erreur. L'équipage paye et la fortune du bord est réduite à vingt-trois francs cinquante. L'équipage tout entier se contente d'une chambre unique ; il y aura un lit pour deux et le canapé pour un homme tout seul.

Troisième journée : Jeudi, 17 juillet.

Nuit mouvementée ! *La Faute de l'Abbé Mouret* nous empêcha longtemps de dormir, car René en donna copieusement lecture. L'abbé n'est plus abbé. Albine et lui, comme Adam et Ève, vivent au cœur du Paradou.

Vers deux heures du matin, un craquement... le lit s'était effondré ! Il fallut, dès l'aube, vu la modicité de nos ressources, déménager à la cloche de bois. Et maintenant le *Papillon*

reprend sa route. Nous profitons d'un mince « rebat » pour courir des bordées le long de la côte.

C'est ici que l'eau est profonde et noire, comme dans les lacs de montagne. Chez nous les montagnes sont lointaines. Mais depuis Évian elles se rapprochent toujours davantage et à Saint-Gingolph elles obliquent par la vallée du Rhône pour former les Alpes valaisanes. Partout où sont des montagnes il y a de l'ombre et du silence et du froid.

A Meillerie les rochers s'élèvent à pic ; c'est le pays des pierres et des barques. Les carrières, au flanc de la montagne, sont comme de larges blessures. On entend quelquefois le bruit sourd d'une mine qui saute, puis on voit rouler des cailloux et il en tombe jusque dans le lac. Mais au-dessus de ses plaies ouvertes la montagne triomphe aisément des hommes et l'on aperçoit, très haut, sa froide Cornette éventée.

En bas : le port, le grand nid des barques aux ailes pointues. Car c'est ici qu'elles s'assemblent toutes, les savoyardes, les vaudoises et celles de Genève pour faire leurs chargements. Serrées les unes contre les autres, leurs voiles carguées, elles sont reliées à la terre par des planches et sur ces planches vont et viennent des hommes avec des brouettes pleines de pierres, de « meilleries » comme on les appelle. De temps en temps l'une d'elles écarte ses antennes et déroule sa toile. Alors, son ventre noir immergé, elle glisse silencieusement vers le large. Son voyage sera long s'il fait calme, et les riverains verront la grande barque lumineuse dans les crépuscules, ou bien, s'ils se promènent sur les berges, la nuit, ils verront les doubles et noirs triangles immobiles sous la lune.

Midi. — Le *Papillon* navigue en face de Saint-Gingolph, village frontière entre la France et la Suisse. Un petit ruisseau sépare les deux pays, un mince ruisseau de rien du tout sur lequel passe un pont. D'un côté, les gendarmes français avec leurs tuniques bleues; de l'autre, les douaniers de la Confédération, galonnés de laine jaune. Et voilà tout ce qu'on voit des frontières. C'est comme un seul pays qui se continue. Mais il y a quand même les différences que chacun sait. En Suisse les villages sont propres, en Savoie ils sont sales, mais si jolis ! Chez les uns on dit : *Un voyâge, un accidint, une bouéye, un gigeu.* Et chez les autres : Un gigot, un voyage,

un accident, une bouée. En Suisse on blâme cette prononciation affectée :

— Écoutez-le voir, — dit-on, — il a l'accent français !

Pendant l'après-midi, chacun de nous, à tour de rôle, fait la sieste. Le maître-queux prépare le thé tandis que le *Papillon* passe devant le Bouveret. C'est ici le « fond du lac », le bout du lac, la fin du lac. A dire vrai ce serait plutôt son commencement puisqu'il est formé, tout près du Bouveret, par le Rhône. On aperçoit la plaine où il coule et au delà s'ouvre l'immense vallée, fortifiée à droite et à gauche par des montagnes : la Dent de Morcles, la Dent du Midi et le commencement des Alpes Bernoises.

Après bien des heures nous passons au large du château de Chillon qui dresse ses murailles déflorées à jamais par l'image, mais évocatrices malgré tout de sièges, d'assauts, de prisonniers célèbres. Puis le *Papillon* pique sur Montreux, qui se laisse rôtir au soleil comme une vieille dame frileuse. Au-dessus de cette ville René nous montre le funiculaire de Glion, une petite cage noire qui s'élève verticalement ; on croirait un coléoptère prudent grimpant le long d'un fil.

C'est le soir, et des fenêtres, partout, miroitent. Des hôtels, des pensions; des pensions, des hôtels ! Drapeaux suisses, drapeaux anglais, drapeaux américains, tramways, voitures, kursaal, bateaux à vapeur, bateaux à rames. Que nous sommes loin de la côte savoyarde, de son silence et de son ombre ! Montreux n'est que vie et soleil. Du bord du *Papillon* nous devinons les jolies miss blondes, les pâtisseries, les portiers chamarrés d'or, les magasins où l'on vend des alpenstocks, des souvenirs en quartz rose et des vues du château de Chillon, peintes sur des boîtes à timbres.

— Je connais un fameux petit café... — hasarde le maître-queux.

Mais d'un geste le capitaine vide la bourse commune. Par prudence nous ne débarquerons pas. D'ailleurs la nuit promet d'être splendide et nous voulons la passer à bord.

Onze heures du soir. — La voici tout autour de nous, et du lac, et du monde, cette nuit d'été tendue sur nos têtes et sous la coque du *Papillon*. Car c'est une seule nuit liquide et aérienne avec des étoiles en haut, des étoiles en bas, une lune dans le

ciel et une lune dans le lac. Nous avons fixé la lanterne à l'arrière, au petit mât d'artimon, et c'est près d'elle que j'écris. Nous nous tenons très au large pour raccourcir un peu notre route. Tout là-bas clignotent les feux de Montreux, Clarens, La Tour, puis Vevey que nous avons évité. Mais toujours mes regards se tournent vers le large où il n'y a rien... rien que du noir, des étoiles, et ce ruban de lune qui se tortille à la surface de l'eau.

Edmond et René dorment, étendus sur les bancs. Comme nous sommes seuls, perdus au fond de cette obscurité déserte ! Où sommes-nous? D'après la carte ce doit être Lutry, cet étroit faisceau de lumières au ras de la côte. Mais qu'importe ! La crainte vague qui m'oppresse ne vient pas de ce doute, — on ne peut s'égarer bien longtemps sur le lac, — cette crainte étrange naît de ceci, à quoi je n'avais jamais songé : nous ne sommes nulle part... Nous ne sommes sur aucun point défini ou fixe, repéré, mais sur une eau mobile qui, dans un instant, aura glissé ailleurs, effaçant notre sillage éphémère. Pour un peu, si peu — quelques planches de pitchpin — nous ne serions plus rattachés à rien de vivant. Le hasard d'un abordage, un trou perfide dans la coque... voilà comment la mort vous prend. Puis plus rien... Une immense nuit tranquille, pleine d'étoiles, et un lac uni où continuera de tremper ce ruban de lune.

Ils ronflent. Et moi je suis responsable comme un pilote. Par ma volonté nous éviterons les barques insoucieuses qui négligent d'allumer leurs feux ; nous ne dévierons pas de notre route et le *Papillon* verra blanchir le matin. Par ma volonté ! Elle seule nous guide en ce moment. Elle me guidera plus tard aussi, dans ma vie d'homme. J'espère qu'alors elle me mènera vers les grandes belles choses entrevues ; mais il ne faut rien écrire de cela encore. Seulement j'y songe cette nuit, devant cette double obscurité si complète. L'on ne sait plus qu'il y a des humains. Pauvres petits humains débiles quand on les compare aux puissances véritables ! Et moi qui parle de *ma* volonté, de *mon* avenir, de *mon* histoire... Est-ce que cela vaut d'être pensé, d'être noté?

Voici que se lève la fine brise nocturne qui a nom : « fraisdieu ». Le clapotis... une inclinaison légère du bateau... la flamme de ma lampe vacille.

Quatrième journée : Vendredi, 18 juillet.

L'aube. Il fait froid. J'ai dormi un peu, la main sur le gouvernail. Très vaguement, les montagnes, les côtes se sont dessinées, ont repris leur place, se sont soudées les unes aux autres ; lourdeur, lassitude. Malgré mes dernières réflexions d'hier, j'ai, pendant des heures, voyagé dans le temps et dans l'impossible. Sans faire au juste des projets, j'ai marqué des préférences. C'est ainsi : je ne poursuis jamais une idée avec logique et déductions, comme M. Florent m'enseigne à le faire ; je galope vers le fou, le brillant. Demi-rêve, demi-conscience. Je crois qu'il serait sage de me dire : « Choisis donc quelque bonne carrière pratique. » Mais ma nuit s'est passée à imaginer ardemment une destinée moins simple, plus véhémente.

Fantasmagorie rose et bleue au bout du lac : brouillards, brume, château de nuages où couve l'incendie géant par delà un mur de turquoise. Et tout à coup une flamme jaillit du faîte et le soleil bondit sur le lac, s'éparpille jusqu'à l'horizon. Le *Papillon* recueille lumière et chaleur sur ses ailes triangulaires.

Edmond et René s'éveillent. Baignade, nudités drôlatiques aperçues à travers l'eau déformante, corps osseux qui se sèchent ; déjeuner. Nous sommes à la hauteur d'Ouchy. Des canots se détachent du port et viennent rôder autour de nous ; on observe curieusement l'espèce de roulotte maritime à quoi nous ressemblons avec nos peignoirs entr'ouverts, nos cheveux en broussaille, les ustensiles de ménage qui jonchent les bancs, les couvertures, la lanterne de roulier accrochée au mât derrière. Les rameurs, en un vaudois traînard, font leurs réflexions que le maître-queux, ironique, souligne dans le plus pur des grasseyements de Genève. Lausanne, qui ressemble à un plus grand Montreux, étale orgueilleusement ses pierres de taille, ses blancheurs de ville internationale et moderne.

Mais un courant d'air chaud nous enveloppe ; des taches zèbrent le lac ; les voiles s'enflent ; c'est la « vaudaire », le vent brûlant aux grosses vagues. En un instant le *Papillon* s'envole.

Morges. Nous décidons d'atterrir pour renouveler nos provisions. Déjà la houle augmente et bat les murs du bon port fermé, flanqué de tourelles. Et nous éprouvons en débarquant cette sensation bizarre, que le sol remue aussi, se déplace et tangue. Nos jambes sont tout engourdies. Le maître-queux arque les siennes et ressemble à un cavalier de plomb. Edmond porte le panier et nous entrons dans le premier café venu. Notre cave remontée, nous allons à la boulangerie, chez le confiseur, chez l'épicier; puis, en route de nouveau, plein vent arrière, par belle brise moutonnante.

Mais le ciel se charge de plus en plus derrière nous ; le fond du lac est noir, déjà plein de grondements. Nous fuyons devant l'orage probable. On amène la voile d'artimon. Le maître-queux montre un visage soucieux et risque quelques plaisanteries sur les naufrages ; néanmoins il s'informe s'il existe des canots de sauvetage dans ces médiocres hameaux égrenés le long de la côte. Peu après un coup de tonnerre éclate sur nos têtes; c'est bien près ; on sent comme une odeur de brûlé dans l'air. Premières et larges gouttes de pluie. Alors nous n'hésitons plus, un simple déplacement de la barre à bâbord et notre péniche oblique vers une petite anse abritée au-dessous de Saint-Prex. Nous jetons l'ancre, nous baissons les voiles qui claquent et s'échappent des mains, et les rames font le reste.

Nous voici à terre de nouveau avec le plein sentiment de notre sécurité et tout heureux de ce tapage, de ce grand mouvement auquel nous n'accordons plus que sa valeur de spectacle. Maintenant c'est beau de voir les lourdes vagues troubles et frisées, les craquelures électriques mauves sur fond gris, les nuées basses et rapides. La Savoie est invisible derrière ce rideau de pluie, ainsi du reste que le Petit Lac et même que le large. Nous sommes assis sur un mur que surplombent des arbres et le *Papillon*, tiré sur la grève, protège sous ses bancs nos sacs et nos vivres. Il tonne. La pluie cesse et reprend. Je note ces choses avec mon crayon, à la hâte. Je songe aussi à grand'mère, qui doit être bien inquiète.

Deux heures. — Nous sommes en marche de nouveau; les voiles sèchent sous le bon vent frais et l'on respire ces autres odeurs, celles qui suivent les orages, comme, après la

bataille, s'élancent les troupes ardentes et jeunes. Le soleil reparaît, et aussi la rive française, et aussi, dans l'éloignement, le Petit Lac.

Rolle. Les vignobles de la côte ; les gros villages de vignerons où l'on entend gronder tout à coup le canon... le canon contre la grêle, à cause du raisin. Et parfois, malgré tout, la grêle s'abat et les récoltes sont détruites en quelques minutes... Sans parler du phylloxéra... C'est pourquoi grand-père fait arracher tous les ans d'autres plants de vigne et il les remplace par des pommes de terre. En cela il navre M. Florent qui est un fin connaisseur, comme, paraît-il, tous les Neuchâtelois. M. Florent ne confond pas plus le nonante avec le nonante-trois, qu'un vers de Virgile avec un vers d'Horace, et il voudrait amener grand-père à combattre le mildiou et les autres maladies par le sulfatage. Mais grand-père est obstiné et qualifie notre vin de « piquette ».

René reprend à voix haute la lecture de *l'Abbé Mouret*. Le temps passe et l'on s'en aperçoit à peine. Toujours la côte défile sans que nous ayons à faire une manœuvre. Le vent se maintient, puis, vers le soir, il cale. Après notre dîner nous nous trouvons à la hauteur de Promenthoux, et déjà la nuit monte. J'ai rallumé la lanterne tandis que l'autre, la grosse lanterne du ciel, se balance dans les nuages.

Notre voyage tire à sa fin. A la lumière du quinquet nous avons lu les dernières pages du roman. L'histoire se dénoue par la mort ; aucun de nous trois ne l'avait prévue. Et maintenant cela nous semble amer et vrai, presque fatal puisque cet amour ne pouvait être... Pourtant, non. La vie devait triompher. Elle triomphe, d'ailleurs, dans les dernières lignes :

« — Serge ! Serge ! la vache a fait un veau ! »

La vie n'est-elle pas assurée de l'éternelle victoire?

Cinquième journée, samedi 19 juillet : deux heures du matin.

J'écris cinquième journée parce qu'il est deux heures du matin mais c'est toujours la même nuit qui se prolonge. La lune est très haut, le silence absolu. La fraîsdieu nous fait glisser doucement, semblables à l'ombre d'un petit nuage.

Nous sommes dans ces parages où l'on reconnaît, sous la lumière verte, chaque arbre un peu haut, chaque mur, le glouglou des vaguelettes sous les rochers.

Et voici qu'apparaissent comme des fantômes l'embarcadère de chez nous, la jetée du port, le peuplier noir, les roseaux où dort un couple de cygnes. Le bateau glisse toujours et je gouverne sur la bouée, notre bouée, qui flotte dans le rayon d'argent.

Nous aussi, gagnés par le silence, nous débarquons comme des fantômes, trois fantômes chargés de ballots et qui ressemblent à des contrebandiers. Nous achèverons la nuit dans la cabane, couchés sur des voiles. Et c'est à présent seulement, en réunissant mes effets, que je retrouve le petit *Évangile selon Saint Luc* que m'a confié grand'mère.

Alors je pense à l'autre livre, au livre défendu ; et, d'accord avec René, nous allons jusqu'au bout du pont, nous arrachons les pages, nous les déchirons, nous les éparpillons à la surface du lac pour qu'il en emporte les débris où bon lui semblera.

Ici s'arrêtait le *Journal de bord.*

Je me rappelle encore que, pendant les journées suivantes, les vagues s'obstinèrent à ramener sur la grève des pages mutilées et des pages intactes. Grand-père, agacé, les pêchait du bout de sa canne, les faisait sécher sur des pierres et y mettait le feu. C'étaient toujours les feuilles du même volume en haut desquelles on pouvait lire : *la Faute de l'Abbé Mouret.*

XI

Mais avant de nous laisser reprendre le travail, grand-père déclara qu'il avait à nous parler sérieusement et il nous fit venir dans sa bibliothèque. Il s'exprima avec simplicité :

— L'un de vous va avoir quatorze ans et l'autre en a passé quinze. Or, vous ne savez pas grand'chose; je viens d'examiner vos cahiers. J'avais cru agir sagement en vous élevant

ici, au sein de votre famille, dans le pays où vous êtes nés. Si monsieur Florent n'a pas obtenu de meilleurs résultats, c'est sans doute que vous fûtes de bien mauvais élèves. Je ne vous le reproche pas : ces choses-là sont dans l'ordre. Mais elles ne peuvent durer éternellement. Il est donc temps que vous envisagiez l'avenir avec sérieux, toi surtout, Jean, car sur bien des points, tu es resté plus enfant que ton frère. A cet effet et parce que le travail est la raison d'être de toute vie utile, j'ai fait venir par monsieur Florent les programmes du Gymnase de Neuchâtel et ceux du Collège Latin. Vous verrez ces programmes, vous les étudierez, vous les préparerez, et, l'année prochaine, vous tenterez les examens d'admission. Car, à tous égards, il sera excellent que vous passiez plusieurs années en dehors de chez moi. Quant à vos carrières futures, je vous laisse libres...

Un profond étonnement nous tint immobiles. Nous regardions les objets alignés sur la table, la lampe, deux boîtes à timbres, le pèse-lettres, l'encrier d'albâtre qui représentait une femme couchée. Dehors le jardinier ratissait l'avenue. Ces choses se gravaient en nous profondément. Edmond s'était mis à faire tourner la boule astronomique sur son pivot jusqu'au moment où il n'y put tenir, et tout son corps se soulevait par secousses, puis il éclata en sanglots. Je me raidis de toutes mes forces et j'enfonçai mes ongles dans mes paumes. Grand-père se moucha avec bruit et il fit semblant de chercher une fiche introuvable dans le désordre de ses tiroirs.

Edmond s'était réfugié auprès de grand'mère qui le consolait. Elle lui parlait de Neuchâtel, de la nouvelle vie qui nous y attendait, de la famille où nous serions établis. Elle peignait notre avenir sous des couleurs charmantes afin que la séparation nous fût moins difficile. Il y avait aussi un lac de Neuchâtel, un grand lac plus sauvage que celui-ci, tout bordé de grèves, de roseaux et de vignobles. Et puis les vacances nous ramèneraient ici, toutes les vacances : celles de Noël, celles de Pâques, les « grandes vacances » qui durent tout l'été. M. Florent apporta ses renseignements plus précis, nous décrivit les cours, les professeurs, indiqua les ressources multiples de la petite cité intellectuelle. Il esquissa

un aperçu de son histoire, nomma les comtes de Neuchâtel, la duchesse de Longueville, le roi de Prusse et le prince Berthier.

Mais rien ne pouvait me distraire de la pensée qu'il faudrait quitter le lac, mon bateau et la douce Savoie. Jamais arrière-automne n'avait eu ce charme et cette mélancolie. Depuis que la bise était tombée il faisait tiède comme en septembre et l'air semblait plus léger, plus fin, le soleil plus vague, la campagne plus paisible. Les chaloupes étant désarmées il ne restait à naviguer que les barques aux voiles latines, qui descendaient toutes chargées vers Genève ou remontaient à vide vers le Haut Lac. Je les regardais s'effacer dans la brume et il m'arrivait déjà de me complaire à remuer mon petit passé d'enfant, de rappeler certains jours, certains faits, certaines heures, comme s'ils eussent été plus importants que d'autres, plus rares et plus délectables. J'aimais à m'isoler sur la grève, maintenant déserte, pour explorer et dénombrer ces événements intimes, d'ailleurs sans liens apparents : les noires nuits d'été avec les cris des chouettes ; les deux chers vieux visages des grands parents ; l'angélus sonnant dans le crépuscule et cette première apparition de mon oncle ; la sonate en la bémol ; notre navigation nocturne au large de Lutry ; les solitudes d'Yvoire ; les yeux tendres de mademoiselle Georgine et, au delà de tous ces souvenirs, mêlé à eux, éclairé par eux comme le fond d'une peinture, le lac, tantôt immobile et calme avec ses pierres qu'on voit au travers, ses herbes, ses poissons ; tantôt boursouflé par les vagues, ennemi, noir, et chargé d'une puissance miraculeuse.

Mais on me priva bientôt de mes chères rêveries. Il fallut me mettre au travail car nous n'avions que l'hiver pour nous préparer aux examens. Nous devions nous y présenter après Pâques. M. Florent acheta les livres dont nous avions besoin, des cahiers neufs, disputa plus que jamais avec grand-père de la supériorité des études classiques, parla plus que jamais par sentences latines, nous peignit son pays natal comme le plus sage et le plus heureux des pays, et nous étonna par tout ce qu'il dit de beau et de bien d'une ville où il n'avait jamais pu se résoudre à vivre.

XII

L'ANNÉE D'APRÈS

Neuchâtel, aimable et studieuse cité qui rêve au bord de son lac triste ; Neuchâtel aux maisons de pierre jaune où reste prisonnière la chaude lumière des coteaux du Jura ; petite ville écartée où l'on sonne encore le couvre-feu, ville des pensionnats de demoiselles, ville des étudiants aux casquettes multicolores, ville de silence, ville passionnée, je revis, en songeant à vous, les heures délicieusement amères de ma jeunesse !

La maison du professeur est sur la grande place, avec sa façade dorée et ses petites fenêtres. Un peu plus loin l'hôtel de ville et sa colonnade de temple grec, l'hôpital aux croisées fleuries, et les deux rues principales, l'une qui s'enfonce dans le quartier actif et l'autre, l'élégant faubourg, bordé de vieilles demeures et de jardins. Au-dessus de ces toits centenaires s'étage, à flanc de montagne, la ville neuve : bâtisses isolées et claires, hospices, retraites de petits rentiers paisibles, les villas « Mon Désir », les villas « Mon Idée », les villas « Mon Repos ». Et tout en bas, devant la maison du professeur, sont le port, les quais, et la longue promenade avec l'École des jeunes filles, le Collège Latin, l'Académie.

M. Florent nous quitta après les examens. Son visage aux traits mobiles exprimait, le jour de son départ, le conflit qui divisait son âme candide : la joie de notre réussite à tous deux et le chagrin de la séparation. Il nous invita pour déjeuner à l'hôtel du Soleil et nous fit boire un vin blanc du pays : « le surlies », qu'il fit mousser dans nos verres en tenant très haut la bouteille et qu'il but avec une gravité d'amateur. Il nous offrit des cigarettes, du café, pronostiqua que nous ferions de bonnes études si nous continuions à suivre ses méthodes de discipline intellectuelle, et, comme il avait un certain goût pour le discours, il nous lut quelques pages composées avec soin, écrites avec recherche, dans lesquelles il résumait ses conseils en d'adroites formules.

Puis il nous remit entre les mains du professeur Mandrel, et ce dernier ami de chez nous s'en alla, emportant à son insu un lambeau de notre cœur.

Alors voici qu'une seconde vie commence dans ce nouveau pays, au bord d'un lac inconnu.

Mille détails que d'autres ne verraient pas, mais qui, pour nous, étaient des découvertes : les classes, ces grandes classes d'écoles publiques avec leurs pupitres où chaque occupant a gravé son nom; les camarades aux figures mauvaises ou bonnes, les amis qu'on choisit presque tout de suite et qui sont assis par-ci, par-là, suivant les hasards de l'ordre alphabétique ; les maîtres : ceux qu'on aime du premier coup, et les « méchants » dont on se méfiera jusqu'au bout ; enfin cette fameuse liberté dont grand-père parlait tant et qui voulait dire : permission de fumer après les cours, permission de se promener en ville, permission d'aller au café, permission de jouer au jeune homme !

Chez le professeur Mandrel nous occupions chacun une chambre, mon frère et moi. J'avais obtenu de grand-père l'autorisation de louer un piano. J'affichai contre les murs toutes sortes de gravures, de photographies et même de petits éventails japonais, comme mademoiselle Georgine. Sur le piano je plaçai un buste en plâtre de Beethoven, acquis dans un bazar. Mes livres d'études s'alignaient sur une étagère et ma table de travail était devant la fenêtre.

Comme elles furent longues et pleines ces premières semaines avec toutes leurs révélations, leurs surprises et leurs enchantements !

Chaque journée apportait sa petite moisson. Pendant les cours nous nous appliquions, nous, les quelques nouveaux, parce que nous en étions encore à penser que le meilleur moyen de plaire aux anciens serait de prendre les premières places dans la classe. On nous fit bientôt voir que ce calcul était mauvais et que tout zèle est méprisable. Des fils de paysans, aux grosses joues rouges, passaient leurs récréations à préparer la leçon prochaine, les poings dans les oreilles pour mieux s'isoler. Les élégants se tenaient ensemble, se préoccupaient de leurs toilettes et se montraient leurs mouchoirs de couleur. Un ou deux avaient des goûts littéraires et com-

mentaient à perte de vue certains ouvrages dont les titres et les auteurs m'étaient inconnus. Un autre faisait collection des fossiles et voulait me gagner à sa manie. Un garçon de la montagne me montra ses cahiers tout remplis de dessins extravagants qui rappelaient de loin une feuille, des pommes de pin, des fleurs étranges, et il me confiait ses recherches : « Ça, mon vieux, c'est du moderne, c'est du raide, c'est nouveau siècle ! Vivent nous et à bas les pompiers ! » J'appris ce qu'est un « pompier » et ce que rêvait le jeune homme de la montagne. Je m'ébahis devant la passion du collectionneur de fossiles et j'allai voir, chez lui, minutieusement étiquetés dans des cartons, les ammonites, les zoolithes, les oursins qu'il avait recueillis. J'achetai les romans dont parlaient mes camarades et je les avalai, parfois en une seule nuit, tellement cette révélation m'éblouit.

Le professeur Mandrel lui-même me prêta des livres. C'était un admirateur du grand siècle et du grand roi. Il en parlait doctement, en termes choisis, et je lus pêle-mêle Racine et M. Bourget, La Bruyère, Stendhal et Verlaine. Il me faisait entrer dans sa bibliothèque, le soir, après dîner. Je fumais avec désinvolture du tabac d'Orient tandis que le professeur savourait de noirs cigares mexicains, tout en devisant littérature. Il avait des vues élevées et nettes, une documentation précise, un sourire aimable et joyeux.

Et l'aspect toujours étonnant de cette ville avec les murs jaunes de ses maisons et de ses édifices publics, qui la singularisent, la rendent lumineuse en toutes saisons, sous tous les nuages ! Son peuple cérémonieux, un peu pédant, un peu prétentieux, mais bonhomme, généreux et sans malice. La rue du Seyon ! La rue des Épancheurs ! Le jardin public où l'on tient captives quelques bêtes : des chamois, des singes et des perroquets. Les quais, puis, au delà, le lac !

Il fallut en faire la connaissance au premier jour de congé. Dans le port vivotait un loueur de bateaux ; il me proposa son unique voilier, le *Zéphyr*, un méchant canot, incommode, mal gréé, muni d'une voile sordide. Comme j'évoquai les blancs cordages de l'*Ibis*, ses poulies huilées, ses cuivres astiqués, sa toile éblouissante !

Je sortis hors des jetées. Mais qu'il est différent du nôtre

ce lac désert, et large, et monotone, sans presqu'île, sans golfe, sans imprévu ! Comme il me parut étranger ! On devinait, sur l'autre côte, de rares villages. A un bout devait se trouver Yverdon, à l'autre le canal de la Thielle qui relie les lac de Neuchâtel et de Bienne. Mais je ne savais ces choses que par ma géographie, et aussi parce qu'en venant de Genève le train passe à Yverdon.

Les eaux sont grises, ou mauves, ou vertes. Elles n'ont jamais ce bleu du Léman. Personne n'y navigue pour son plaisir. On voit quelques barques à voiles carrées, deux ou trois vapeurs aux lignes désuètes, et c'est tout. Avec quel étonnement j'examinai le détail de ce lac sans marins et sans vie ! Au long de la côte neuchâteloise, des murs, et, au-dessus, des vignes, toujours des vignes, avec leurs armées d'échalas. Sur la rive opposée des forêts en longues masses horizontales, mais si distantes que je désespérai d'y parvenir jamais. Entre deux, l'étendue grise ou bleu-ardoise, si calme qu'on pouvait suivre jusqu'à l'horizon le sillage d'un vapeur, semblable à un ruban de moire déroulé. Une mouette cria sa note plaintive.

O spleen ! J'appris alors tes merveilleuses blessures.

Après bien des mois seulement, après le premier automne, je compris le charme nostalgique d'un tel paysage. Parce que tout ce qui est profond ne se livre pas tout de suite. Il faut apprendre à aimer. Le soleil, le bleu du ciel, une fanfare dans le matin, ce sont des joies qui nous traversent seulement. Pourtant il y a d'autres émois qu'on découvre à la longue, dans la solitude de son cœur. Ce sont eux qui nous enseignent. Ce sont eux qui demeurent.

Ainsi ce morne lac me devint cher, et peut-être plus proche que l'autre, avec toute sa lumière. Mais d'abord il me fut incompréhensible. Le *Zéphyr* me portait indifféremment du côté d'Auvernier ou vers Saint-Blaise. Toutefois un plaisir restait égal à lui-même : celui du vent, de la voile tendue et ronde, du silence et de la liberté.

Les dimanches, puis, plus tard, par les longues soirées du printemps, j'allais trouver le vieux loueur et son vieux bateau. Je détachais l'ancre, je partais vers le large, emportant des livres nouveaux, l'esprit tranquille malgré mes

devoirs inachevés. Aucun de mes amis ne voulait m'accompagner. Et d'ailleurs, je le préférais ainsi, car je n'aimais à être distrait ni dans mes lectures, ni dans mes rêveries. Je sus des poèmes par cœur. Je lus *le Rouge et le Noir, Madame Bovary, la Nouvelle Héloïse.* J'avais de longs cheveux, un gilet de velours et quelques poils de moustache.

Mon professeur de piano, M. Grinche, se déclarait mécontent car je ne m'astreignais plus volontiers à de fastidieux exercices. C'était du reste un homme qui eût fait un meilleur notaire qu'un bon maître de musique. Il avait peu d'enthousiasme et l'esprit méticuleux. Je le quittai, ayant découvert un artiste bohème et charmant. Nous discutions ensemble des plans de compositions, des projets pour l'avenir. Il me jouait pendant des après-midi entiers mes pièces favorites.

Comme il faisait sa partie de violon dans l'orchestre, j'assistais aux répétitions des concerts d'abonnement. Je me formai à la musique instrumentale sous sa direction et me plongeai dans l'étude de l'harmonie qui me parut aussi ardue que les mathématiques. Un soir il m'emmena à la Société Chorale où je fus inscrit parmi les barytons. On chantait une messe de Bach.

« Elle » était là, sur les gradins en face de nous, au milieu du groupe des soprani. Elle avait des tresses blondes et un beau visage allongé. Je demandai son nom. Quelqu'un me le dit et il me parut plus doux que tous les autres noms de femme. De temps à autre ses yeux glissaient sur nous, ou bien elle riait avec sa voisine, ou bien, en chantant, elle levait un peu la tête. Elle avait noué dans ses cheveux un gros ruban de satin noir.

Par les belles soirées, la population tout entière se promène sur les quais. Cela forme un cortège à double courant où, régulièrement, passent et repassent les mêmes personnes qui se saluent à chaque rencontre avec cérémonie.

Comme elle était sœur d'un de mes camarades, une fois qu'elle se promenait avec lui sur les quais j'inventai quelque prétexte pour l'arrêter. Il me nomma ; elle me tendit la main. Puis je les accompagnai sans rien dire et elle aussi se taisait. Lui seul parlait. Il trouvait mille choses à raconter. Mais moi je tâchais à me souvenir de tout, de sa chevelure, de sa

bouche, de son sourire, de la robe qu'elle portait... Elle vit bien que je la regardais et je rougis en même temps qu'elle.

Par un floconneux matin de novembre le professeur Mandrel nous remit une dépêche : on nous attendait tout de suite à la maison ; grand'père était gravement malade.

Je nous revois, Edmond et moi, dans ce wagon qui nous emportait vers Genève en s'arrêtant partout à des petites stations inutiles. Nous avions chacun notre coin, près d'une fenêtre. Dans les gares il y avait beaucoup de gens qui riaient ou qui sortaient des buffets, rouges, et en se bousculant. Ce devait être un dimanche. Je me souviens d'un groupe de jeunes gens portant des cocardes et chantant des refrains patriotiques. Nous ne parlions guère. Seulement, de temps à autre, l'un de nous disait à voix basse : « Crois-tu qu'il soit déjà mort? » Et cette pensée devenait une lente certitude à mesure que le train approchait de chez nous.

XIV

Grand'mère nous tint longtemps serrés contre elle sans pouvoir dire autre chose que : « pauvres petits, mes pauvres petits », tandis que les larmes roulaient sur ses joues blanches, ces larmes qui devaient couler si souvent pendant les années suivantes jusqu'au jour où, ayant creusé deux sillons dans son visage fatigué, elles tarirent pour jamais. Lorsqu'elle put parler, elle nous dit la courte attaque de grand-père, la veille au soir, son agonie, ses derniers moments.

Elle ajouta :

— Il est là haut, si beau et si paisible sur son lit ; je ne me lasse pas de le regarder. Il vous faut monter avec moi.

Grand'mère avait repris tout son calme. Elle gravit l'escalier en rspirant un peu bruyamment, à son habitude, et chacun de nous la tenait par un bras. Devant la porte elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Puis elle entra dans la chambre qui était à demi obscure à cause des volets fermés. Mais au bout d'un instant nos yeux s'accoutumèrent.

Il était couché sur le dos, les bras allongés, la tête un peu jaune sur les blancheurs de l'oreiller, et sa chère figure à peine

changée. Nous ne l'avions jamais vue si sévère et si mince. Debout au pied du lit, nous restions immobiles, parce que nous voyions pour la première fois un mort. C'est en même temps quelque chose de très grand et de très épouvantable. C'est encore une forme humaine et pourtant ce n'est plus rien, pas plus que le lit sur lequel il repose, pas plus que la lampe au coin de la table.

Grand'mère arrangeait les draps. Elle remonta un peu l'oreiller ; elle nous dit : « Embrassez-le. » Et nous l'embrassâmes sur le front, qui était dur et sec comme une pierre. Je crus l'entendre respirer ; ses paupières ne semblaient pas tout à fait abaissées, comme s'il nous observait par-dessous, à travers les cils. Ses pauvres vieilles mains ridées gardaient encore leur aspect affairé et laborieux, et il restait une tache d'encre à l'un de ses doigts.

Voici grand-père mort sur son lit, et nous, ses petits-enfants, nous allons continuer à vivre à sa place, comme il a vécu à la place de ses ancêtres. Une force nous pousse en avant vers cet avenir que personne ne devine et qu'on ne fixe jamais puisqu'il n'y a pas de présent. Il n'existe que l'avenir et le passé. Au bout de tout avenir est la mort. Et après, qu'y a-t-il? C'était sans doute la première fois que je me posais ardemment et avec anxiété, cette question. Auparavant je n'y pensais guère. Grand'mère, seule, en parlait quelquefois, et puis le pasteur, du haut de la chaire, le dimanche. Mais grand'mère n'aimait pas à creuser ce problème. Depuis toujours, elle croyait ; elle croyait à tout ce qui est rapporté dans la Bible, en commençant par la Genèse et jusqu'à l'Apocalypse. Elle devait retrouver dans le ciel tous ses morts bien-aimés et c'est pourquoi elle nous disait ce jour-là :

— Regardez comme il a l'air heureux.

Nous ne pouvions détacher nos yeux de ce visage immobile qui occupait notre mémoire aussi loin que rebroussaient nos souvenirs, et je me demandais avec angoisse : « Qu'est-elle devenue, l'âme de grand-père? Qu'est-elle devenue? »

C'était comme une partie de moi-même que je cherchais, une partie de moi qui venait de m'échapper, de mourir en même temps que mon aïeul, quelque chose qu'il emportait dans le mystère.

Ensuite grand'mère nous montra ses habits, jetés sur une chaise :

— ... Ceux qu'il portait hier, — dit-elle. — Voici sa montre qui marche encore...

Et en effet, lorsqu'elle fut posée sur la table, on entendit battre son petit cœur pressé.

Il y avait partout des objets à lui : des mouchoirs sur tous les meubles, quelques feuilles de notes, des boîtes de plaques photographiques, des clés.

Grand'mère reprit :

— Tu comprends, hier, vers cinq heures, il ne se sentait pas bien. Il monte. Il se plaint de vertiges. Et le voilà qui tombe en avant, sur ce fauteuil...

Il fallut descendre. En bas affluaient déjà toutes ces visites qui viennent quand il y a un mort dans une maison.

La nuit nous veillâmes le corps, mon oncle et moi. Il s'était mis près de la lampe, pour lire, et moi en face de lui, dans un fauteuil, avec une couverture sur les jambes. Parfois un chien aboyait quelque part, au fond de la campagne, ou bien j'entendais le petit bruit intermittent que faisait mon oncle en tournant les pages du livre. Après bien longtemps il s'endormit aussi et je veillai seul ces deux frères.

Au matin des hommes vinrent mettre le corps dans le cercueil et on le descendit dans le salon, pour le culte. Le pasteur arriva le premier, ensuite les parents, les amis et toute la foule. Nous étions assis près de la porte avec grand'mère et mon oncle.

A travers mes larmes, je reconnus bien des bonnes figures : M. le président de « la Nautique », M. Riboulet, le propriétaire du *Vanneau* ; des matelots, l'amiral, qui tournait sa belle casquette dans ses doigts ; Filion, des gens d'Yvoire, et de Nernier, tous mes chers marins d'eau douce. Beaucoup pleuraient comme s'ils avaient perdu une personne de leur famille. Le pasteur prit pour texte de son allocution ces premiers vers d'un cantique :

Matelots en voyage
Vers le bord éternel...

Au milieu du silence, quelqu'un, derrière nous, sanglota avec bruit s'écriant :

— Mon bon monsieur, mon bon monsieur !

Grand'mère murmura :

— C'est ce pauvre Filion.

Et il était plus proche de notre cœur que bien d'autres.

Après, on partit pour le cimetière. Devant la tombe un inconnu fit un discours au nom d'une société de savants ; un autre encore parla. Mais je ne sais ce qu'ils dirent. Je regardais fixement devant moi. Je vis qu'on avait beaucoup de peine à descendre la bière ; il faut croire qu'elle était bien lourde. Je me souvins de grand-père disant :

— Et maintenant je vais vous conter l'histoire du canard et de la ficelle.

Alors, je compris subitement que c'était mon enfance qui venait de mourir avec ce cher mort et que les fossoyeurs recouvraient de terre; cette belle enfance insoucieuse et toute traversée de soleil. Désormais nous serions plus réellement orphelins, aux côtés de la pauvre aïeule sans force. Il nous fallait devenir des hommes de bonne heure, car il nous restait un devoir à remplir, un grand devoir de jeunesse. Mais aujourd'hui nous avions encore le droit d'être des enfants, de pleurer toutes nos larmes, et je ne voyais plus qu'à travers leur brouillard tous ces amis qui passaient devant nous, tête nue sur deux rangs. On entendait un piétinement sur la petite route du cimetière, une cadence solennelle marquée par tous ces vivants.

Lorsque la noire voiture nous ramena dans le parc, le jardinier qui travaillait chez grand-père depuis quarante années marcha auprès de la portière jusqu'au perron de la maison. Puis il secoua nos mains fortement, sans trouver de parole. Comme un muet il tira de son gilet la belle montre d'or qu'on lui avait donnée depuis peu et il la tint suspendue devant nos yeux, au bout de sa chaîne. Mais nous lui savions gré de n'en pas dire davantage.

Je traversai le salon désert et m'arrêtai devant le portrait de la petite dame en velours bleu et devant celui d'Alexandre-Jérémie à l'étrange grimace.

Des morts, rien que des morts, des morts qui ont peuplé la bonne maison...

A ce moment mon oncle parut, mon oncle qui serait un mort bientôt, lui aussi. Il vint me prendre par le bras.

— Allons, — me dit-il, — tu as besoin de te retremper dans le calme et dans le silence. La mort n'est rien, c'est la vie seule qui compte.

Nous descendîmes vers le port. Mais j'éprouvai tout à coup, devant le canot tiré sur la grève, la nécessité de me trouver seul, parfaitement seul avec moi-même, seul avec le lac. Mon oncle me comprit — lui qui toujours me comprit si bien — et il me fit signe de la main :

— Va !

Je poussai l'embarcation et saisis les rames...

Et d'abord la terre s'éloigne, le coteau s'abaisse, et il n'y a plus qu'une seule chose qui grandisse, c'est le lac.

Le voici en peu d'instants tout autour du bateau, et il gagne toujours pendant que je rame, il envahit, il nous reçoit moi et ma barque, il nous cache aussi bien qu'une forêt. Car qui pourrait reconnaître maintenant, tout au large, ce petit point mouvant et confus? Il grandit encore, il ouvre son horizon plein d'aventure. La rumeur des villages, la rumeur terrestre vient se perdre ici où triomphe seulement la noble solitude. Elle domine tout, elle enveloppe, elle traverse, elle est chargée de voix miraculeuses.

Voix miraculeuses, je vous attendais !

Ce ne sont plus ces voix qui me courbaient vers mon enfance, ni celles que, depuis une année, j'écoutais avec l'avide mélancolie des adolescents ; ce sont les fortes, les guerrières, celles qui me jettent en avant vers mes projets et ma jeunesse. Est-ce autour de nous, dans la nature, qu'on trouve ces ardeurs? Ou plutôt ne vivent-elles pas en nous pour jaillir comme un bel essaim tourbillonnant dès qu'on ouvre son cœur, semblable à une ruche? Oui, c'est ainsi, et je l'ouvre tout grand, ce cœur, en cette importante journée de novembre où l'on a descendu le corps de grand-père dans sa tombe. Rien ne meurt de ce qui a été vraiment vivant. La pensée de mon aïeul, et sa volonté, je les sens qui poussent en moi leurs racines. Ma part de responsabilité je l'assume avec confiance devant cet antique paysage qui a recueilli tant de nos rêveries vagabondes. Et je pressens que ma douleur sera passagère.

Il faut aussi penser à vous, amie proche et lointaine, pour vous associer à ce deuil. Aussi bien, pourrais-je m'en empêcher? N'êtes-vous pas présente aujourd'hui comme vous l'étiez hier? Ne tournez-vous pas vers moi votre beau visage insensible où je n'ai jamais su voir qu'un sourire ingénu? Que sais-je de vous? J'ignore si vous aimez le silence, les crépuscules, l'automne rouge et gris. J'ignore les livres que vous aimez et la musique qui touche votre cœur. J'ignore même la couleur de vos yeux. Ferez-vous, ce soir, l'habituelle promenade des quais pleins de monde? Aurez-vous remarqué seulement que j'étais absent?

Je pense à vous, amie, et mon chagrin devient lourd et serré dans ma gorge.

De nouveau le canot glisse...

Du bout des avirons je creuse des trous tout de suite comblés où l'eau tourbillonne et s'enroule sur elle-même. Ainsi le sillage du canot persiste un instant, puis s'efface. Que de fois grand-père, sur l'*Ibis*, a creusé semblables sillages d'un bout à l'autre du lac indifférent ! Qu'en reste-t-il?... Pas plus que n'en laissent les nageoires d'un poisson ou la patte d'un cygne.

GUY DE POURTALÈS

1912-1914.

LE MILLIARD

DE LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE

Au printemps dernier, sur la fin de la Semaine Sainte, une heureuse fortune m'a fait retrouver à Rome M. H. P. Davison, le grand-maître actuel de la Croix-Rouge Américaine. Je l'avais connu, il y a trois ans, dans des conditions que lui-même qualifie d'inoubliables. C'était en effet au lendemain du naufrage du *Lusitania*. Nous nous trouvions réunis à Long Island dans une demeure dont la beauté est célèbre. Nous y étions les hôtes d'un des plus notoires hommes de loi de New-York. Une trace de cette réunion et des controverses que provoquèrent les inquiétudes de l'heure subsiste dans un livre qui, aux États-Unis, a été un des succès du dernier hiver [1]. Et aussi bien son spirituel auteur, M. A. Train, fut-il un des interlocuteurs de ce dialogue passionné. Il s'agissait de prévoir si, oui ou non, Washington allait rompre avec l'Allemagne et puis entrer dans la guerre.

« Si ma mémoire est fidèle, dit M. Train, sur seize personnes présentes, trois d'entre nous, en tout, se prononcèrent en faveur de la rupture immédiate et de l'intervention. Ce furent un de mes amis, sa femme et moi-même. Notre hôte, qui, aujourd'hui parcourt les États-Unis pour prêcher éloquemment la collaboration à la guerre, considérait alors un tel acte comme une folie. »

1. *The Earthquake*, par Arthur Train.

Nous étions ces amis dont parle M. Train. Sa mémoire le trahit sur un seul point : un quatrième partisan de la guerre renforçait nos arguments et c'était tout justement M. H. P. Davison. Cette approbation avait d'autant plus de prix qu'à cette minute M. H. P. Davison était l'homme le plus en évidence de la Banque Pierpont Morgan. Même dans l'intimité, un financier de cette envergure ne pouvait témoigner pour l'entrée des États-Unis dans le conflit européen aux côtés des Alliés d'autant d'ardeur que M. Train et nous-mêmes. Mais la décision de M. H. P. Davison était nette. Il apportait dans l'expression de son opinion cette tranquille sûreté, ce charme de domination, auxquels sont sensibles les hommes, les femmes et les foules.

Deux ans après cette rencontre, l'Amérique manifestait sa résolution de se battre jusqu'à son dernier dollar et jusqu'à son dernier homme. Le fils de M. H. P. Davison, élève aviateur, faisait une chute qui, un instant, compromettait sa vie. Son père informait le monde financier qu'il reprenait momentanément sa liberté d'action. Il entendait se consacrer uniquement à l'organisation de la Croix-Rouge Américaine.

Et nous nous retrouvions là, à Rome, chez des amis communs, à continuer la causerie commencée sur la plage de Long Island.

— Pour mettre notre Croix-Rouge sur le pied où je la veux établir, — nous dit M. Davison, — j'ai besoin d'un million de dollars. Je vais les demander tout de suite à mes compatriotes. Je le sais, l'heure semble mal choisie. Dans un élan vraiment magnifique, les États-Unis viennent de souscrire au Liberty Loan ; d'autre part, l'obligation où se trouvent comme tout le monde nos financiers de payer les nouveaux impôts dont la guerre nous surcharge, tombe justement en mai. N'importe !

Et avec ce sourire que les chefs habitués à la victoire ébauchent quand ils ont décidé une offensive, M. H. P. Davison nous expliqua en quelques mots son plan de campagne :

— Notre « drive[1] », dit-il, durera une semaine ; mais j'at-

1. Le mot « drive » est ici intraduisible en français ; des spécialistes me proposent ces à peu près : l'« offensive », le « grand effort », l'« appel », de la Croix-Rouge Américaine.

taquerai les États-Unis par tous les bouts à la fois. Je me suis assuré de l'appui d'une armée de sept mille orateurs. Ils expliqueront à nos concitoyens ce que la Croix-Rouge a commencé d'entreprendre et ce qui lui reste à créer. Ils mettront celui qui ne se bat pas en face de sa conscience. Ils le contraindront à écouter les objurgations de sa générosité. Et puis je compte sur l'esprit de concurrence. Il est chez nous, vous le savez, un levier d'action très puissant. Personne ne saura ce que fait son voisin. Chaque État aura peur d'être battu par l'État d'à côté. Chaque ville craindra de se montrer inférieure à une rivale. Voilà le meilleur moyen pour contraindre chaque collectivité de porter son effort à l'extrême. Je ne suis pas seulement confiant : je joue à coup sûr.

Puis, me prenant le bras, M. H. P. Davison déclara :

— Je vous ai inscrit sur la liste de mes orateurs.

— Pour parler en français.

— Non, en anglais.

C'est une chose de traverser la mer avec un portefeuille où l'on enferme un certain nombre de conférences aux tendances philosophiques, historiques ou littéraires. On les a polies à loisir, on compte les lire, les réciter ou les interpréter devant des auditoires américains auxquels la langue française est familière. C'en est une autre que de se jeter, l'anglais à la bouche, dans une foule populaire, houleuse, afin de s'emparer de son attention, et si possible de son cœur.

— Je le sais, — me dit M. H. P. Davison, — l'hiver dernier, vous êtes allé dans nos camps américains. Vous avez harangué, en anglais, nos soldats qui, très naturellement, souffraient du dépaysement, de l'inaction, du brouillard, de la boue, de l'hiver, sans parler de l'impossibilité où ils étaient d'échanger un mot avec vos poilus. Vous les avez fait rire et vous les avez attendris. L'expérience est concluante. Je vous donne rendez-vous à New-York.

***

M. H. P. Davison est un homme auquel on ne résiste guère. Le 7 mai, à cinq heures du soir, nous entrions dans la rade de New-York et nous passions devant la statue de la *Liberté*.

Nous lui rendions ce salut que, sa torche au bout du bras, elle adresse aux Français qui arrivent comme pour leur dire : « Salut ! Vous êtes chez vous. »

Dans le décor de ce printemps de Paris que nous venons de quitter, nous avons pris l'habitude de circuler trop à l'aise ; aussi, lorsqu'on retombe sur le pavé de New-York, à l'heure où les ateliers et les bureaux se vident, la secousse qu'on ressent est brusque. Certes l'activité de cette grande ville m'est familière. Sur ces places mêmes, il y a trois ans, à l'heure du *quick lunch*, je me suis mêlé aux foules qu'interpellaient, — et avec quelle impudence ! — des orateurs allemands. Je suis monté sur des tréteaux pour refouler leurs hâbleries. Mais, tout de même, lorsqu'il faut prendre la file des six ou sept rangées d'automobiles, qui, inlassablement montent et descendent la Cinquième Avenue, quand soudain, au crépuscule, se déchaîne cette orgie de lumières, qui, jusqu'au vingtième, au trentième étage des hauts « buildings » porte quotidiennement des illuminations de gala, on éprouve une minute d'éblouissement.

Les collaborateurs de M. Davison n'ont pas le droit de s'arrêter à l'analyse de leurs sensations. On me le fait bien voir. Je n'ai pas fini de déboucler mes malles que déjà le téléphone m'appelle. Des quatre coins des États, des délégués de la Croix-Rouge qui vont conduire les activités du « drive » sont convoqués d'urgence à l'Hôtel Waldorff afin d'y recevoir leurs dernières instructions. Il faut les joindre et leur parler.

Nous oublions toujours que les États-Unis égalent en superficie l'Europe moins la Russie. Cela augmente assurément le mérite de toutes les personnes zélées qui sont accourues de San-Francisco et la Nouvelle-Orléans, de la région des Lacs, voire du New-Mexico, pour prendre langue. Cette assemblée des délégués de la Croix-Rouge à laquelle nous devons nous adresser cet après-midi est en majeure partie composée de dames. Presque toutes tricotent en nous écoutant, naturellement pour nos soldats et nos réfugiés. On a réservé à madame August Belmont, dont Paris connaît la silhouette charmante, la finesse d'âme, le calme, la générosité, les dons d'organisatrice, une salle de théâtre aussi large que notre Opéra-Comique. Elle est occupée à commenter devant les délégués du « drive »

ce qu'elle a vu en France et ce qu'elle y a fait. Le colonel H.-D. Gibson, — l'actuel Haut-Commissaire de la Croix-Rouge en France, — et moi nous devons nous contenter d'une galerie. L'épreuve de la parole y est aussi grave que le supplice infligé à l'âne de Buridan, lequel ne savait pas s'il devait se tourner à droite ou à gauche. Si fâcheuses que soient les conditions acoustiques de ce début, il m'en reste une impression satisfaisante : c'est qu'en choisissant M. Gibson pour représenter sa pensée en France, M. Davison a mis l'homme qu'il faut dans la place qu'il faut.

En ce qui me concerne, le Comité directeur a décidé de me jeter d'abord dans la fournaise. Je dois me tenir prêt à partir dès demain pour Atlantic-City dans l'État de New-Jersey. La dépêche qui règle le programme de cette soirée ajoute aux indications nécessaires une promesse alléchante et terrifiante : « Vous aurez devant vous, dit-elle, une foule d'au moins dix mille personnes. »

***

Le meilleur moyen de se représenter l'exotique apparence de ce rendez-vous américain de plaisir et de bains de mer, est d'additionner ensemble quatre ou cinq Trouville, autant de Cabourg, de Dinart, de la Baule et de Royan. Une jetée bâtie parallèlement à l'Océan, allonge pendant des lieues un excellent parquet sur lequel des nègres vous roulent dans des voiturettes d'osier. D'innombrables hôtels alignent de charmantes constructions en « style colonial ». Ils alternent avec des monstruosités colossales, conçues et exécutées dans le goût allemand. C'est ici l'entassement de la pâtisserie sur la caserne, Babel sur Pélion. De la jetée que borde la plage, jaillissent, dans l'Océan, d'autres jetées perpendiculaires. Elles sont surchargées de quartiers de boutiques, de casinos. L'une d'elles porte l'énorme galerie où je débuterai ce soir, 11 mai. Quand la nuit vient, toutes ces architectures se dessinent en illuminations de féerie sur l'obscurité mouvante de l'Atlantique.

Des meneurs d'hommes qui connaissent bien leur métier d'entraîneurs ont été chargés d'emplir notre salle et puis de préparer à cette assemblée démesurée une âme collective.

Ils lui ont fait chanter des strophes moitié religieuses, moitié patriotiques, moitié sentimentales, scandées dans des rythmes entraînants. J'ai devant moi les habitants de la ville, et puis les baigneurs, des passants de vingt-quatre heures qui déjà ont souscrit dans leurs villes. Ils sont venus de divers centres de Pensylvanie, pour prendre quelques heures de plaisir au bord de la mer. La séance débute par une prière d'un caractère essentiellement général et élevé. Elle peut certes rallier toutes les fois et toutes les incroyances. J'apprends qu'elle est prononcée par le grand-rabbin, et cette désignation est aussi « américaine » que le reste. Il est entendu qu'à la fin de mon allocution, une sonnerie retentira au bas de la galerie. Elle jaillira des clairons de cette merveilleuse compagnie de chasseurs alpins — on les a baptisés ici les Diables Bleus — que l'on a eu l'heureuse pensée d'envoyer outre-Océan porter à nos amis la sensation directe du « poilu ».

Les voilà ! Ils entrent, tous balafrés de croix et de blessures. Ils avancent, en sonnant la charge, comme s'ils voulaient prendre notre estrade d'assaut. Les clairons tournoient au bout des bras dans de fous zigzags de lumière. Et vraiment, — il semble à cette minute que notre jetée se détache de la côte américaine. Soulevés par l'enthousiasme, nous voguons en plein Océan; nous sommes devenus une nef de pèlerins passionnés, nous cinglons vers la Terre de France.

Verts et blancs comme de l'écume de vague, les dollars commencent de ruisseler. Je n'ai pas besoin d'attendre la lecture des journaux du lendemain pour apprendre qu'Atlantic-City se propose de souscrire dans des conditions qui vont dépasser toutes les espérances.

Washington, où le lendemain je viens chercher mes instructions définitives, a eu l'écho de ce succès. L'état-major de M. Davison forme ici un véritable ministère. Il est, pour la meilleure part, composé de volontaires. On a tout quitté, le monde, les affaires, afin de servir les activités du « drive ». Cette improvisation a le caractère d'une organisation définitive. Point de bousculade. On ne dispose pas d'une seconde et l'on a l'air de travailler dans le loisir. Les erreurs n'étonnent personne. La mauvaise humeur n'a pas d'accès dans ce palais du bon vouloir.

J'en sors ma feuille de route en poche. Comme on désire que pendant la fameuse semaine je parle chaque jour, et à l'occasion plusieurs fois par jour, on va me garder dans l'Est. Avec New-York pour centre je rayonnerai sur les États de New-Jersey, de Pensylvanie, de New-York, de Rhode-Island, de Massachussetts, ce que les organisateurs du « drive » nomment leur « Division Atlantique ». Je sais qui m'attendra, qui m'accueillera, combien de nuits il conviendra de coucher dans le chemin de fer. On me renseigne d'autre part sur l'état d'esprit des auditoires qu'on me demande d'émouvoir, sur les nuances particulières qu'il est désirable de déployer autour de chaque « appel », sur les incommodités des trains, car la guerre a dérangé toutes les facilités anciennes, sur la disparition des nègres qui, jadis, se disputaient les bagages, sur l'inutilité d'enregistrer des malles que l'on ne serait pas décidé à laisser sur la route.

Ce souvenir très précieux me reste du contact que le soir du 11 mai j'ai avec nos amis de Philadelphie dans la salle de leur Grand-Opéra. Depuis le début du siècle dernier, mes grands-pères et mon père, armateurs normands, ont vécu avec les Philadelphiens en relations suivies. Avant l'invention des paquebots, nous échangions des visites sous les voiles de nos « clippers ». Mon expérience de ce soir vérifie cette indication que m'ont léguée mes pères : « Tu ne trouveras nulle part aux États-Unis une ville qui soit plus que Philadelphie en harmonie avec notre tempérament français. »

Il est de mise dans les capitales du Nord, de railler quelque peu chez les Philadelphiens une ombre de lenteur. Les gens pressés de Chicago aiment à conter l'anecdote d'un Philadelphien qui va trouver son docteur. Il se plaint d'insomnie. Le médecin demande : « A quelles heures de la nuit vous réveillez-vous? » Et le client de répondre : « La nuit je dors très bien. Mais c'est le jour !... »

Le fait est que, pour nous autres Français, ce temps que l'on prend de vivre ajoute un charme à l'accueil. A en juger par les développements que Philadelphie a conquis depuis mes dernières visites, voire par l'éclat des pierreries et des perles dont étincelle la brillante chambrée que j'ai devant les yeux, le goût de loisir n'a pas nui à la prospérité des

habitants de la ville. Il eur donne la chance d'entrer avec délicatesse dans la sensilbilité d'autrui. Il leur offre l'occasion d'exprimer la leur avec des nuances qui touchent. C'est après la causerie donnée aux Philadelphiens que j'ai recueilli cette récompense infiniment douce : un petit garçon de dix ans, u enfant dun peuple, a demandé à venir me parler derrière le rideau. La face toute pâle, il a murmuré en me tendant la main : « On m'a dit que votre fils a été tué dans cette guerre. J'ai voulu venir vous dire combien j'en suis affligé. »

***

Un télégramme me rappelle à New-York. Il apporte une bonne nouvelle : à la suite d'un rapport venu de Philadelphie, la *Merchant's Association* de New-York a décidé que je serais à l'Hôtel Astoria l'orateur de son déjeuner mensuel le 16 mai. Il arrive que ce lunch réunisse, comme c'est le cas aujourd'hui, jusqu'à deux mille membres de l'association. Un bureau permanent préside. A la requête des intéressés, il traite les questions brûlantes, et l'écho de ces délibérations résonne, on s'en doute, jusqu'à Washington. L'actualité de la semaine est le « drive » de la Croix-Rouge. Très habilement elle recourt à la grâce persuasive d'une femme, madame Belmont, pour rendre compte de ce qu'on a fait dans le passé. On veut qu'un Français frappe l'auditoire au cœur et dise ce qu'il faut organiser pour demain.

Dans le trajet de mon hôtel à cette salle de banquet, je demande au président de la *Merchant's Association*, M. William Fellowes Morgan, qui a eu la courtoisie de venir chercher son hôte, sur quel ton il convient de s'adresser à une assemblée de ce caractère. Il me répond cordialement:

— Parlez de plein cœur. Dites-nous une fois de plus de quelle façon héroïque la France souffre pour le Monde. Dites-nous ce que la Croix-Rouge Américaine a déjà tenté pour assister fraternellement tant de douleurs. Dites-nous ce qui reste à faire.

Notre table d'honneur domine de quelques marches les innombrables petits guéridons autour desquels les membres de l'Association, présents à la réunion d'aujourd'hui, sont

assis quatre par quatre. En levant les yeux j'aperçois des loges où sont assises les quelques dames invitées. Et aussi bien ce nom modeste de *Merchant's* désigne-t-il ici une bonne part du bloc d'énergie et d'or que les États-Unis jettent dans la balance de l'activité et de la richesse du Monde. Rien que dans la quarantaine de membres qui occupent notre estrade, je vois à ma gauche M. Elbert H. Gary, M. Charles Hayden, M. William Hamlin Childs, le Brigadier général W. A. Mann, M. John D. Rockefeller, M. Darwin P. Kingsley, le Major August Belmont, M. Ch. D. Hilles, M. A. G. Milbank, et à ma droite M. William C. Breed, l'Honorable A. I. Elkus, M. Cornelius N. Bliss, M. George W. Perkins, M. Ivy L. Lee et *tutti quanti*.

Notre Président m'a proposé le bon plan et je ne m'en écarte pas. Ces hommes de peu de mots, qui ont l'habitude d'exprimer leur pensée par des actes, cachent apparemment plus de sensibilité qu'on ne leur en prête derrière le calme de leurs décisions ; en effet, lorsque j'ai fini de retracer, à grands traits, le tableau de nos fiertés et de nos gratitudes, l'assemblée entière se lève afin d'acclamer la France et l'on me dit que beaucoup de ces rudes jouteurs ont des larmes dans les yeux.

Un heureux hasard nous réserve d'ailleurs une surprise qui fait coup de théâtre. Avant que je me rassoie, une note transmise à notre chairman annonce que le chef de notre effort à tous, M. H. P. Davison, que l'on croyait encore sur l'Océan, débarque. Il ne prend pas le temps d'aller saluer les siens. Il nous apporte sa première parole. Je la cite ici telle que les sténographes l'ont saisie au vol :

— J'arrive du front. Oui, nous sommes en guerre. Nous sommes en guerre pour nos vies. La situation est sérieuse, mais la victoire sera à nous. Mon ami Hugues Le Roux vient de vous dire l'effort que notre Croix-Rouge a réalisé en France. Je ne l'ai pas entendu, mais je le sais, il aura trouvé les paroles qu'il faut pour vous peindre le travail que nous autres, gens d'Amérique, nous avons accompli de l'autre côté de la mer. Moi je ne trouverai pas de mots pour vous dire l'impression que j'ai reçue du courage, de l'attitude du peuple français et du soldat français. Je vous dirai seulement ceci : Nous aussi, nous avons là-bas des fils sous les armes et il ne se passera pas beaucoup de temps avant que vous entendiez parler d'eux. La réception que la France

nous réserve, à nous autres Américains, n'est pas seulement réconfortante : elle témoigne du désir où l'on est, là-bas, de saisir les mains que nous tendons, et puis de les garder tenues.

La satisfaction que nous cause cette intervention diminue le regret où je suis de ne pouvoir m'attarder à New-York quelques heures de plus. J'aurais souhaité assister, sur le trottoir de la Cinquième Avenue, à la « Parade du Drive ». J'aurais voulu voir défiler cette armée de « nurses » toutes blanches, toutes marquées du rouge insigne de leur croisade, et ces régiments de jeunes soldats sortis de terre, et ces marins, si fiers de leur tradition de victoire, et nos Diables Bleus, encadrés dans les hourras de cette foule fraternelle. Il faudra me contenter de contempler ce spectacle sur le déroulement de la bande de quelque cinéma et de saluer au passage M. Wilson, marchant dans la Parade, à son rang, un petit drapeau de la Croix-Rouge à la main. Pendant ce temps je roulerai vers Providence.

***

Dans l'infinie variété des États, cette ville pittoresque de Providence, capitale de l'État de Rhode-Island, offre un caractère très particulier. Je lui garde de mes séjours d'autrefois une gratitude vive. Ici l'afflux de l'immigration n'a rien défiguré. On est en plein pays de tradition américaine : les familles sont anciennes, les amitiés peuvent vieillir dans les cadres immobiles de chères et belles demeures. Après cette déclaration je me sens à l'aise pour avouer que ma journée de Providence a été, d'une certaine façon, la plus « américaine » de mon « drive ». J'écris le mot dans le sens d'une fièvre d'activité qui oblige au sourire.

Nous sommes au dimanche de la Pentecôte. L'on m'a réservé l'honneur très inattendu de me charger du sermon dans l'Église Épiscopale. On sait que s'il peut être établi des hiérarchies dans la maison démocratique du Christ, l'Église Épiscopale représente aux États-Unis un groupement de fidèles que l'on pourrait traiter de « paroissiens de choix ». Il ne s'agit pas seulement ici d'une sélection de culture, mais sans doute de richesse. Je m'en aperçois en contemplant du

haut de ma chaire une assemblée d'une dignité noble, très recueillie, cossue avec discrétion. Rien ne ressemble moins à mon public d'Atlantic-City que ces descendants de vieilles familles yankees, auxquels la solennité du jour et du lieu me commande de m'adresser sans gestes, dans un parfait silence. Ce même dimanche, 20 mai, je me sens plus à l'aise dans l'après-midi, où je parle pour la seconde fois dans une façon de cirque; plus dispos encore le soir où je reparais, pour la troisième fois, derrière une rampe de théâtre. Certes, les auditoires changent à vue, mais la réponse des cœurs est trois fois la même. Je n'ai pas d'inquiétude sur la façon dont les vrais Yankees, auxquels je me suis adressé aujourd'hui, vont répondre à notre appel. Depuis des jours ils méditent le conseil de l'affiche inspiratrice dont les murs de ces salles de spectacle sont garnis et qui demande : « Vos fils donnent leurs vies, allez-vous garder votre argent? »

Tard dans la nuit une puissante automobile m'emporte vers Boston. J'y dois parler demain soir, 21 mai, dans un Mass Meeting organisé à l'Opéra.

Lorsqu'en 1915, je suis venu à Boston pour y tâter le pouls de l'opinion publique, Washington enveloppait encore sa décision de voiles. Mais quelles nettes impressions on recevait déjà de la libre orientation des esprits vers l'action nécessaire ! Je me souviens, avec joie, que dans une longue suite d'articles et de dépêches j'ai pu prédire que l'entrée des États-Unis dans la guerre mettrait tôt ou tard un terme aux apparentes hésitations officielles. Cette confiance parut en ce temps-là teintée d'un excès d'optimisme à ceux de chez nous qui lui faisaient le plus affectueux accueil. Elle n'était pourtant que l'aboutissement d'une exacte connaissance de l'âme américaine, un crédit fait à cet idéalisme, alors insoupçonné, qui, dans toutes les manifestations essentielles joue ici le rôle du levain dans le pain.

C'est un fait : il y a un moule dans lequel les derniers venus des immigrés que les États-Unis accueillaient encore en foule à la veille même de la présente guerre se modèlent avec une promptitude d'assimilation qui tient du prodige, et c'est la vieille conscience puritaine. Comme les sommations qu'elle apporte s'allient ici à un sens très précis des réalités matérielles, il

arrive que le débat entre l'intérêt immédiat et le devoir bien entendu se prolonge. Le dénouement de ce conflit ne comporte pas d'imprévu. Le triomphe du sacrifice sur l'intérêt, du spirituel sur le matériel, est assuré. Il se produit, dans un temps plus ou moins court, avec une régularité presque mécanique.

Il y a trois ans, à Boston même, j'ai touché dans la maison amie dont j'étais l'hôte, une précieuse manifestation de ces sentiments qui allaient vaincre toutes les résistances. De façon imprévue, on m'avait demandé de prendre la parole devant des mondaines. Elles s'étaient réunies pour affirmer leur admiration de la France. Une demi-heure après elles souscrivaient vingt-cinq mille francs à nos œuvres de guerre.

A cette même date, les étudiants de Harvard m'ont demandé de traverser la rivière qui les sépare de Boston. Je m'attendais à causer avec nos amis du cercle de l'Alliance Française. Je me trouvai en face d'une foule. Elle voulait que dans notre langue on lui parlât de cette jeunesse française qui combattait et mourait pour la liberté du Monde. Comment résister à un tel désir? Je dis alors à ces jeunes gens : « — Si vous étiez en France, vous tous qui êtes là, vous, qui avez passé la vingtième année, vous auriez fermé vos livres, et beaucoup d'entre vous auraient fermé leurs yeux. » Est-ce en souvenir du frisson de cette heure, où vraiment l'élite d'une jeunesse impatiente d'agir souffrait avec nous de son inaction, qu'aujourd'hui on veut me donner la joie d'être un des deux orateurs, qui, tout à l'heure, seront les avocats du « drive » devant la ville la plus lettrée des États-Unis?

Nous sommes officiellement les hôtes de l'homme qui, à cette heure, est aux États-Unis le plus grand constructeur de navires, M. E. Webster, de la grande « firme » Stone et Webster. A ma prière, il nous conduit au delà de Charles-River. Nous donnons un coup d'œil à cette suite de palais universitaires que lui-même achève de bâtir. On voulait y abriter la jeunesse intellectuelle du pays. Pour ces mêmes étudiants, ces belles demeures sont devenues un collège d'aviateurs. Je fais le rêve d'aller en compagnie de mon hôte visiter aux portes de Philadelphie les chantiers où ses ingénieurs se disposent à lancer d'heure en heure les formidables paque-

bots qui demain vont jeter sur l'Océan un pont ininterrompu. Ce songe ne se réalisera pas, car mon temps appartient à une cause sacrée. Du moins vivons-nous quelques heures précieuses dans cette maison familiale où tout le monde est en uniforme, les fils, les gendres, prêts à s'embarquer pour la France. Déjà, la fille aînée est chez nous : elle soigne nos blessés. Le cadre de toute cette activité et de ces joyeux sacrifices est, au-dessus de la ville, une demeure dans le « style colonial », volontairement simple. Mais c'est le temple même de Flore. Je n'ai rien vu de pareil dans les maisons de rois que j'ai traversées. L'espèce de salle-serre où chaque matin l'homme qui prend vis-à-vis de son pays et de nous de telles responsabilités d'action et de finance, s'assoit pour un léger repas, est un cadre de fleurs d'une beauté si prodigieuse qu'il n'y a pas moyen de ne point sourire à cette féerie. Et c'est ce sourire-là, le sourire de la nature qu'il veut goûter, quotidiennement, avant que d'entrer dans la fièvre de la bataille, ce Maître de la Mer. Il nous dit avec gravité : « Avant que de plonger dans un tel tourbillon, on a besoin, n'est-ce pas, d'un encouragement de beauté? »

L'orateur qui, en même temps que moi, s'adresse ce soir au large et brillant auditoire entassé dans l'Opéra de Boston, était avant-hier l'associé de mon hôte. M. Éliot Wasworth est un homme en pleine force d'action et de jeunesse. Cependant il a fait comme M. H. P. Davison : au moment où la récolte de l'or touchait à la folle prospérité, il a laissé là ses affaires. Il a voulu apporter au service financier de la Croix-Rouge sa science et son désintéressement. Ce qu'il expose, en termes simples et précis, c'est son année d'expérience parmi nous. Certes, il ne songe pas à mettre son sacrifice en évidence. En bon comptable, il est préoccupé de démontrer à ces inépuisables donateurs qu'on a fait de leur or le meilleur emploi du monde. Il se tourne vers moi, pour me demander de démontrer que, si prodigieux qu'ait été cet effort, le voici insuffisant.

Le bureau du Club des Dames de Boston m'a mis en main une pièce du procès qu'il va m'être doux de produire. Tout récemment encore, le Club occupait un jeune Français, un Breton. Vers sa seizième année, il avait abandonné son navire — quelque histoire de matelot. Depuis, dans l'arrière-cuisine

du Club, il lavait la vaisselle. C'est là qu'est venue le trouver une lettre de sa mère bretonne. J'apporte devant l'assemblée frémissante cet appel d'une veuve de marin, d'une mère de chez nous : « Tes deux frères sont morts. Nous n'avons jamais eu de lâches dans la famille. Reviens tout de suite ou ne reviens jamais. » Et le garçon a posé ses assiettes et il a obéi. Ah ! elle peut se vanter, cette humble Bretonne, que sa voix a eu de l'écho. Portée par les journaux, elle a retenti à travers tous les États. Pour une minute, cette mère en coiffe blanche a pris aux yeux de nos amis la figure même de la France.

***

A onze heures du soir, à la minute précise où hier j'achevais sur le théâtre de Providence mon troisième speech de la journée, les lumières de l'Opéra de Boston s'éteignent. Une dépêche ouverte sur le pupitre même d'où je parlais m'a informé qu'on me demande de monter immédiatement dans le train, de traverser New-York sans m'y arrêter et puis de m'enfoncer à nouveau dans la Pensylvanie. Il s'agit cette fois de m'orienter vers la montagne, vers les Alleghanys. Ma feuille de route porte : « Demain soir, 21 mai, vous êtes attendu à Scranton. C'est la troisième ville de la Pensylvanie, le cœur même des gisements d'anthracite, le plus large dépôt d'anthracite du monde et de la meilleure qualité. Vous arriverez à temps pour prendre la parole. » Évidemment on estime que les accents qui ont atteint les cœurs des lettrés et des riches, iront pour les mêmes raisons à l'âme des rudes et des simples. Je suis certes heureux de finir mon apostolat au milieu des mineurs.

Ce pays des Alleghanys avec ses côtes boisées, sa riante richesse extérieure que le pic de l'homme crève, ici et là, de formidables déchirures, afin d'aller, sous l'herbe et sous les fleurs, conquérir les énergies qui dorment dans la houille, ce paysage riant et tragique est à sa façon un autre miroir de cette nature américaine où l'idéalisme et le sens pratique se côtoient, se superposent, sans que jamais ceci stérilise cela ni que cela atrophie ceci.

Certes ils étaient éblouissants dans l'éclat des lustres et

des joyaux mes auditoires de Philadelphie et de Boston, mais rien ne m'a ému comme notre soirée de Scranton, au cœur du pays minier. Déjà, dans nos corons français, j'avais noté la passion que professent nos mineurs pour la blancheur immaculée des rideaux apposés à leurs fenêtres. J'avais été touché en voyant que ceux qui vivent sous la terre peignent en outremer le plafond de leurs chambres afin de se donner l'illusion du ciel. Cette blancheur immaculée, je la retrouve dans notre assemblée de Scranton. On dirait qu'il a neigé dans la salle. Par centaines et par centaines, des femmes, des jeunes filles s'alignent, blanches sous leurs voiles. La Croix-Rouge s'étale sur leurs poitrines. Et ces blancheurs reparaissent encore dans les galeries de bois dont la salle est surplombée. Elles alternent avec les hommes aux faces rudes qui nous apportent leurs attentions et leurs dispositions fraternelles.

D'où viennent-ils? D'où sont-ils nés? Quelles souffrances ancestrales, quels espoirs de leur enfance les ont conduits là? L'Europe et l'Asie sont ici représentées, mais à cette heure, ils ne sont plus que des Américains sincères, des gens du Droit et du Devoir, des amis des faibles, des protecteurs de la femme et de l'enfant, des amateurs d'héroïsme. Jamais la parole ne m'a paru si facile que devant eux. A Philadelphie, à Boston, à Providence, je me suis adressé à nos amis de l'Histoire, aux descendants des pionniers qui, à toute chance de vie, ont préféré les libertés de la conscience. Ici on me met en présence d'Américains plus récents, d'immigrés d'avant-hier, à ceux dont, de loin, les sympathies nous étaient un peu suspectes. J'ai senti que leurs âmes étaient frappées à l'effigie de l'Indépendance et de la Fraternité. Ceux-ci sont les vrais citoyens de cette Société des Nations qui va s'édifier sur nos douleurs et sur nos gloires.

Le lendemain je m'enfonce plus profondément encore dans la vieille Pensylvanie. Je dois m'adresser à ceux d'Altoona. « Ici, disent mes Instructions, sont installés les « shops », les ateliers du réseau de chemin de fer le plus développé qui soit : le Réseau de Pensylvanie. Vous aurez affaire aux intérêts qui se groupent autour de ces ateliers et aux ouvriers qui y travaillent. »

Me voici face à face avec ces prodigieux marchands d'acier qui, sur la place, vendent aux particuliers comme aux États des trains avec leurs locomotives, prêts à rouler, tels les joujoux de notre « bazar à treize » que l'on emporte sous son bras dans des boîtes de sapin blanc. On m'a prévenu qu'ici, dans l'ombre, l'influence progermaine intrigue, et cela est fait pour donner plus d'attrait à notre dialogue. Le lendemain 23 mai, je parle plus loin encore dans la Pensylvanie, à Huntingdon, dans une petite ville si riche, que pas une des femmes élégantes qui forment notre auditoire ne dispose de l'assistance d'une servante pour l'aider dans les travaux de la maison. A Huntingdon et dans sa banlieue les chances de gain sont trop généreuses pour que personne s'attarde à servir autrui. J'ai devant moi de jeunes mères : elles ont apporté de petits enfants au sein, pour entendre parler la France. Et d'autre part, au cours de la journée, je suis allé saluer une de ces mères-là ; ses trois fils ont déjà traversé l'Océan, et à cette heure ils se battent aux côtés de nos poilus.

***

Autant de visions réconfortantes, encore si palpitantes de vie que je me demande si, à cette heure où je m'efforce d'en fixer le reflet, j'ai vraiment retraversé l'Océan. Tout ici a été prodige. Un dimanche après-midi, dans une petite ville de la banlieue de New-York, à Orange, devant un auditoire qui, depuis une semaine, était sollicité, et qui avait souscrit généreusement après ma causerie, nous avons quêté trente mille francs.

Mes derniers souvenirs de cette semaine fiévreuse évoquent dans New-York même les décors de deux salles de théâtre, le Princess Theater et le Glob Theater. J'ai l'ordre de guetter la fin d'un acte, puis de me lever dans notre loge et de crier : « Un instant ! Cinq minutes d'attention. J'ai un mot à vous dire. » Il faut attaquer ces gens de face et frapper fort, traverser la surprise, peut-être une ombre de mauvaise humeur, réveiller leur amour pour les leurs, leur admiration pour nous, stimuler une fois encore cette générosité américaine, un peu lasse de tant d'assauts, mais qui aime à donner. Ce

goût de donner se traduit une fois de plus en largesses dont le reste du monde demeure confondu.

M. Davison avait divisé les États en quatorze régions. Il avait fixé la somme qu'il attendait de chacune d'elles pour parfaire son chiffre de cent millions de dollars. Il demandait à la seule ville de New-York 24 millions de dollars ; elle lui en donne plus de 33 ; il attendait 10 millions de dollars de la Division Atlantique : il en reçoit plus de 20 ; 14 millions de la Division Centrale : il en reçoit 22 ; 1 million et demi de la Division du Golfe du Mexique : il en récolte plus de 4. Et ainsi sur toute la ligne : la Division des Lacs souscrit près de 13 millions pour 9 qu'on attendait d'elle, la Division des Montagnes donne 3 pour 1, la Nouvelle Angleterre 11 pour 6, la Division du Nord, tout près de 5 pour 2 ; le Nord-Ouest tout près de 4 pour 1 ; la Division du Pacifique, que l'on disait quelque peu progermaine, 7 pour 3; la Pensylvanie 20 pour 12; la Division du Potomac près de 6 pour 3 ; la Division du Sud 6 pour 3; le Sud-Ouest plus de 17 pour 7; les îles, de qui l'on espérait à peine 300 000 dollars, en envoient 1 million et demi. Total : *un milliard de francs* en une semaine, soit exactement 63 327 338 dollars de plus que n'avait produit la première campagne de la Croix-Rouge. Une victoire qui annonce l'autre.

***

La semaine du « drive » est finie et je n'ai pas hélas ! le temps d'attendre la belle cérémonie à laquelle me convie une des principales universités du pays. Elle veut faire un docteur ès lettres avec l'audacieux qui en débarquant a dit à son premier auditoire : « Je vais me jeter au travers de votre langue et de ses périls, comme vos fils se jettent présentement au travers des tranchées allemandes. »

Quelques heures me séparent de la minute où le paquebot nous ramènera vers la tâche de chez nous. Je veux aller les dépenser dans la solitude des montagnes de la Virginie. Là, après le tumulte de New-York, notre activité trop tendue pourra se délasser.

Oui, la Cinquième Avenue, tout entière debout pour acclamer la guerre des Alliés, est un prodigieux spectacle ; cepen-

dant quand je fais le bouquet de mes impressions d'Amérique, voici ce qui d'abord en parfume le souvenir.

Ç'a été l'émotion de rencontrer dans la totale solitude de cette forêt virginienne de petites maisons de bois isolées. Là habitent ceux qu'aux États-Unis, avec un mélange d'ironie et de mélancolie, on nomme « le déchet blanc ». Ce sont des colons qui vinrent au temps de la reine Élisabeth. Plus tard l'émigration de l'Édit de Nantes a renforcé leurs rangs. Affinés comme des aristocrates, difficiles dans leurs alliances, ils savent que leurs ancêtres étaient des cadets de bonne maison. Ils ont eu à soutenir la concurrence que leur imposèrent des plantations chargées de nègres. Dans cette lutte inégale ils ont été vaincus. L'abolition de l'esclavage est venue trop tard pour relever leurs espérances et leurs courages. Ils ne résistent plus à la force qui les enveloppe. Souvent ils vivent pieds nus. Dans leur détresse il leur est arrivé de manger de la terre, et comme cette singularité prenait une gravité d'épidémie, la science a dû s'occuper d'eux. C'est donc une surprise de qualité rare d'apercevoir une croix rouge appuyée à la fenêtre d'une de ces chaumines. Cela signifie que dans cette pauvre demeure une âme de femme a voulu s'affilier au grand effort. Selon ses moyens, elle travaille pour nos orphelins, pour nos réfugiés. Quelquefois, au-dessus de la porte, un drapeau pend, celui qu'aux États-Unis on nomme le *Service Flag*. Aux habitants de la maison, aux rares passants, il rappelle qu'un fils, un mari, ont quitté cette chaumière. Ils sont partis d'ici afin d'aller servir la cause pour laquelle les vrais hommes veulent vivre et mourir. Autant d'absents, autant d'étoiles brodées dans la blancheur du champ. Si l'étoile bleue se mue en étoile d'argent, la maison prend le deuil.

Que voulez-vous qu'un Français ressente en son cœur, lorsqu'au-dessus d'un de ces porches de forêt, il la voit trembler, l'étoile d'argent? Celle qui annonce au vent, à la solitude, aux arbres, qu'il y a quelques mois un enfant de Virginie a franchi ce seuil et qu'il ne reviendra jamais. Il est allé tomber volontairement pour la Liberté du Monde « quelque part en France ».

HUGUES LE ROUX

LE TUBE DE BAMBOU

Le *Tourane* avait quitté Port-Saïd depuis la veille et naviguait vers Marseille avec prudence, car les derniers messages sans fil avaient annoncé des torpillages par le travers de la Crète. La plupart des passagers étaient accoudés aux bastingages, scrutant avec une inquiète curiosité les vagues d'où pouvait surgir le fatal périscope.

Au centre du pont, une demi-douzaine d'habitués avaient, comme à l'ordinaire, rassemblé leurs fauteuils et chaises longues autour de Mgr Cornet, évêque de Yun-Nan-Fou, du colonel d'infanterie coloniale Revillard et de M. Lucas, résident général du Laos, trois brillants conteurs qui en savaient long sur l'Extrême-Orient ; toutefois il n'était question, ce jour-là, que d'actualités, c'est-à-dire de sous-marins.

— Pour une fois, monseigneur, — disait ironiquement M. Lucas, — vous ne nous ferez pas croire, comme pour la poudre, la boussole et l'imprimerie, que ce sont vos Chinois qui ont inventé le sous-marin.

— Ça non ! — fit le colonel.

— Qui sait ! — repartit l'évêque en souriant ; — je pourrais peut-être à ce sujet...

— Nous raconter une histoire chinoise de périscope? — reprit M. Lucas.

— Pourquoi non !

— Contez ! Contez ! monseigneur ! — firent plusieurs voix ensemble.

— Je vous préviens que l'histoire est longue !

— Qu'importe ! Pourvu que vous ayez fini avant que nous ne soyons torpillés !

— C'était, — commença Mgr Cornet, — au temps de la conquête du Tonkin, des Pavillons Noirs et de Lou-Vinh-Phuoc, leur fameux chef.

Lou-Vinh-Phuoc se retirait devant nos marsouins. Il ne fuyait pas ; il se retirait sans hâte, les foung-choueï lui ayant prédit qu'il mourrait sur sa natte, faisant honneur aux signes rituels : « Bonheur et Longévité ».

Depuis trois lunes, les diables étrangers le traquaient sans répit. Vingt fois il avait failli être cerné. Vingt fois il s'était échappé avec la complicité du bonze et du nha-qué !

« Deux mille piastres pour la tête de Lou-Vinh-Phuoc, avait écrit le gouverneur général au résident supérieur. La piraterie mourra ensuite d'elle-même, comme le serpent décapité ! »

Le résident supérieur s'était empressé de faire afficher la promesse du gouverneur général, en français et en annamite, dans tous les villages.

Lou voyait sa bande de fidèles diminuer chaque jour ; les plus vaillants tombaient sous les balles ; les plus timorés passaient à l'ennemi. Après la dernière escarmouche malheureuse, qui les avait dispersés en plusieurs groupes, ils atteignirent Vinh-Daô. Une fois franchie l'enceinte de bambous, aussi sûre qu'une muraille de forteresse, ils se comptèrent : plus que trente derrière le grand chef !

Les nha-qués du village, méfiants, ne tardèrent pas à les entourer et à les questionner ; ils avaient volontiers lutté avec eux pendant la morte saison, mais l'époque du repiquage des rizières approchait : il leur eût été pénible de sacrifier une récolte, même à une idée libératrice. Des murmures grondaient dans la foule grossissante.

Le chef du village apparut et fit les trois lais [1].

— Tu peux nous cacher cette nuit? — demanda Lou.

— C'est difficile ! — répondit l'autre. — Les « diables étrangers » sont-ils loin?

1. Les trois révérences rituelles.

— Au coucher du soleil, ils seront aux quatre portes du village !

Le li-truong[1] était un petit homme, maigre et nerveux; il boitait légèrement ; ses jambes, d'une couleur terreuse, étaient couvertes de plaies sur lesquelles il avait collé des feuilles de tabac mâchées. De son chignon s'échappaient quelques cheveux grisonnants. Sous son serre-tête noir, ses deux yeux de chat sauvage semblaient guetter de tous côtés le présage de quelque piège.

— Montons jusqu'à la pagode, — dit-il. — Mon nom est Bai-Sen ; je suis le frère de Nam-Sen, qui t'a suivi jusqu'à Dong-Dang !...

La pagode, au milieu d'une mosaïque de rizières, s'érigeait sur un mamelon minuscule ressemblant à un sein de vierge annamite. Une ceinture de lataniers l'entourait d'une colonnade à chapiteaux verdoyants.

Quand les nouveaux venus eurent piqué leurs bâtonnets d'encens dans la cendre du grand brûle-parfum, au pied du Bouddha poussiéreux, Bai-Sen, peu rassuré, insinua qu'il serait peut-être plus prudent pour eux tous d'aller s'enfermer dans le village voisin, qu'on apercevait au loin, comme un grand buisson isolé, au pied du mont Tam-Daô.

— Ici, ajouta-t-il, — nous avons bien conservé l'enceinte de bambous plantés par nos aïeux. Ils poussent plus drus que les étoiles de la voie lactée et formeraient un rempart impénétrable s'il n'était coupé par l'étang du Dragon Noir, entre les portes du Sud et de l'Ouest. L'eau arrête bien le Seigneur Tigre ; mais elle ne sera pas un obstacle pour les « diables étrangers ».

Lou dévisagea son interlocuteur :

— Allons voir cet étang, — dit-il.

Ils revinrent sur leurs pas, longèrent une longue série de caïn-has; les congaïs, s'arrêtant de jacasser, soulevaient leurs auvents nattés ou se profilaient sur leurs seuils, l'enfant à cheval sur la hanche ; toutes accouraient, au claquement de leurs sandales, pour voir ces gens de la brousse armés de fusils et de coupe-coupe !

1. Chef du village.

Lou-Vinh-Phuoc était un homme jeune encore, d'allure grave et majestueuse. Même travesti en Annamite, il gardait le geste ample des mandarins du Nord, habitués aux fourrures et aux robes de cour.

Il était venu, sur l'ordre de Pé-King, se mettre au service de Tu-Duc, empereur d'Annam, pour l'aider à chasser les Fâ[1]. Il avait amene avec lui ses bandes de Cantonnais et de Méos yunnanais. Il avait pris également sur les Annamites recrutés un ascendant suprême. Quand ils lui adressaient la parole, ils disaient Ong-Lou (Seigneur Loû); et quand ils parlaient de lui entre eux, ils l'appelaient Tran-Huyen, le Fils adoptif de Dieu.

Longtemps on l'avait dit invulnérable ; mais la foi de ses partisans commençait à être ébranlée depuis qu'une balle dans le jarret l'avait couché dans un fossé. Deux lunes durant, il était resté à se faire soigner dans son Yâ-Men de Nam-Si ; puis il avait reparu pour l'attaque de Phu-Binh.

Puisqu'il n'était pas invulnérable, ne cesserait-il pas aussi d'être imprenable? se demandaient certains de ses partisans.

Lui commençait à se méfier de son entourage et ne communiquait plus ses projets qu'à l'heure de l'exécution.

Lou et le li-truong arrivèrent sur les bords du petit lac qui, en effet, coupait la barricade naturelle des bambous enchevêtrés, habituelle à tous les villages du Tonkin. Il y avait là une brèche de plus de cent mètres, couverte d'eau. De tous côtés des paysans et des pêcheurs accouraient ; s'asseyant sur les talons, ils regardaient avec curiosité le chef des Pavillons Noirs et ses derniers partisans.

Des sampans étaient amarrés au rivage. Le lac, aux bords agrémentés de bananiers déchirés par le vent et de roseaux à panache, s'infléchissait comme une corne d'azur dans un vallonnement étroit.

— Est-il profond? — demanda Lou.

— Les buffles, — répondit le li-truong, — ne peuvent le traverser qu'en nageant. Ils préfèrent l'étang du sud où ils peuvent se vautrer dans la boue.

— Réponds-moi : quelle est la profondeur de ton lac?

1. Français.

Un pêcheur prit la parole :

— Ma plus longue perche, — dit-il, — quand elle touche le plus bas fond, me force à m'accroupir dans mon sampan !

— Et quelle est la longueur de ta plus longue perche?

Le pêcheur lui montra ses gaffes de bambou, alignées dans son embarcation.

— Peuh ! — fit Lou, — à peine la taille du grand Bouddha d'Hanoï !

Tous s'interrogeaient du regard, n'osant lui demander quelle était sa décision.

Soudain des cris d'enfants stridèrent, mêlés à un coassement de corbeaux. Trois aigrettes, effrayées, s'envolèrent d'une rizière voisine.

— Fa-Kouei-Tseu [1] ! — s'exclama un des Méos.

— Les voici ! — fit Lou, montrant du doigt l'horizon.

En effet, un monôme de tirailleurs commençait à se détacher sur les digues lointaines.

Et le cri de toute la marmaille du village en mouvement devenait distinct :

— Les diables étrangers ! Les diables étrangers !

Le chef du village, inquiet, s'inclina :

— Ong-Lou ! Que décide Votre Excellence?

Très calme, les yeux pensifs, Lou-Vinh-Phuoc répondit :

— Laissez-les nous cerner !

— Mais, — protesta Bai-Sen, — ils vont brûler le village, massacrer tout le monde !

— Si vous ne leur dites pas que je suis ici, — repartit Lou, — ils se borneront à vous voler votre riz et vos poules !

Un murmure désapprobateur, montant de la foule, fit comprendre au grand chef chinois que ces nhâ-qués, las de la lutte, étaient tous prêts à le dénoncer ou même à le vendre.

Il échangea quelques mots à voix basse avec son premier lieutenant. Les habitants avaient formé des groupes dans lesquels on commençait à discuter âprement. Des porteurs de paniers, déposant leurs balanciers, mêlaient leurs gestes à ceux des pêcheurs et des paysans ; quelques oisifs, entre deux

1. Les diables français.

aspirations de leur pipe à eau, répondaient par des hochements de tête approbateurs aux manifestations des agités.

Un vieillard, tout de blanc vêtu, surgit d'une touffe de bananiers et commença une longue mélopée nasillarde, montrant le poing à ceux de la brousse :

— C'est le père de Bai-Sen, — dit un pêcheur à Lou ; — son frère et ses deux autres fils ont été tués dans vos courses !

Lou se tourna avec respect vers le nouvel arrivant :

— Grand vieillard, — lui dit-il, — te reste-t-il de cette étoffe blanche qui a servi à confectionner tes vêtements de deuil ?

— Il m'en reste assez, bandit, pour porter mon deuil pendant vingt lunes encore !

— Hé bien ! — reprit Lou, — donnes-en quelques aunes à ton fils Bai pour qu'il les arbore sur le toit de la pagode ! Les Français comprendront que Lou-Vinh-Phuoc est prêt à se rendre !

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines ; et, comme le vieillard continuait à débiter ses malédictions, le li-truong le prit par la main et l'entraîna vers sa caïn-ha.

Quelques instants plus tard, un long rectangle de calicot blanc claquait au vent, à la pointe du toit de la pagode. On l'avait découpé avec des bords dentelés, à la façon des bannières annamites.

Des sonneries de clairon de plus en plus proches se faisaient entendre. Vinh-Daô était cerné !

— Faites garder les quatre portes, — ordonna Lou à ses soldats. — Vous ne laisserez entrer qu'un chef ennemi, accompagné d'un interprète, par la porte du Soleil Couchant. Vous aurez pour lui autant d'égards que pour un grand Juge et vous me l'amènerez à la pagode !

Puis, se tournant vers les gens du village, Lou leur dit :

— Je ne veux pas résister plus longtemps, de peur qu'on ne brûle vos maisons ! Venez maintenant témoigner de votre amitié pour votre hôte d'une nuit ! Prouvez aux étrangers que Lou n'est pas renié par ses frères !

Tous le suivirent vers la pagode.

Bientôt un broussailleux, portant sur l'épaule un fusil rouillé auquel pendait une poule récemment égorgée, vint annoncer qu'un chef français était là, à la porte de l'Ouest.

— Amène-le, — dit Lou au linh.

Puis s'adressant aux bonzes :

— Faites préparer le thé !

— Va au-devant du chef français et dis-lui que c'est toi qui me forces à me livrer ! Tu auras la prime mise sur ma tête ! Deux mille piastres, c'est peu ; mais cela te servira à réparer ta pagode, dont les murs percés laissent entendre les bavardages du dehors !

Bai-Sen protesta ! Une telle infamie était indigne de lui !

— Réparer la pagode au prix d'une trahison !

Lou reprit, l'œil plein de malice :

— Fais-le pour me rendre service ! Je laisse une veuve, là-bas, à Nam-Si, mère de mon fils aîné ! Elle s'appelle Yan-Yu Tu lui en feras donner la moitié ! Jure-le moi !

Bai-Sen fit trois lais en signe de consentement et se hâta au-devant du parlementaire annoncé.

— J'entends qu'on vient ! — dit Lou à ses satellites. Ce ne sont point les pieds nus d'un de nos fidèles, ni les sandales d'une congaï qui résonnent avec tant d'arrogance sur les dalles du chemin ! Je reconnais les semelles ferrées des diables d'Occident, qui sont trop avares pour se vêtir de manches d'une longueur décente, mais s'estiment assez riches pour éviter de payer de leur courage la tête de Tran-Hûyen [1] !

Et il aurait continué de discourir, émerveillant ses gens comme à l'ordinaire, si la silhouette d'un officier de tirailleurs n'était apparue sur le seuil.

Lou alla au-devant du parlementaire avec la solennité d'un tong-doc qui receyrait un haut visiteur.

Il y avait là un capitaine et un lieutenant qui allait servir d'interprète. Le capitaine avait été choisi pour reconnaître Lou-Vinh-Phuoc, avec qui il avait été en relations au poste de Lao-Kay.

— Y en a pas moyen reconnaître les copains? — fit le capitaine, gouailleur..

Lou le regarda et s'inclina ! Il ne se rappelait que très vaguement...

1. L'envoyé de Dieu.

L'autre se présenta :

— Capitaine Larmagnac ! J'ai dîné chez toi, mon vieux, à Song-Fong, quand tu y vivais aux dépens des jonquiers rançonnés ! Capitaine Larmagnac !

— La-Ma-Yak ! — articula Lou. — Oui, je me souviens maintenant !

Il venait en effet de se souvenir d'un de ces nombreux dîners offerts par lui aux résidents et officiers français curieux de voir de près le célèbre chef des Pavillons Noirs ; il se souvenait brusquement de ce grand gaillard sec, qu'on devinait bâti comme un couvercle de cercueil sous sa veste de toile rétrécie par plusieurs années de lavages ! Il revoyait cette figure bilieuse, aux traits hachés, à la moustache vernie retroussée comme un toit de pagode ! Et il en fit part à Bai-Sen.

— Oui, mon capitaine, — dit ce dernier en son meilleur français, lui bien connaisse !

Lou invita les deux officiers à s'asseoir devant le thé servi.

— Tu étais plus généreux dans ce temps-là ! — plaisanta le capitaine. — Tu nous offrais le champagne.

Lou feignit de ne pas comprendre.

Un bonze, aidé de quelques villageois, avait placé une table de laque rouge dans un coin de la deuxième salle de la pagode. Quatre chaises massives, aux sièges carrés également laqués rouge, aux dossiers ornés de sculptures dorées, étaient rangées autour de la table où attendaient déjà quatre tasses à soucoupes d'étain et à couvercles de porcelaine.

Le capitaine était d'avis de brusquer les choses ; le lieutenant le convainquit, cependant, qu'il valait mieux négocier à l'orientale.

Ils s'approchèrent de la table; Larmagnac prit la première chaise venue. Le li-truong invita le lieutenant à s'asseoir en face de son chef.

Quand Lou, sur sa prière, se fut installé à son tour, il se plaça lui-même à la droite de l'officier, à une distance respectueuse. Ce ne fut que sur l'insistance du lieutenant, appuyée par d'énergiques injonctions du capitaine, qu'il rapprocha son siège.

— Assez de salamalecs ! — dit Larmagnac au lieutenant. —

Demandez-lui si c'est pour se rendre qu'il a fait hisser le drapeau blanc !

Un court colloque s'engagea entre Lou-Vinh-Phuoc et l'officier-interprète. Ce dernier venait d'obtenir son diplôme de langue annamite. C'était un Parisien, sportsman et amoureux de lettres; il devenait volontiers bouddhisant à ses heures, entre deux séances de combat dans la brousse. Il adorait, après une course errante au travers des lianes, les guêtres déchirées par les épines, les mains et le visage tailladés par le tranchant des hautes herbes, se délecter aux axiomes du Taô en « tirant sur le bambou ». La passivité philosophique de l'Extrême-Orient lui apparaissait alors comme d'une essence supérieure et il en concevait un certain mépris pour l'activité vulgaire qu'il mettait, à ses heures de « non-lucidité » au service d'une soi-disant civilisation moderne.

Aussi n'eût-il point employé littéralement le langage de son supérieur, même s'il en eût pu trouver l'équivalent en annamite ! Il le jugeait indigne d'un interlocuteur ayant étudié, comme il l'avait fait lui-même, les caractères classiques.

— Excellence, — traduisit-il, — dans quelle noble intention avez-vous fait hisser le drapeau blanc?

— L'ordre de hisser le drapeau blanc, — répondit Lou avec un sourire, — a été donné par mon digne ami Bai-Sen, seul maître dans son village !

— Mais alors ! — s'exclama le capitaine, — je n'y comprends plus rien ! L'autre avait dit vrai ! C'est lui qui nous le livre ! Demandez-leur ce que ça signifie ! Le chef du village nous le dénonce pour nous le livrer ! Et ils n'en boivent pas moins le thé ensemble devant nous, en camarades !

Le lieutenant interpréta de son mieux la pensée de son chef. Le li-truong balançait la tête, cherchant une réponse. Lou prit la parole :

— Votre chef, Excellence, trouve extraordinaire que Bai-Sed et moi accouplions nos tasses ! C'est la coutume ! Au pays des familles de Han, deux notables, même lorsqu'ils ne s'accordent pas, conservent assez de calme pour ne point manquer aux rites de la politesse ; ils songent à leurs concitoyens qui les entourent et qui riraient d'eux à juste titre s'ils les voyaient compromettre leur dignité. Ce n'est d'ailleurs guère

plus étrange, — ajouta-t-il avec malice, — que de vous voir tous les deux assis à la même table que moi, dont la tête est mise à prix par les vôtres.

— Elle est bien bonne ! — s'exclama Larmagnac. — Quel tour veut-il encore nous jouer?

Le lieutenant n'était pas de l'avis de son chef et ne le lui cacha point. Il connaissait la mentalité annamite pour avoir étudié les compilations de Dumoutier et savouré les immortelles pages de Boissière...

— Fumée d'opium que tout ça ! — interrompit le capitaine. — Demandez au chef du village comment le pirate va nous être remis. Vous ne me traduirez que la solution définitive.

Il roula une cigarette et l'alluma. Mais il répugnait à notre annamitologue d'aborder aussi crûment l'objet de l'entrevue : il savait qu'un Oriental ne se hasarde à poser des questions d'intérêt immédiat qu'au moment de prendre congé. A quoi bon eût-il étudié le « Mémorial des rites » et la théorie de « l'Invariable Milieu »? Pourtant le capitaine était là, le fixant de ses yeux clairs et résolus ; il était difficile de ne pas s'exécuter. Il s'exécuta donc, avec toutes les modulations d'accent que lui permettait sa science récente des sept inflexions du langage.

Le dialogue durait depuis un quart d'heure. Larmagnac s'était levé en allumant une seconde cigarette et arpentait nerveusement les dalles disloquées de la pagode, sous les yeux ironiques des nha-qués, qui se groupaient devant l'entrée, de plus en plus nombreux. L'un d'eux, un Cantonais, moins timide que les Annamites, s'était enhardi jusqu'à palper en connaisseur le drap de la vareuse que le capitaine avait endossée par-dessus sa veste kaki.

La nuit était brusquement tombée. Un boy apporta deux photophores et le bonze renouvela le thé devenu froid dans les tasses.

— Hé bien ! lieutenant ! — s'exclama le capitaine perdant patience. — Où en sommes-nous? Vous savez que notre popote et nos lits de camp sont avec la colonne !

— Voici, mon capitaine, comment se pose la question : le li-truong nous livre Lou. Celui-ci semble admettre que les villageois soient las de cette lutte qui s'éternise et que, de

notre côté, nous soyons fermement décidés à aller jusqu'au bout. Il craint des défections, même des trahisons, et l'avoue de bonne grâce. Il nous demande simplement de reconnaître qu'il nous a combattus parce que l'empereur l'exigeait...

— Est-ce que c'est une façon de combattre, — s'écria le capitaine, — que de tirer sur des caravanes, de piller des convois de jonques, d'arrêter des colons pour exiger des rançons ?

— Mon capitaine, je lui ai fait les mêmes remarques. Il m'a répondu que chacun luttait suivant ses moyens. Le tigre, — dit-il, — peut se servir de ses griffes ; le renard, dont les griffes sont inoffensives, doit recourir à la ruse.

— Tout ça, — fit Larmagnac avec mépris, — c'est de la littérature !

— Ne leur en voulons pas trop, mon capitaine, d'abandonner leurs anciennes armes pour se servir de celle-ci.

— Bref, que désire-t-il?

Un nouveau colloque s'engagea entre l'interprète et les deux Asiatiques.

— Le li-truong accepte, mon capitaine, — et le lieutenant prenait de plus en plus le ton d'un avocat défendant un client, — le li-truong accepte de nous livrer Lou contre promesse du paiement de la prime ; mais il demande, pour se « sauver la face » et ne pas se mettre dans la posture d'un notable ayant livré un hôte, que nous ne traitions pas Lou comme un malfaiteur, mais bien comme un soldat qui défendait le sol appartenant à l'empereur.

Le capitaine se récusa :

— C'est le gouverneur général qui décidera. Notre mission, à nous, finit avec la prise.

— C'est entendu, mon capitaine. Mais il désire que nous ne l'arrêtions pas ainsi, au milieu du village, après le coucher du soleil ; et que nous ne le fassions pas conduire, les menottes aux mains, comme un voleur ou un assassin, devant ceux de ses compatriotes que nous avons nommés juges et qui consentent à appliquer les lois que nous leur dictons. Le village est cerné, dit-il avec raison ; nous pouvons en garder toutes les issues, installer un cordon de sampans sur le petit lac et accepter que Lou vienne demain, dès l'aurore, flûtes

et clarinettes en tête du cortège, nous apporter ses coupe-coupe et ses trente fusils sur un palanquin. Lui-même se confiera alors à notre clémence, la tête haute, et s'évitera l'humiliation d'entendre les ricanements et quolibets d'une foule qui, il y a quelques jours encore, l'eût acclamé comme le Sauveur.

Le capitaine fit la moue.

Le lieutenant poursuivit :

— Lou est d'accord avec le li-truong il ajoute que si nous n'acceptons pas cette proposition, les tirailleurs que nous enverrions le prendre ce soir ne le trouveraient pas vivant Le chef du village a refusé de le cacher ; mais il ne pourra pas l'empêcher de se faire tirer une balle dans la tête par un de ses partisans !

— Voilà enfin un argument ! — s'écria Larmagnac. — Ils savent bien, les bougres, que nous ne chercherons pas à l'emmener à nous deux !

— Ce ne serait, mon capitaine, ni convenable, ni prudent.

— Convenable, je m'en fiche ! Prudent, c'est une autre question. Mais ceci va nous forcer à doubler nos postes, à les tripler même. Et nos tirailleurs ont plutôt besoin de dormir que de veiller.

— Ma foi, mon capitaine, les sorties du village sont faciles à surveiller, d'autant plus que c'est la pleine lune et que le riz n'est pas encore repiqué. Les rizières sont comme des miroirs !

Le capitaine marchait de long en large, énervé de se sentir indécis, contre sa coutume.

— Tout ça ne m'explique pas, — questionna-t-il, — puisqu'il est résolu à se faire trouer la peau par un des siens, pourquoi il n'a pas essayé, tantôt, de se la faire trouer par un des nôtres ! C'eût été plus honorable !

— ... La mentalité orientale, — observa le lieutenant, — ne ressemble pas à la nôtre.

— Posez-lui la question ! — insista Larmagnac.

Après un instant de réflexion, Lou répondit, d'une voix grave, en montrant le chef du village :

— Il y a, dans la demeure de cet homme, un vieillard qui porte le deuil de ses deux fils aînés morts pour notre cause ;

il est le seul survivant de la famille. S'il m'avait caché, vous l'auriez sans doute tué comme les deux autres ! Et moi, qui me battais pour défendre nos coutumes ancestrales, j'aurais eu le remords d'avoir ravi à un père l'unique chance qui lui reste d'être un jour enseveli avec les honneurs funéraires !

Il parlait lentement, chantant chaque mot, le buste avancé vers son interlocuteur, l'enveloppant du regard comme s'il eût voulu endormir ses dernières hésitations ; et les longs doigts de sa main, encore allongés par ses ongles de lettré, décrivaient, à la lueur du photophore, d'étranges gestes persuasifs. Par moments, il fermait les yeux et toute sa face contractée ressemblait alors à un masque grimaçant ; puis, soudain, un sourire détendait l'arc de ses sourcils et les rides de ses tempes s'ouvraient et se refermaient comme les serres d'un oiseau de proie.

Le li-truong, immobile en son fauteuil, écoutait bouche bée ; l'officier-interprète n'avait pu réprimer un hochement de tête approbateur.

Lou poursuivit :

— Je vois que vous me comprenez, Excellence ! Vous avez l'esprit élevé de ceux qui savent lire dans les tablettes de Si-Vu'ong. Vous obtiendrez de votre chef qu'il traite avec décence celui qui, comme vous, ne rêve que de jeter ses armes au Fleuve Rouge pour retourner à son pinceau de lettré.

— Que de phrases, bon Dieu, que de phrases ! — interrompit le capitaine en frappant brutalement la table de son poing ! — Qu'est-ce qu'il vous dégoise?

— Tout simplement, mon capitaine, que s'il ne s'est pas défendu, c'est pour éviter que nous n'usions de représailles contre le village ; que le li-truong est le dernier fils survivant d'un vieillard qui lui a déjà sacrifié les deux autres ! Si ce dernier fils disparaissait, le père, en l'absence d'héritier mâle, n'aurait plus droit, après sa mort, aux honneurs funéraires !

— Vous coupez dans ces histoires-là, vous?

— Je ne vois rien là d'extraordinaire, mon capitaine. De tous temps, les Chinois et Annamites ont professé ces idées !

— Soit, si je cède, c'est parce que je sais que le colonel tient beaucoup à le ramener vivant à Hanoï. Le bandit aura, puisqu'il y tient, sa sortie avec les honneurs militaires.

En compensation, on lui servira une entrée des plus civiles dans l'autre monde !

Et il se mit à rire.

Le lieutenant avait hâte de voir se terminer cette conversation pénible. Il se rendait compte que Lou et le li-truong, malgré leur impassibilité, devinaient en quel langage s'exprimait son compatriote et comment il s'efforçait d'en atténuer la vulgarité.

— Mon chef, — dit-il, — est heureux d'accepter votre proposition ! Vous vous confierez donc à nous, vous-même, de plein gré, demain matin !

Le capitaine prit alors la parole :

— Lieutenant, dites-leur que nous allons faire venir le peloton qui nous attend à la porte Ouest. Le sergent va compter tous les sampans du lac amarrés à la rive et les prendre sous sa garde ; tous les autres sampans qui reviendraient de la pêche devront rester en dehors du cordon à établir. Pour surveiller l'enceinte, nous mettrons un poste à chaque porte et une sentinelle sur chaque cavalier de rizière !

Le lieutenant traduisit ces ordres du capitaine et le li-truong s'inclina profondément en disant :

— Je suis le dévoué serviteur de vos Excellences !

— Ajoutez, lieutenant, — reprit Larmagnac, — que si Lou-Vinh-Phuoc n'est pas encore notre prisonnier ce soir, il est celui du village et que le li-truong m'en répond sur sa tête. Si, demain, la remise des armes et la livraison des pirates, le Lou-Phoc en tête, n'a pas lieu à l'heure dite, il ne sera pas, quoique chef de village, envoyé à la justice du mandarin, mais exécuté sur place. On lui tranchera le cou ; à la mode de ses aïeux, couic !... (il joignit le geste à la parole) et on accrochera sa tête par les cheveux à ce même mât où flotte aujourd'hui le drapeau blanc !

Ils se taisaient. Le lieutenant cherchait par quelles périphrases il pourrait traduire cette menace ; seul, le volètement d'une chauve-souris se heurtant aux poutres du toit osait troubler ce silence morne...

— Hé bien ! — reprit Larmagnac.

— Ils ont déjà compris, mon capitaine. Je le vois à leur attitude.

— Soit ! Alors, maintenant, à nos postes. Inutile de traîner ici plus longtemps ! A demain, mes gaillards !

Et il sortit en esquissant le salut militaire, pendant que le lieutenant échangeait les adieux rituels avec ses deux hôtes, en se retirant à reculons...

Une demi-heure plus tard, une quinzaine de sampans, pilotés à la gaffe par les tirailleurs de Larmagnac, s'éloignaient du village baigné de lune. Comme le vent était favorable, la plupart avaient largué la voile nattée à nervures de bambou. Ils voguaient, ne laissant derrière eux qu'un sillage de poussière lumineuse, comme un essaim de phalènes errant sur un miroir.

Quand les embarcations se furent disposées en cordon, à une centaine de mètres de la rive, le capitaine et le lieutenant enfourchèrent leurs montures et disparurent de l'autre côté de l'enceinte.

Lou et le li-truong, qui les avaient suivis de loin, observant avec curiosité leurs manœuvres, rentrèrent au cœur du village.

— Ong-Lou ! — dit Bai-Sen, — ma masure est-elle digne de votre repos?

— Votre demeure, — répondit Lou, — reste pour moi le palais de vos frères, qui furent mes amis.

Et ils se dirigèrent vers la maison de li-truông, dont un pan de mur isolé, orné d'un grand dragon peint en noir sur fond blanc, défendait l'entrée aux mauvais génies.

— La vulgaire qualité de mon riz et de mon vin, — dit Bai-Sen, — plus encore que votre angoisse, vous empêchera-t-elle de toucher à mes bâtonnets d'ivoire?

— Des bâtonnets de bambou eussent suffi à mon appétit ! Pourquoi jeûnerais-je? Ne prendre ni vin ni riz, a dit Tchouan-Tseu, c'est jeûner cérémoniellement. Pratiquons le jeûne du cœur qui consiste à ne maintenir en soi qu'une pensée unique.

— Quelle peut-être votre pensée unique, Ong-Lou?

— C'est mon souci de ta réputation.

Bai-Sen ne répondit rien. Ils s'attablèrent devant les bols servis.

— Maître, — dit Bai-Sen, — j'ai lu Li-Tai-Po ; je sais qu'il conseille de boire pour oublier.

— Il but si bien, — observa Lou, — qu'il disparut une nuit de rendez-vous avec la lune sur la rivière. La lune en est seule revenue. Si, de son temps, on avait cultivé le pavot, il fût devenu doublement immortel.

— Ong-Lou, — murmura Bai-Sen, — le lit et la lampe nous attendent.

Sur un signe de Lou, nos domestique lui apporta le sac précieux. Il en retira la pipe d'ébène ornée de jade et d'argent.

— J'ose à peine fumer à vos côtés avec cette simple pipe de bambou ! — dit Bai-Sen.

— Soyez fier, au contraire, de vous conformer aux coutumes populaires. Le bambou garantit notre indépendance ; il fortifie nos villages, draine nos sources ou déverse l'eau du fleuve dans nos rizières. Si le socle de pierre préserve de l'inondation la pagode et la demeure du notable, les pilotis de bambou, seuls, permettent au pauvre pêcheur de rendre sa cabane inaccessible au flot montant. Le bambou se laisse transformer tour à tour en arme de guerre et en instrument de musique ; on en fait des bâtonnets pour la nourriture du corps ou des pinceaux pour l'allègement de l'esprit.

Bai-Sen, les lèvres à l'orifice du tube, suivait, les yeux mi-clos, le crépitement de la drogue dans le bleu de la flamme ; et il semblait se griser tout à la fois des mots de son visiteur et de la fumée de sa pipe !

Ong-Lou poursuivait, sur un ton de lente mélopée :

— La perche de bambou donne de l'énergie vibrante au batelier qui remonte le Song-Coï...

Bai-Sen préparait une nouvelle pipe ; la boulette d'opium gonflait à la pointe de son aiguille :

— Yô-Ota ! Yô-Ota ! — murmura-t-il, imitant le chant des jonquiers.

Lou, s'adressant à l'un de ses méos, lui dit en yunnanais :

— Ne laisse pas à notre hôte la peine de préparer lui-même ses pipes.

Et il ajouta, plus bas :

— Fais-le fumer beaucoup. Endors ses remords de m'avoir trahi. Tu me comprends?

— Che-lô ! Ta-Kouân ! — répondit le méo avec un sourire

en s'asseyant sur ses talons, près de la petite lampe au dôme de verre.

— Toi, — dit Lou à un autre de ses Chinois, — va me couper une tige de bambou de trois fois la longueur de sa pipe. Avant de me l'apporter, tu la perforeras de manière à ce que l'œil puisse voir une étoile au travers.

— Che-lô ! Ta-Kouân ! — répondit l'autre en s'éloignant.

Bai-Sen continuait de fumer. Il trouvait, à la fin de chaque aspiration, la nouvelle boulette presque à portée du fourneau de sa pipe.

— En souvenir de notre rencontre, — reprit Lou, — je fais couper la tige d'un bambou de ton village. Je la laisserai sécher et en ferai trois pipes qui me dureront chacune trente lunes...

Bai-Sen tourna vers lui une pupille dilatée. Lou poursuivit :

— Tu t'étonnes de m'entendre parler de trente lunes, alors que celle qui se lèvera demain soir me verra prisonnier des barbares étrangers? Tu me vois chez Yen-Ouang, grand-maître des enfers?

Bai-Sen fit un geste de dénégation ; mais Lou continua :

— Je me suis rendu parce que je suis plus fort qu'eux et que vous tous ! Parce que de cette mort passagère, je me relèverai plus vivant que jamais ! Lao-Tseu n'a-t-il pas écrit que la vie et la mort se succèdent comme les vagues de l'océan?

— Ong-Lou, — interrompit doucement Bai-Sen, — j'ai confiance en votre suprême retour. Je ne m'étonnais point de vous entendre parler des lunes à venir; mais de votre désir d'emporter trois pipes en souvenir de notre rencontre. Pourquoi trois?

— Relis le Tao-Te-King, ô bachelier oublieux des livres sacrés ! Et tu te rappelleras que « *le Tao a produit Un; que l'Un a produit Deux; que les Deux ont produit Trois et que les Trois ont produit toutes choses* ».

— Je me rappelle, maître, — balbutia Bai-Sen avant d'aspirer une nouvelle pipe que lui présentait le méo.

— « *Et qu'en ce monde,* — ajouta Lou, — *ce qui fit que tous connurent que le beau est beau, ce fut le laid ; que le bien est bien, ce fut le mal ; que la vie est la vie, ce fut la mort !* »

Bai-Sen, retombé sur la couche, avait fermé les yeux.

Il admirait la mémoire de son invité sans chercher à pénétrer le sens de ses citations et semblait ne plus avoir d'autre force que celle de porter le tube à ses lèvres.

Le second méo rentra avec la tige de bambou préparée selon les désirs du maître.

— Tcheng, — lui dit Lou, — toi qui ne voyages jamais sans porter sur ton cœur les insignes du Yîn et Yang [1], viens te joindre à moi pour rappeler à notre hôte ce qu'enseigne Laô-Tseu à propos de l'apparence des choses. Dis-lui que ce monde n'est fait que de compensations ; que le facile compense le difficile et qu'il en est de même en tout et partout, du long et du court, du haut et du bas, des chants et du silence, du courage et de la lâcheté !...

— « *Il faut des rayons,* — déclama Tcheng, — *pour faire une roue ; mais c'est le vide du moyeu qui, seul, lui permet de tourner.* »

— « *De l'argile on fait des vases,* — chanta Lou, — *mais c'est le vide de ces vases qui reçoit le sang du sacrifice.* »

Et ils alternèrent ainsi, sur le ton des récitants taoistes, au gré de leurs réminiscences :

— « *C'est en élevant des murs qu'on bâtit les maisons, mais c'est en les perçant qu'on les rend habitables.* »

— « *C'est avec les branches du bambou qu'on fait les pipes; mais c'est en les perforant qu'on permet à la fumée d'inspirer le fumeur. L'être et le non-être s'engendrent et se complètent. La matière, c'est le corps, mais le néant c'est l'âme...* »

— Cheu, Esprit de l'Infini, nous cherche à la clarté des étoiles ! Levons-nous et répondons à son appel ! Debout, et suis-nous ! Ne te sens-tu pas grandi par le souffle du Taô ?

Bai-Sen, aidé par les deux méos, s'était levé sur ses jambes vacillantes

La porte s'ouvrit :

— Vois au dehors, — reprit Lou, — la lune est au zénith et tout le village s'est recouvert d'une écharpe blanche et bleue !

Bai-Sen, ébloui, les yeux mi-fermés, souriait béatement.

1. Le Yîn et le Yang : signes mâle et femelle représentés par un cercle dans lequel s'entrelacent un serpent noir et un serpent blanc.

— Je vois, — balbutia-t-il, — des lumières et des ombres !...

— La lumière, — affirma Lou, — c'est l'apparence ! L'ombre, c'est la chose !

Bai-Sen, qu'aveuglait cette clarté subite, murmura :

— L'ombre ! L'ombre !

Tous se dirigèrent lentement vers le bouquet de bambous le plus proche. Le clair de lune en projetait sur le sol les larges découpures, que Bai-Sen foulait avec précaution, comme s'il eût marché sur la traîne de Kouan-Yîn.

Les méos avaient étalé les nattes de la fumerie sur le bord du lac qui en mouillait les franges. Bai-Sen, satisfait de pouvoir se recoucher ne tarda pas à confondre la lueur de sa lampe avec les lanternes du lointain cordon de jonques.

Lou, dans une pose hiératique, restait debout près de lui.

— Pourquoi, Ong-Lou, — chuchotait Bai-Sen entre deux aspirations, — pourquoi imitez-vous les génies sculptés qui gardent l'entrée des pagodes?

— Où sont mes vêtements de pierre? — dit Lou en faisant un signe à son fidèle Tcheng.

Puis, s'adressant à Bai-Sen :

— Oui, — ajouta-t-il, — j'imite les gardiens de la Pagode du Dragon Noir et mes vêtements de pierre vont t'en donner l'illusion mieux encore !

— Vos vêtements de pierre? — nasilla Bai-Sen.

Tcheng apportait au maître une tunique de cour, la poitrine et le dos moirés de nuages d'azur et d'or, le bas chamarré de vagues rouges, bleues et orange s'enchevêtrant et déferlant en mousse d'argent...

Lou, solennel, passait les manches longues, en rectifiait les plis, cependant que les deux Yunnanais, emplissaient de grosses pierres le bas de la doublure du manteau de dessus, dont le double plastron carré portait l'insigne de Tao-tai.

Bai-Sen fumait toujours. Comme en extase, il admirait, d'un regard de visionnaire qu'aucun mirage ne parvenait à troubler, Ong-Lou nimbé de reflets dans sa robe de cour et les deux méos ramassant, décousant et nouant pour la confection du vêtement de pierre des gardiens de pagode. Le travail terminé, toujours en rêve, Bai-Sen vit Lou endosser, par-

dessus sa robe, le pesant manteau, réclamer le tube de bambou destiné aux trois pipes ; puis, à pas mesurés, prudemment, comme un génie conscient des lourdes espérances suspendues à ses épaules, s'acheminer vers le lac.

Il avançait lentement, les pans rigides du manteau se balançant à ses flancs... Voici que l'eau baigne ses pieds. Il va, tenant le bambou, comme une torche, au bout de son bras... Il est maintenant assez loin de la rive et assez enfoncé pour que l'on aperçoive, au-dessous de lui, son image toute entière reflétée, diminuant à mesure qu'il enfonce. Cette image ne forme bientôt plus qu'une ombre. Elle s'éloigne en se fondant !...

Soudain le tube de bambou s'érige au-dessus de la tête, renversée comme pour vider un verre interminable. La tête disparaît à son tour, la tige seule continuant à émerger. Par moments, elle hésite et titube, décelant la difficulté de la marche invisible ; puis, elle reprend obstinément la direction de la rive opposée...

Bai-Sen, les yeux désorbités, s'inquiète obscurément :

— Le voyez-vous encore, le gardien aux vêtements de pierre?

— Je le vois encore, répond l'un des fidèles, le bambou n'a plus que la longueur de ma main ! Il s'éloigne, mais il n'enfonce plus !

Le tube formait en effet, sur le miroir liquide, un point sombre flottant, comparable à l'extrémité de la trompe d'un éléphant en plongée. Un fin sillage zigzaguant ne révélait qu'aux méos avertis la fuite audacieuse de leur chef !

— Ong-Lou ! Ong-Lou ! — appela Bai-Sen dans un éclair de lucidité, en essayant de se soulever.

Les deux partisans le regardèrent en ricanant et rentrèrent au village.

Bai-sen, retombé sur la natte, s'endormit profondément. Il ne se réveilla que le lendemain, gardé à vue dans sa propre maison par deux de nos marsouins, pendant que leurs camarades fouillaient vainement tous les coins du village !

— Mon histoire est finie ! — conclut Mgr Cornet.

***

M. Lucas crut devoir prendre la parole :

— C'est très intéressant ; mais ne s'agit-il pas là d'un tube respiratoire plutôt que d'un périscope?

— Votre objection est juste, — reprit l'évêque ; — mais on peut en faire de semblables à propos de toutes les inventions attribuées aux Chinois. Ils connaissaient la poudre avant nous, mais ne s'en étaient jamais servis que pour des réjouissances et feux d'artifice. C'est nous qui leur en avons enseigné, hélas, les quaiités propulsives. Quant à leur imprimerie, elle n'a rien de commun avec la nôtre. Ils gravent des mots dans le bois, voilà tout. Ce procédé était connu de la plus haute antiquité occidentale ; c'est de la gravure, non de l'impression. La caractéristique de l'invention de Gutenberg, c'est la lettre mobile ; or, la langue chinoise n'a pas de lettres, mais seulement des mots. Si vous admettez néanmoins, avec tous les encyclopédistes, que les Chinois ont connu la poudre et l'imprimerie avant l'Europe, vous pouvez, avec la même générosité, leur accorder la connaissance antérieure du périscope. Les étymologistes seuls auront le droit de formuler des réserves.

— Pour revenir à votre histoire, — dit le colonel, — qu'en sont devenus les héros?

— Ma foi, mon colonel, Lou-Vinh-Phuoc coule depuis plus de trente années une existence paisible dans la province chinoise du Kouang-Si, comblé d'honneurs par ses compatriotes et de... cadeaux par le Gouvernement français [1] ! Aussi n'a-t-il plus jamais inquiété notre colonie ! Le capitaine Larmagnac, que j'ai revu, il y a une quinzaine d'années comme lieutenant-colonel, se lamente certainement aujourd'hui d'être un colonial en retraite, perclus de fièvres et de rhumatismes. La guerre, vue au travers des récits des journaux, doit mettre sa patience à une rude épreuve !... Quant au chef du village, il s'en tira, après enquête faite, avec quelques mois de prison ; car, si le brave Français qu'était le capitaine Larmagnac

1. Les journaux du Tonkin ont annoncé sa mort vers la première lune de l'année 1917.

menaçait souvent de faire le terrible, il ne se résignait jamais à être injuste...

— Et le lieutenant? — demanda une jeune passagère qui avait écouté le narrateur avec beaucoup d'intérêt.

— Le lieutenant !... — sourit Mgr Cornet après un moment d'hésitation, — je vous avouerai que c'était moi. C'est même un peu cette aventure qui me fit changer de vocation.

— Vous seriez peut-être général, aujourd'hui, quelque part sur le front ! — fit le colonel.

— Je me récuserais, de peur de me laisser prendre aux ruses des parlementaires ennemis !...

ÉMILE LUTZ

LES INTELLECTUELS ALLEMANDS

ET

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

AVANT-PROPOS

Comment se fait-il que ces pages soient écrites par un botaniste? Parce que, à moins d'être une curiosité naturelle, un monstre, aucun Belge ne pourrait actuellement se confiner dans sa tour d'ivoire.

Ce n'est pas pendant que la géographie politique de la Terre entière est en voie de bouleversement qu'on peut s'abandonner aux spéculations de la science pure. Tous, nous n'avons à présent qu'une seule préoccupation : tâcher de faire en sorte que la justice et la vérité dominent enfin les rapports entre les nations, afin que nos enfants ne revivent plus jamais ces horribles moments. Et, depuis la petite écolière qui tricote des chaussettes et griffonne péniblement quelques lignes pour son filleul de guerre, jusqu'à l'homme d'État qui approfondit les problèmes de la politique internationale, tout le monde peut et doit collaborer pour sa part, petite ou grande, à assurer la conclusion d'une paix acceptable.

Pendant l'année que j'ai passée en Belgique sous l'occupation allemande, j'avais essayé consciencieusement de reprendre le travail botanique. Mais il me suffisait de croiser un

officier allemand, bouffi de morgue, — de m'arrêter devant une affiche allemande, tantôt platement mensongère, quand elle relatait les opérations militaires, tantôt pleine de menaces, quand elle interdisait ceci ou cela, — ou depasser à côté d'une file de femmes et d'enfants allant chercher la soupe communale, — pour que de suite mes idées fussent entraînées loin de la science, vers des réalités plus poignantes.

Aussi je renonçai bientôt à de nouveaux essais scientifiques. Je ne m'occupai plus que de recueillir des documents concernant la domination allemande en Belgique. Comme un grand nombre de ces documents étaient de nature à éclairer nos compatriotes sur les procédés et les visées de l'Allemagne, je fus amené à les publier et à les répandre clandestinement.

C'est ainsi que je travaillai à la diffusion de l'*Appel au Monde civilisé*, signé par 93 savants et artistes allemands, et des principales réponses faites à ce manifeste : celles de M. Paul Seippel, de M. Church, de l'Académie des Sciences du Portugal, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, de l'Académie de Médecine de Paris, des Universités françaises, de la Société Zoologique de France, des intellectuels anglais, de M. Ruyssen, de M. Émile Vandervelde, du *Simplicissimus*, etc.

Plus tard, devant l'insistance des Allemands à refuser les enquêtes impartiales sur les événements dont la Belgique avait été le théâtre, j'eus l'idée de proposer un examen de ce genre aux 93 signataires du manifeste, qui ne pouvaient évidemment pas décliner mon invitation.

En août 1915, je m'échappai de Belgique avec quelques-uns de mes documents; j'emportai aussi un projet de lettre aux 93 intellectuels. Dès que j'eus terminé des besognes plus urgentes, en mars 1916, j'expédiai l'invitation préparée en Belgique; j'y ajoutai seulement la mention de la lettre des évêques belges aux évêques allemands, du 24 novembre 1915.

Les pages suivantes relatent quel accueil les intellectuels allemands ont fait à mon invitation.

Antibes (Villa Thuret), mai 1918.

I. — *Les signataires du manifeste des 93 intellectuels repoussent une proposition d'enquête impartiale, en mars 1916.*

En mars 1916, M. le professeur Robert Chodat, de l'Université de Genève, transmettait à chacun des 93 signataires de l'*Appel au Monde civilisé*, une lettre dont voici le texte :

A Monsieur...

Les journaux allemands de septembre 1914 publiaient un appel au monde civilisé, signé par 93 hommes de science et artistes.

Deux des alinéas de ce manifeste sont consacrés aux atrocités commises par les civils belges. Or, les Belges ont toujours soutenu que ces imputations sont calomnieuses, et ils ont, à diverses reprises, demandé la constitution d'une commission d'enquête, composée à la fois d'Allemands et de Belges.

Le 27 septembre 1914, M. Charles Magnette, Grand-Maître du Grand-Orient de Belgique, proposait à neuf Loges allemandes de faire, de commun accord, une enquête impartiale. Deux Loges seulement répondirent : celle de Darmstadt et celle de Bayreuth ; elles refusaient l'offre de M. Magnette.

A la même époque, deux socialistes allemands, M. Koester, directeur du *Hamburger Echo*, et M. Noske, membre du Reichstag, visitèrent la Maison du Peuple, à Bruxelles. Les socialistes belges leur proposèrent d'ouvrir une enquête contradictoire sur les faits qui s'étaient passés en Belgique. L'invitation fut repoussée. Dans leur livre *Kriegsfahrten durch Belgien und Nordfrankreich* 1914, où ils racontent tout ce qu'ils ont vu et fait en Belgique, MM. Koester et Noske ne parlent pas de leur visite à la Maison du Peuple, à Bruxelles.

Le 20 janvier 1915, en réponse à une lettre de M. le colonel Wengersky, qui lui demandait des renseignements au sujet des prêtres tués dans le diocèse de Malines, le cardinal Mercier proposa de créer une commission d'enquête composée d'Allemands et de Belges et présidée par un citoyen américain. Pas de réponse.

Le 8 février 1915, la même proposition fut faite verbalement par Mgr Van Roey, vicaire général de Malines. Pas de réponse.

Le 12 avril 1915, Mgr Heylen, évêque de Namur, renouvela l'invitation auprès du gouverneur militaire de Namur. Pas de réponse.

Le 24 novembre 1915, les évêques belges adressèrent une lettre collective aux évêques allemands pour leur demander l'institution d'une enquête impartiale. Pas de réponse.

Ne concluons pas de ce mutisme persistant qu'en Allemagne les francs-maçons, les socialistes et les évêques craignent la lumière. Admettons plutôt que, n'ayant pas lancé eux-mêmes les accusations,

ils ne croient pas devoir vérifier leur exactitude. Mais il n'en est pas de même pour les 93 signataires du manifeste ; car ceux-ci ont évidemment le plus vif désir de voir confirmer d'une façon indiscutable leur retentissantes déclarations. Aussi est-ce avec pleine confiance que nous nous adressons à eux, pour leur demander l'institution d'une commission d'enquête comprenant, en nombre égal, des Allemands et des Belges, sous la présidence d'un savant d'un pays neutre, connaissant l'allemand, le français et le flamand.

Certes, ils ne voudront pas se retrancher derrière les publications allemandes, telles que le Livre blanc sur les atrocités belges : *Die Voelkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs.*

Ils savent trop bien que ce n'est pas une enquête unilatérale qui apportera la conviction dans les esprits. La commission que les signataires du manifeste créeront, d'accord avec les Belges, interrogera non seulement ceux qui ont ordonné les représailles, mais aussi ceux qui en furent simplement les témoins ; nous croyons savoir que lors de l'enquête allemande faite en Belgique pendant l'hiver 1914-1915, de nombreux habitants ont été entendus, mais leurs réponses ont été délibérément supprimées ; la nouvelle commission aura naturellement à tenir compte de toutes les dépositions indistinctement.

JEAN MASSART
Vice-directeur de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique.
(Actuellement en France.)

Mars 1916.

Une seule réponse parvint à M. Chodat, celle de S. Exc. Ernest Haeckel, le zoologiste bien connu d'Iéna. Elle est datée du 14 avril 1916. La voici :

La proposition de notre très honoré collègue Jean Massart (Bruxelles), que vous m'avez communiquée, m'apparaît dans les circonstances actuelles comme un vœu *idéal* de grande valeur, mais *pratiquement*, il est impossible à réaliser. Je considère toutes les tentatives bien intentionnées de ce genre comme vaines et je n'y participe pas.

S. Exc. Haeckel qui était d'avis, en septembre-octobre 1914, que le moment était *pratiquement* bon pour lancer à la légère ses accusations, jugeait en avril 1916, alors que la lumière avait eu le temps de se faire, qu'il était *pratiquement* impossible de rechercher la vérité.

Il ne faut peut-être pas accorder trop d'importance aux changements d'attitude de M. Haeckel, ni s'en étonner outre

mesure. M. Caullery a exposé[1] comment M. Haeckel, farouche antimilitariste en mai 1870, se ralliait dès 1875 au militarisme prussien, pour en arriver, en octobre 1914, à soutenir aveuglément ceux qui ont déchaîné la guerre. Il est donc probable que, s'il s'est refusé en avril 1916 à laisser contrôler ses affirmations de 1914, il ne faut pas attribuer ce revirement à une certaine versatilité, mais simplement au souci de s'adapter aux exigences du germanisme.

Notre intention n'est pas de discuter les affirmations du fameux manifeste au monde intellectuel, ni de démontrer que les signataires ont agi avec légèreté. Cette discussion serait d'ailleurs parfaitement inutile, puisque l'opinion du monde intellectuel est faite sur ce point. Nous nous bornerons à établir qu'en avril 1916 les signataires avaient, eux aussi, leur opinion faite, puisqu'ils avaient certainement déjà constaté qu'on les avait trompés en 1914; puis nous montrerons que, depuis lors, ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier à sa juste valeur la véracité de leurs gouvernants, et que si, malgré cela, ils n'ont pas rétracté leurs allégations de 1914, c'est parce qu'ils subissent bénévolement la discipline allemande, une discipline que les intellectuels d'autres nationalités jugeraient intolérable.

Comme il s'agit d'une enquête sur les imputations contre la Belgique, il ne sera peut-être pas inutile de reproduire les trois paragraphes de l'*Appel* qui sont consacrés à la Belgique :

2. *Il n'est pas vrai* que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité. De la part de notre patrie, c'eût été commettre un suicide que de ne pas prendre les devants.

3. *Il n'est pas vrai* que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. Car, en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer traîtreusement sur nos troupes, a mutilé des blessés et a égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable. On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer

1. *Ernest Haeckel et son* Évolution *à propos du militarisme. Revue scientifique*, 11-18 novembre 1916.

à crime aux Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à ces bandits.

4. *Il n'est pas vrai* que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-cœur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre Hôtel de Ville est entièrement conservé : au péril de leur vie, nos soldats l'ont protégé contre les flammes. Si dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été détruites, ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement. Tout en contestant d'être inférieurs à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes.

II. — *Pourtant ils ont déjà constaté qu'on les avait trompés.*

Les signataires du manifeste pouvaient-ils encore croire, en mars 1916, que la Belgique était de connivence avec la France et l'Angleterre, et que celles-ci étaient résolues à violer la neutralité belge? Le paragraphe 2 fait évidemment allusion aux fameuses *Conventions anglo-belges* qui furent « dévoilées » par la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 25 novembre 1914. Nous étions encore en Belgique à cette époque, et nous avons eu connaissance de ces documents par la *Frankfurter Zeitung* du 8 décembre 1914, achetée à Bruxelles. Or, il nous a suffi de comparer le fac-similé photographique de la pièce avec son prétendu « texte intégral », pour constater tout de suite les truquages. Supposons pourtant que les intellectuels n'aient pas songé à confronter le fac-similé avec le « texte », et qu'ils n'aient pas connu non plus les démentis du gouvernement belge; ils ont dû, en tout cas, être frappés de la justification, étonnamment décousue et embrouillée que donna la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 10 mars 1915 : les gouvernements d'outre-Rhin s'efforcent d'y expliquer comment ils ont lu *convention* pour *conversation*, et pourquoi ils ont omis dans le « texte » la phrase capitale : « L'entrée des Anglais en Belgique ne se ferait qu'après la violation de notre neutralité par l'Allemagne. »

Ces paragraphes 3 et 4 du manifeste sont les plus importants de tous à notre point de vue, car c'est sur leurs asser-

tions que devait porter, en toute première ligne, l'enquête internationale proposée en mars 1916.

Admettons que les intellectuels allemands n'aient pas lu, dans la *Koelnische Zeitung* du 10 février 1915, l'article où M. le capitaine Walter Bloem, adjudant de M. le baron von Bissing, déclare que les horribles massacres et les incendies de Battice, de Herve, de Louvain, de Dinant n'étaient qu'un signal d'alarme pour la partie non encore occupée de la Belgique. Supposons aussi qu'ils n'aient pas remarqué le récit *Der Tag von Charleroi*, dans le fascicule de janvier 1915, de *Kunst und Künstler* (année XIII, fasc. 4), où M. Alfred Walter Heymel raconte s'être servi lui-même, à Charleroi, de civils comme boucliers vivants.

Toutefois, en présence des protestations indignées du peuple belge contre les calomnies allemandes, les intellectuels ne s'étaient certes pas soustraits au devoir d'éclairer leur conscience en consultant le *Livre Blanc* allemand du 10 mai 1915 : (*Die vœlkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*), puisque cette publication avait précisément pour objet d'opposer la conduite irréprochable de l'armée allemande à l'hypocrisie et à la férocité des Belges. Or, certains faits sautent immédiatement aux yeux quand on parcourt le *Livre Blanc*. Ainsi, que faut-il penser d'une enquête faite tout entière (sauf quatre dépositions) auprès de ceux-là mêmes qui ont commandé ou exécuté les massacres et les incendies? Quelle impartialité peut-on attendre de leurs témoignages? Pourquoi ne pas avoir reproduit aussi les dépositions des nombreux Belges qui ont été entendus par la Commission d'enquête? Nous pourrions citer, pour le seul Brabant, les noms d'une dizaine de nos compatriotes qui ont été interrogés pendant l'hiver 1914-1915. Comme nous supposions que les intellectuels allemands ne savaient sans doute pas que de nombreux témoignages de civils belges avaient été recueillis par la Commission allemande, nous avons eu soin de leur apprendre ce détail dans notre proposition d'enquête impartiale.

Autre lacune. A côté d'une masse de racontars sur les mutilations infligées par les Belges aux militaires allemands, pas un seul procès-verbal médical donnant le détail de ces sévices.

Toutefois ces omissions pourraient avoir échappé à un lecteur superficiel et d'ailleurs tout disposé à se laisser convaincre. Il n'en est pas de même des contradictions, invraisemblances, imprécisions voulues et erreurs manifestes, qui émaillent le *Livre Blanc*. Contentons-nous d'en épingler quelques-unes. Nous les choisissons dans le chapitre : *Révolte populaire belge à Louvain, du 25 au 28 août 1914* (p. 231 à 328), puisque le paragraphe 4 du manifeste est consacré entièrement à Louvain.

Le *Livre Blanc* assure que les Louvanistes profitèrent d'un moment où la ville ne contenait que peu de soldats. Or, si l'on additionne les diverses troupes dont la présence est signalée dans les dépositions 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 22, 23, 24, 25, 33, 34, 35, 36, 37, 43, 46, 47, 48, et 49, on arrive à un total d'au moins 10 000 hommes.

Il est vrai, dit le *Livre Blanc*, qu'une centaine d'habitants de Louvain furent tués pendant les journées du 25 au 28 août 1914, mais ils ne furent exécutés qu'après que leur culpabilité eût été établie par un examen approfondi. Or, M. Richard Gruner, commerçant à Hambourg (p. 303), après avoir déclaré qu'environ 600 personnes furent amenées près de la gare, dans la nuit du 25 au 26 août, et qu'au moins 500 ne furent pas fusillées parce qu'on ne put trouver la preuve certaine de leur culpabilité, ajoute que « les interrogatoires furent menés d'une façon très objective ». Les juristes qui ont signé le manifeste, et en particulier M. Franz von Liszt, professeur de droit criminel à l'Université de Berlin, peuvent-ils se représenter comment, dans le courant d'une seule nuit, au milieu du crépitement des incendies et des fusillades, on fait subir un interrogatoire objectif à 600 inculpés?

D'autres dépositions, et non des moindres, sont tellement vagues qu'elles ne peuvent amener qu'une seule conviction : c'est que leur imprécision est calculée de façon à rendre impossible toute vérification. Qu'est-ce que les intellectuels ont dû penser en lisant, par exemple, le passage où le général von Bœhm (p. 242) dit : « Dans une église de Louvain furent trouvés 300 fusils. » Quelle église? On voudrait le savoir. Le même témoin affirme (p. 241) que « sur les arbres d'une avenue on s'empara de nombreuses personnes armées, remar-

quables par leur aspect robuste et encore relativement jeunes. Un grand nombre d'entre elles furent reconnues comme étant des soldats déguisés, par leur médaille militaire et leurs pièces d'uniformes sous les vêtements civils. » La conscience des intellectuels n'a-t-elle pas ressenti une certaine inquiétude devant une assertion aussi étrange? Pourquoi, en effet, ces francs-tireurs se seraient-ils perchés sur les arbres d'une allée, d'où ils n'avaient évidemment aucune chance de s'échapper? Et remarquez qu'il ne s'agit pas de quelques civils inexpérimentés, mais de nombreux soldats, qui devaient pourtant savoir d'avance qu'à leur premier coup de feu ils seraient découverts et abattus.

On peut logiquement supposer que les signataires de l'*Appel* se hâtèrent de chercher dans le *Livre Blanc* des renseignements précis et circonstanciés sur les motifs qui obligèrent l'armée à mettre le feu à la Bibliothèque universitaire. Grande a dû être leur déception, car pas un mot n'en est dit. Et pourtant s'il est un point qui a dû appeler l'attention des enquêteurs, c'est bien celui-là ; car de tous les incendies allumés en Belgique par les Allemands, c'est celui de la Bibliothèque universitaire de Louvain qui a soulevé l'indignation la plus générale, la plus violente et la plus persistante ! Les savants signataires du manifeste ne se sont-ils jamais demandé pourquoi la Commission d'enquête a supprimé cet incident?

Serait-ce peut-être cet escamotage qui rend si brèves et si insignifiantes certaines dépositions de personnes dont on attendrait au contraire un récit complet et détaillé des événements, par exemple celle de M. Johannes Grebin (p. 251)? Il est juge militaire auprès de la *Commandanture* d'étape n° 15 ; il a séjourné à Louvain du 23 août au 23 septembre 1914 ; or, tout son témoignage, lamentablement vide, tient en vingt-six lignes. A signaler dans le même genre le procès-verbal de la descente judiciaire faite à Louvain le 20 novembre 1914 (p. 289). Il comprend dix lignes et ne spécifie même pas dans quelle rue l'enquête eut lieu : « Dans une rue latérale à la rue de Tirlemont, près de la prison. » Singulier procès-verbal de constatations judiciaires ! Est-ce ainsi qu'on les fait en Allemagne? Non, évidemment, à moins qu'il ne s'agisse de démontrer la réalité des attaques de francs-tireurs.

Nous pourrions nous borner à ces quelques citations. Notre intention, en effet, n'est pas de relever toutes les erreurs du *Livre Blanc*, mais simplement de signaler quelques points qui ont dû ébranler la confiance des intellectuels dans les affirmations allemandes et leur faire désirer une enquête contradictoire et impartiale. Voici un dernier extrait, relatif à Aerschot, pour mettre en évidence un autre aspect du *Livre Blanc*. M. le colonel Andreas Jenrich dit ceci (p. 97) :

> Entre temps, les maisons furent fouillées par les troupes, et un nombre considérable d'habitants furent arrêtés, qui avaient manifestement pris part à l'attaque contre les troupes. De la population masculine arrêtée, furent fusillés le lendemain matin : le bourgmestre, son fils, ainsi que son frère, et un homme sur trois.

Ici, comme pour Louvain (p. 303), on se demande avec angoisse comment les autorités allemandes ont pu instruire le procès d'environ 200 prisonniers, entre 8 heures du soir et 6 heures du matin, et s'assurer de leur culpabilité. Il est vrai qu'elles possèdent un moyen plus expéditif de séparer les innocents des coupables : celui qui consiste à s'en remettre au sort et à fusiller un homme sur trois. Cette pratique judiciaire doit être regardée en Allemagne comme parfaitement légale, puisque le gouvernement d'outre-Rhin insère le témoignage du colonel Jenrich, sans aucun commentaire, dans le livre consacré à défendre l'honneur de son armée contre les calomnies belges. On voudrait pourtant connaître les impressions des intellectuels allemands lorsqu'ils lisent ce passage et qu'ils essayent de se figurer la scène : environ 180 habitants d'Aerschot sont rangés en ligne dans une prairie, puis les guerriers allemands passent lentement devant eux, et abattent sur place les numéros 3, 6, 9, 12..., jusqu'à 180. Car c'est ainsi que s'est passée cette exécution, que le colonel Jenrich raconte en cinq mots, comme un fait banal : « *Jeder dritte Mann wurde erschossen.* »

Il est encore une autre enquête que les intellectuels connaissent certainement, et qui a dû leur ouvrir les yeux. Elle a été faite en Allemagne même, par des associations catholiques, et en particulier par l'Association des prêtres *Pax*. Voici quelle

fut sa raison d'être. Beaucoup d'accusations de cruauté contre les civils belges mettaient en cause nos prêtres ; par contrecoup elles menaçaient de créer en Allemagne une dangereuse agitation anticatholique. C'est pourquoi des organismes catholiques furent amenés à faire une enquête sur tous les cas où une vérification était possible, notamment ceux où un nom de localité était cité. Ces associations demandaient aux autorités militaires compétentes d'indiquer ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans les récits incriminés [1]. Les réponses étaient ensuite publiées dans les principaux journaux catholiques : *Koelnische Volkszeitung*, *Bayerische Kurier*, *Münchener Tageblatt*, *Germania*, etc. Or, la conclusion de l'enquête est que les faits allégués sont inexacts. Ce verdict de non-culpabilité n'a-t-il pas troublé la conscience des signataires du manifeste? N'ont-ils pas senti que si toutes les accusations contrôlables se révélaient fausses, la plus élémentaire prudence exigeait de soumettre aussi à une enquête sérieuse les autres allégations?

Puis, comment n'ont-ils pas été frappés du fait suivant : M. le major Bauer et M. le conseiller Dr Wagner font partie de la Commission militaire d'enquête, instituée par le ministère de la guerre de Prusse. C'est eux qui ont signé les réponses innocentant le clergé belge, publiées par l'Association *Pax*. Eh bien ! les mêmes noms figurent au bas des quatre rapports d'ensemble sur les massacres d'Aerschot, d'Andenne, de Dinant et de Louvain, dans le *Livre Blanc*. Ces rapports, établis sur les dépositions des témoins, sont censés en donner la moelle. Or, dans ces témoignages, de nombreux crimes sont attribués aux prêtres belges, et quoique MM. Bauer et Wagner sachent pertinemment que ces allégations sont fausses, ou tout au moins suspectes, ils les laissent tranquillement s'étaler dans les dépositions. Les intellectuels allemands ne se sont-ils pas rendu compte du discrédit que ce simple rapprochement de noms jette sur le *Livre Blanc*, et, une fois de plus, n'ont-ils pas compris qu'ils auraient dû exiger de leur gouvernement l'institution d'une enquête bilatérale?

1. Voir F. VAN LANGENHOVE, *Comment naît un cycle de légendes*, p. 5. (Paris Payot, 3e mille, 1917.)

*
* *

Le paragraphe 3 dit aussi que l'armée allemande n'a pas porté atteinte aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcée par la dure nécessité d'une défense légitime. Défense légitime, le transport en Allemagne des mobiliers et des œuvres d'art qui garnissaient nos habitations ! Défense légitime, la contribution de 50 millions imposée à la ville de Bruxelles, sans que la moindre résistance y ait été opposée à l'armée allemande ! Mais peut-être les intellectuels n'ont-ils pas remarqué que les trains militaires, à leur retour en Allemagne, étaient chargés de butin de guerre, tel que pianos, argenterie, tableaux, cristaux, etc. ; peut-être ne lisent-ils pas les brochures de propagande (p. ex. *Lüttich*, dans la collection *Krieg und Sieg* 1914), qui se vantent de l'énormité des sommes extorquées aux caisses publiques (*Lüttich*, p. 36). Au moins savent-ils que dès la première semaine de la guerre, en août 1914, le gouvernement allemand créa [1], sous la direction de M. le docteur Walther Rathenau, président de l'*Allgemeine Electrizitäts-Gesellschaft*, le département des matières premières au ministère de la guerre (*Kriegsrohstoffabteilung im Kriegsministerium*). L'un des objectifs de cet organisme est d'enlever dans les pays occupés toutes les matières premières utiles à l'industrie allemande. Une telle pratique est manifestement contraire aux conventions de La Haye, mais un scrupule aussi mesquin n'arrête pas les gouvernants de l'Allemagne et ne donne pas à réfléchir à ses intellectuels.

M. Rathenau lui-même a fait, le 20 décembre 1915, à la *Deutsche Gesellschaft* 1914, à Berlin, une conférence où il a exposé le fonctionnement de son département. D'autres encore se sont préoccupés de faire connaître au public allemand les progrès du pillage de la Belgique. Dans le numéro du 26 février 1915, des *Münchener Neueste Nachrichten*, M. le docteur Ludwig Ganghofer estime que l'Allemagne

1. Voir F. Passelecq, *les Déportations belges à la lumière des documents allemands*, p. 129 à 179. (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1917.)

enlève chaque jour en Belgique pour 10 à 11 millions de marks de marchandises diverses [1].

A la séance du Reichstag du 15 janvier 1916, M. Stücklen, député socialiste, ayant élevé quelques critiques de détail contre le fonctionnement des commissions économiques. M. le général von Wandel, faisant fonction de ministre de la guerre de Prusse, lui répondit :

> Si nos hommes ont été si bien soignés, si de grands approvisionnements ont été transportés des territoires occupés vers l'intérieur du pays, nous le devons pour une très grande partie à l'activité avisée et infatigable des commissions économiques. Elles ont bien mérité de la patrie.

Les déclarations de MM. Rathenau, Ganghofer et von Wandel étaient encore toutes récentes quand nous avons fait notre proposition d'enquête. Les intellectuels n'avaient pas eu le temps de les oublier, et ils savaient donc que l'armée allemande avait « porté atteinte à des biens de citoyens belges sans y être forcée par les dures nécessités de la défense légitime ».

III. — *Depuis, ils ont eu l'occasion d'apprécier la véracité de leurs gouvernants.*

Nous croyons avoir établi qu'au moment où nous offrions aux signataires du manifeste d'instituer une enquête, leur conviction était déjà fortement ébranlée quant à l'exactitude matérielle de leurs accusations. Ils avaient donc des motifs sérieux d'accepter notre proposition, car non seulement celle-ci leur permettait de rechercher impartialement la vérité, mais surtout elle était de nature à calmer les inquiétudes de leur conscience. S'ils n'ont pas même répondu à notre lettre (sauf S. Exc. Ernest Haeckel, qui décline l'invitation), ce ne peut être que sous l'empire d'une considération assez puissante

1. La conférence de M. Rathenau et les articles de M. Ganghofer ont aussi paru en volumes, mais la censure a eu soin d'en faire disparaître les passages les plus compromettants. (Voir PASSELECQ, *l. c.*, p. 131 et p. 173.)

pour étouffer leurs scrupules. Avant de rechercher quel est ce motif supérieur, nous essaierons de montrer que pendant la période qui s'est écoulée depuis avril 1916, les intellectuels allemands ont eu mainte occasion de constater l'esprit de mensonge qui imprègne leur gouvernement.

Jusqu'ici, nous nous sommes appuyés sur des documents relativement peu connus en dehors de l'Allemagne, ce qui nous a amenés à les exposer avec quelque détail. Il n'en est pas de même pour les faits qu'il nous reste à signaler. Ceux-ci ont été l'objet de polémiques dans les journaux du monde entier : il nous suffira donc de les citer en peu de mots.

Tout d'abord un renseignement curieux sur la valeur morale du juge qui a recueilli beaucoup de témoignages importants relatifs à Louvain. Nous avons vu que les dépositions reproduites dans le *Livre Blanc* sont en général déplorablement vagues. Peu importe, dira-t-on peut-être; l'essentiel est qu'elles soient exactes et qu'elles aient été pesées judicieusement par le magistrat chargé de les recevoir ; sans aucun doute, les autorités allemandes n'auront confié ces enquêtes qu'à des personnes dont l'intégrité, l'impartialité et l'esprit critique étaient indiscutables. C'est le *Feldkriegsgerichtsrat* (juge militaire en campagne) Ivers qui a été chargé des enquêtes à Louvain les 17, 18 et 23 septembre 1914, et à Noyon le 27 septembre 1914. Or, des articles du *Tag*, du *Berliner Tagebatt*, et du *Vorwaerts*, parus entre le 25 et le 30 novembre 1916 [1], nous apprennent que le juge Ivers a été condamné à neuf mois de prison pour tentative d'extorsion de fonds par chantage. Ce jugement a été rendu le 29 novembre 1916 par la 7e chambre correctionnelle du tribunal régional de Berlin.

Voilà donc le personnage qui avait mission de faire la lumière sur les carnages et les incendies de Louvain, et d'en établir les responsabilités. C'est d'après les témoignages qu'il a résumés dans la rigidité de sa conscience, que MM. Bauer et Wagner (voir plus haut), ont conclu à la culpabilité des habitants de Louvain et à l'innocence de l'armée allemande.

1. Ces articles sont résumés dans le numéro 56 des *Cahiers documentaires*, publiés par le Bureau documentaire belge, au Havre.

Et pourtant, avec quelle circonspection et quelle sereine impartialité les magistrats n'auraient-ils pas dû recevoir et peser les témoignages ! Car, ne l'oublions pas, les témoins sont ceux-là mêmes qui ont incendié Louvain et fusillé ses habitants ; pour se disculper, beaucoup d'entre eux assurent qu'on n'a incendié que les maisons d'où des coups de feu avaient été tirés, ou dans lesquelles on a découvert des armes. Or, voici sur ce point une révélation intéressante : M. Harry Stuermer, Allemand, réformé après plusieurs mois de campagne, devenu ensuite correspondant de la *Koelnische Zeitung* à Constantinople, parle d'un lieutenant allemand qui avait fait campagne en Belgique[1]. Cet officier lui avait raconté ceci :

> Quand nous voulions faire une réquisition ou chercher quelque chose dans une maison, j'avais un procédé tout simple et efficace : je n'avais qu'à donner l'ordre à un de mes hommes de jeter un fusil belge par le soupirail de la cave de la maison choisie et de faire une perquisition pour constater s'il s'y trouvait des armes. L'ordre formel était, ne trouvât-on qu'un seul fusil, de tout réquisitionner et d'emmener les habitants de la maison en prison, sans pitié.

On sait quel était dans un pareil cas le sort de la maison : incendiée ; et celui des habitants : fusillés.

S'il restait encore en Allemagne quelqu'un pour croire que sa patrie « avait été attaquée par trois grandes puissances en embuscade » on peut légitimement supposer que les détails donnés sur le Conseil de la Couronne du 5 juillet 1914, puis les divulgations du prince von Lichnowsky et du Dr Muelhon, lui ont enlevé ses illusions. Depuis longtemps, il est vrai, les gouvernants de l'Allemagne avaient avoué qu'eux seuls portaient la responsabilité de la guerre; car, comment interpréter autrement la réponse de M. von Jagow à M. le député Karl Liebknecht, qui demandait, à la séance du Reichstag du 14 décembre 1915, de faire examiner par une commission parlementaire les documents sur l'origine de la guerre. M. von Jagow, *aux acclamations de l'assemblée*, refusa cette enquête[2].

1. *Deux ans de guerre à Constantinople.* (Paris, Payot, 1917.)
2. Voir FERNAU, *Précisément parce que je suis Allemand*, p. 69, en note.

Faut-il rappeler le prétendu bombardement de Nuremberg par des avions français, qui fut l'un des prétextes de la déclaration de guerre à la France? Sa fausseté a été établie par un article du professeur M. J. Schwalbe (Berlin), dans le *Deutsche Medizinische Wochenblatt* du 18 mai 1916. Un passage important de l'article du professeur Schwalbe est celui où il dit que le bombardement avait été affirmé « par un communiqué de la direction des chemins de fer royaux de Nuremberg et répandu par la correspondance officieuse bavaroise Hoffmann ». Ce sont donc bien les autorités qui ont inventé, puis répandu le mensonge. Mais pourquoi est-ce dans une revue médicale que nous lisons le démenti?

Et la menace d'une attaque française à travers la Belgique, qui fut invoquée dans l'ultimatum allemand du 2 août 1914, pour nous imposer l'occupation de notre pays ! Devant la preuve incontestable que les Français n'avaient aucunement l'intention de violer notre neutralité, preuve que fournit toute la conduite de la guerre dans ses premières phases, les autorités militaires allemandes ont été forcées d'avouer que la menace française n'avait été qu'un prétexte. Une seule citation suffira. M. le lieutenant-général baron von Freytag-Loringhoven, chef de l'état-major général de l'armée (f. f.), décrivant la situation des forces françaises à l'entrée en campagne, montre qu'elles se déployaient entièrement entre la frontière suisse et la frontière belge. Cet article a paru dans la *Koelnische Zeitung* du 9 août 1917, édition de midi.

***

Citons maintenant quelques exemples de la déloyauté officielle de l'Allemagne, relatifs à des faits qui se sont passés depuis le début de la guerre.

Lorsque le *Tubantia* fut torpillé sans avertissement, le 16 mars 1916, les Allemands commencèrent par nier que leurs sous-marins y fussent pour rien, quoique les officiers du navire attaqué eussent remarqué le sillage de la torpille. Il fallut la découverte de débris de l'engin pour obliger nos ennemis à faire des aveux ; seulement, ajoutaient-ils, c'était une torpille

lancée le 6 mars et qui avait manqué son but ; elle était donc restée flottante pendant dix jours (voir la *Frankfurter Zeitung*, 11 juin 1916, 2e feuille du matin). Malheureusement cela n'explique pas le sillage aperçu au moment de l'attentat. Le *Sussex*, bateau de passagers, faisant le service entre Folkestone et Dieppe, fut torpillé sans avertissement le 24 mars 1916. Tout de suite, les Allemands jurèrent qu'aucun de leurs sous-marins n'avait fait le coup; ils le soutenaient encore, à l'aide de tout un dossier de preuves, dans leur note aux États-Unis du 12 avril 1916. Hélas ! la fâcheuse vantardise d'un de leurs officiers, prisonnier en Angleterre, démontra à tous que les autorités allemandes savaient qu'elles mentaient. Aussi la note aux États-Unis du 5 mai 1916 reconnaît-elle que le *Sussex* pourrait bien avoir été attaqué par un sous-marin allemand.

Le 31 mai 1916 eut lieu la bataille navale du Skagerrak. Explosion de joie en Allemagne; les écoliers reçoivent un jour de congé ; dans leur enthousiasme les membres du Reichstag écoutent debout le président, M. Kaempf, donnant des détails sur la grande victoire navale. Le communiqué Wolff du 4 juin affirme que la liste des pertes publiées est « définitive ». Le 7 juin, le Reichstag vote les crédits de guerre de 12 milliards de marks. Le lendemain, le gouvernement annonce que « pour des motifs d'ordre militaire, il n'avait pas encore parlé, jusqu'à présent, de la perte du *Lützow* et du *Rostock* ».

A l'époque où des négociations se poursuivaient entre la République Argentine et l'Allemagne pour la protection des navires argentins contre les sous-marins, le ministre d'Allemagne à Buenos-Ayres, M. le comte von Lüxburg, envoyait ses fameux télégrammes de mai 1917 et du 9 juin 1917, où il conseillait soit d'épargner les navires argentins, soit de les couler sans laisser de traces.

Nous avons vu plus haut que l'Allemagne exploite méthodiquement toutes les ressources de notre pays, contrairement aux obligations qu'elle a assumées en signant les conventions de La Haye. Non contente de nous enlever tout ce qui peut être utile à son propre ravitaillement, elle se sert encore des produits belges comme marchandises d'échange. La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 26 octobre 1917 annonce que

la principale clause de l'accord économique germano-hollandais stipule que « l'Allemagne garantit à la Hollande du charbon allemand et belge ». Scandalisée par une spoliation aussi cyniquement inhumaine, perpétrée au moment où la population belge était menacée de mourir de froid, l'opinion publique néerlandaise força le gouvernement de La Haye à « reviser son point de vue », et à renoncer au charbon belge.

Nos ennemis ne dépouillent pas seulement la Belgique de ses provisions de toute nature, ils lui enlèvent aussi son matériel humain. Depuis que sévissent les déportations ouvrières, le gouvernement allemand a annoncé, à diverses reprises, son intention formelle de renoncer au travail forcé des Belges; mais, fidèle à sa mauvaise foi habituelle, il a régulièrement manqué à sa parole. « En Allemagne, dit-il, il n'y a plus de travailleurs forcés ; nous n'y avons gardé que des travailleurs volontaires. » Sur la façon dont on traite les « travailleurs volontaires », peu importe qu'ils soient Polonais ou Belges. La citation suivante est significative[1] :

Le *Berliner Tageblatt* relève dans la *Deutsche Tageszeitung* l'annonce suivante :

ÉCHANGE

On demande à échanger 50 ouvriers polonais (20 hommes, 30 femmes) contre le même nombre d'autres travailleurs. Réponse sous L. Y. 85282, à l'administration du journal.

« Ainsi, ajoute le *Berliner Tageblatt*, cinquante personnes, dont on détermine soigneusement le sexe, sont offertes en échange comme du bétail. On ne les a certainement pas consultées davantage que des bœufs de trait ou des vaches à lait. »

C'est la guerre.

IV. — *Mais ils ne rétractent pas encore leurs affirmations et continuent à subir la discipline.*

On ne peut pas supposer que la moindre illusion persiste encore dans l'esprit des signataires du manifeste. Ce serait vraiment faire injure à leur intelligence que d'imaginer qu'ils n'ont pas été détrompés, à la fois par les livres expressément écrits pour défendre l'honneur de l'armée allemande (par

1. *Journal de Genève*, 18 novembre 1917.

exemple le *Livre Blanc*), et par les multiples preuves de duplicité de leur gouvernement.

Alors, pourquoi ne sont-ils pas revenus sur leurs affirmations, ainsi que l'équité la plus élémentaire le leur commandait? Deux explications seulement sont possibles : ou bien ils n'osent pas rétracter leurs erreurs, ou bien ils ne veulent pas le faire. Comparons les deux hypothèses.

De prime abord, il est peu probable que d'éminents hommes de science et artistes se laissent intimider au point de ne pas écouter leur conscience ; d'autant plus que le gouvernement ne pourrait les frapper plus sévèrement qu'en les privant de leur situation ou de leur liberté. Ce n'est certes pas une menace de ce genre qui terrorisera ceux qui se disent les « représentants de la science et de l'art allemands », qui occupent effectivement les plus hautes situations intellectuelles de l'empire, et qui terminent leur manifeste en jurant « sur leur nom et leur honneur ». Leur nom et leur honneur ! Ils ne consentent pourtant pas à les laisser prostituer sous la menace d'une punition ! On a de la peine à imaginer que les intellectuels allemands montreraient moins de courage que leurs collègues belges. Nombreux sont nos compatriotes qui ont été frappés d'emprisonnement, d'amendes, de déportation, ou de peines encore plus fortes, pour avoir résisté à l'autorité occupante. Rappelons quelques condamnations.

Tout d'abord, le bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max. Depuis le 26 septembre 1914, il est enfermé en Allemagne pour n'avoir pas voulu plier devant les exactions de l'autorité occupante, et son successeur, M. Maurice Lemonnier, a eu le même sort. En Allemagne même, M. Max s'est entendu condamner plusieurs fois à des aggravations de peine, sous les prétextes les plus divers. Ainsi, il a été récemment frappé d'une amende de 500 marks. Plutôt que de la payer et de prêter ainsi une aide pécuniaire à l'ennemi, il a préféré subir la peine subsidiaire, soit 50 jours d'emprisonnement cellulaire; il a été enfermé dans la prison civile de Moabit, à Berlin, du 20 novembre 1917 au 9 janvier 1918 [1]. Voilà l'attitude d'un intellectuel belge après trois années de détention.

1. En avril-mai 1918, M. Adolphe Max était de nouveau emprisonné à Berlin,

Il nous suffira de citer les noms de MM. Paul Fredericq et Henri Pirenne, enfermés en Allemagne depuis le 18 mars 1916, parce qu'ils ont refusé de faciliter au pouvoir occupant la flamandisation de l'Université de Gand [1]. Ajoutons un détail peu connu : dès l'hiver 1914-1915, M. Pirenne était en butte aux sollicitations d'un de ses collègues allemands, signataire du manifeste, le professeur Lamprecht.

Si c'est un exemple que les Allemands ont voulu faire en frappant si durement les professeurs de Gand, leur essai de terrorisation doit les avoir singulièrement déçus, car à aucun moment nos intellectuels n'ont cessé de protester contre l'immixtion allemande dans nos questions de langue [2].

Les Belges se sont élevés avec la même persévérance contre les déportations ouvrières. Le livre déjà cité de M. Passelecq reproduit une vingtaine de lettres émanant des corps politiques, du clergé, des syndicats ouvriers et des corps scientifiques. D'autres ont été écrites par la magistrature. Signalons aussi, au sujet des déportations, l'appel aux sentiments d'humanité des Grandes Loges d'Allemagne, signé par M. Charles Magnette [3], sénateur, Grand-Maître du Grand-Orient de Belgique. Cet appel lui valut d'être condamné par le gouvernement militaire de la province de Liége, le 21 décembre 1916, à « un emprisonnement de trois semaines, qui a pris cours à partir du 12 décembre 1916, et en outre une amende de 1 000 marks, en lieu et place de laquelle, en cas de non-paiement, il y aura lieu à un jour d'emprisonnement par somme de 5 marks ».

Le jugement fait remarquer que M. Magnette est « Wallon ». Nos ennemis s'efforcent par tous les moyens de semer la discorde entre Flamands et Wallons. Sans succès, d'ailleurs. Car si quelques égarés ont accepté de faire partie du *Raad van Vlaanderen* [4], la masse de la population reste irréduc-

1. Voir CHRISTOPHE NYROP, *l'Arrestation des professeurs belges et l'Université de Gand*. Traduit du danois. (Paris et Lausanne, Payot, 1917.)

2. Voir F. PASSELECQ, *la Question flamande et l'Allemagne*. (Paris, Berger-Levrault, 1917.)

3. C'est le même qui signa l'appel aux Grandes Loges d'Allemagne, proposant une enquête impartiale sur la conduite de l'armée allemande en Belgique.

4. En Belgique on ne dit pas *Raad van Vlaanderen* (Conseil des Flandres), mais *Verraad van Vlaanderen* (Trahison des Flandres).

tiblement hostile à tout démembrement, et beaucoup de fonctionnaires se sont laissés déporter plutôt que de collaborer à la « séparation administrative ». Tous les corps constitués, toutes les associations politiques, ont envoyé à l'autorité occupante des protestations indignées [1].

On ne se contenta plus de protester le jour où le *Raad van Vlaanderen* s'avisa de proclamer l'indépendance des provinces flamandes. Aussitôt la Cour d'appel de Bruxelles se réunit. Sur les 48 membres qui la composent, 46 étaient présents, les deux autres étant alités. A l'unanimité elle décida de poursuivre les délinquants. Dès le lendemain matin, deux des membres du *Raad van Vlaanderen* étaient arrêtés. Mais l'Allemagne veillait : dans la même matinée un major remettait en liberté les accusés, et le lendemain le premier président et les deux présidents de chambre étaient arrêtés, puis déportés en Allemagne.

Ils sont allés rejoindre, dans les prisons d'outre-Rhin, les nombreux Belges qui s'y trouvent déjà. Au début d'avril 1918, l'Agence Internationale de la Croix-Rouge a reçu de Berlin la liste nominative de 761 civils belges (dont 39 femmes) qui sont enfermés dans 18 prisons allemandes.

Et qu'on ne s'imagine pas que les Belges ne s'exposent qu'aux amendes, à la prison et à la déportation. Nombreux sont ceux qui ont payé de leur vie la résistance aux volontés de l'occupant. Depuis l'entrée en fonctions du nouveau gouverneur général, M. von Falkenhausen, à la fin d'avril 1917, 120 condamnations à mort ont été prononcées (108 hommes et 12 femmes). Sur ce nombre, 30 hommes et une femme ont été fusillés.

La statistique précédente a été publiée vers la mi-février 1918, par le gouvernement allemand, pour prouver sa mansuétude. Ce que ne dit pas le communiqué officiel, ce sont certains raffinements qu'invente la « justice » allemande. Le numéro 11, 2e série (9 juin 1917) d'un journal clandestin paraissant en Belgique, *l'Ame belge*, relate le procès de Charleroi, du 10 au 13 avril 1917, où étaient impliqués 19 accu-

1. Voir *Ce que les Belges de la Belgique envahie pensent de la séparation administrative*, avec un avant-propos de M. H. Carton de Wiart, Ministre de la Justice. (Édition du Bureau documentaire belge, Le Havre, 1918.)

sés. Le jugement ne fut rendu qu'un mois après, sous le gouvernement de M. von Falkenhausen. Laissons maintenant la parole au journal clandestin :

C'est alors que se place cette cruauté diabolique, qui appelle la malédiction sur ceux qui l'ont imaginée. Le jugement est rendu, mais on se garde bien de le faire connaître aux dix-neuf malheureux. On fait venir d'urgence par dépêche leurs familles à Charleroi ; elles sont toutes informées, une à une, que six des condamnés seront passés par les armes le lendemain et qu'il se pourrait que leur parent soit du nombre... En vain, quand elles ont la permission d'embrasser les détenus, chacune insiste, chacune implore, chacune répand ses cris et ses larmes. Plutôt l'atroce vérité que cette incertitude affolante ! On la refuse. Ces bourreaux exécrables préfèrent que jusqu'au soir les cellules retentissent de sanglots et de prières. Ils n'ont pas assez du sang qu'ils verseront à l'aube ; il leur faut, pour la nuit, un supplice général, où ceux qu'ils destinent à la mort ne pourront s'y préparer sinon dans le doute et l'angoisse, où ceux dont le salut est sauf se croiront à l'extrémité, où des épouses et des enfants entretiendront successivement une plainte infinie et un espoir insensé aux portes de la prison, jusqu'au moment où la fusillade aura fait son œuvre : Delfosse, Vergeylen, Cool, Hofman, Van Hecke et Merjay ont exhalé leur dernier soupir !

Espérons que les signataires du manifeste ignorent les tortures infligées aux familles des condamnés belges. Au moins savent-ils par leurs propres journaux les peines qui frappent nos intellectuels. Et alors que dans leur for intérieur ils doivent admirer la fermeté et le courage civique des Belges, eux, qui sont pourtant aussi des hommes de caractère, reculeraient devant la menace d'une révocation ou d'une dégradation ! Non ! il y a assurément un autre motif à leur silence, et ce motif ne peut être que la volonté de se garder de tout ce qui risquerait d'ébranler le prestige de leur pays. En d'autres mots, s'ils sont sourds à la voix de leur conscience, ce n'est pas par poltronnerie, c'est par discipline.

Cet étonnant esprit de discipline s'était déjà montré lors de la publication du manifeste, puisque plusieurs d'entre eux l'ont signé sans l'avoir lu.

Dès décembre 1914, nous apprenions à Bruxelles que M. August von Wassermann, bien connu chez nous, avait reçu, en septembre 1914, la visite d'une personnalité de l'en-

tourage immédiat de l'empereur, qui lui avait demandé de signer l'*Appel au monde civilisé* sans lui en donner lecture, et que M. von Wassermann avait signé.

Un article du journaliste libéral, Théodore Wolff, dans le *Berliner Tageblatt* du 13 mars 1916, confirme le fait :

Nous avons dit ici notre avis au sujet du manifeste immédiatement après sa publication, ce manifeste qui devait provoquer spécialement les neutres à la contradiction. Nous pouvons ajouter maintenant que beaucoup de signataires y ont apposé leur nom sans connaître les détails et n'y auraient pas participé s'ils en avaient connu le texte. Il en a été ainsi pour feu Ehrlich et pour August von Wassermann, et aussi pour beaucoup de personnages éminents du monde savant allemand. Chacun d'eux se tut, ainsi qu'il est tout naturel, puisque le silence devenait une question d'honneur, aussitôt que dans les académies et les sociétés savantes de l'ennemi on se mit à exclure les intellectuels du manifeste.

Maintenant on peut en parler plus franchement, car plus aucun nom à proscrire ne figure sur les listes sacrées : tous sont aujourd'hui effacés.

On nous objectera peut-être que tout ceci ne constitue pas un aveu direct, seul convaincant. Cet aveu a été fourni par M. Felix von Weingaertner. Pendant un séjour qu'il fit en Suisse, dans l'été de 1917, M. le docteur Alfred H. Fried, de Zurich, lui posa deux questions. La réponse a été publiée, avec l'assentiment de son auteur, dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 16 juillet 1917. La voici :

Saint-Gall, le 11 juillet 1917.

Très honoré monsieur le Docteur,

Vous me demandez si je connaissais le contenu de l'appel des 93 « intellectuels » lorsque je l'ai signé. Dans la hâte du départ, les lignes suivantes :

Je reçus en automne 1914 à mon domicile d'alors, à Saint-Sulpice (Vaud), un télégramme d'un bourgmestre de Berlin, dont je ne retrouve pas le nom en ce moment. Ce télégramme contenait une invitation à me joindre à un acte de défense (*Abwehr*) contre les accusations dirigées contre nous par les ennemis. Il me demandait en outre de donner mon adhésion, sans que le texte de cette réponse dût être envoyé en Suisse, ce qui aurait exigé à cette époque trois semaines, ou peut-être davantage.

Comme ce télégramme contenait une liste de savants et d'artistes connus, qui avaient déjà signé, je donnai mon adhésion sans hésiter.

Vous comprendrez combien j'étais blessé par ces attaques démesurées contre l'art et la science allemandes, par ces attaques qui venaient précisément de Paris, où j'avais encore éprouvé, quelques semaines auparavant, combien on y appréciait et entendait la musique allemande. Je comprends encore aujourd'hui que j'aie alors accompli l'acte de *défense*, même, que je *devais* l'accomplir.

Lorsque j'eus plus tard sous les yeux le texte imprimé du manifeste, je me rendis compte que désormais, pendant la guerre, je devais aveuglément prendre fait et cause pour ce que j'avais aveuglément signé. C'est ce que j'ai maintenu, et j'ai empoché en silence toutes les objections.

Vous me demandez aussi — dans le cas où je répondrais « non » à la première question — si j'aurais signé le manifeste au cas où j'aurais connu son texte ; à cette seconde question, je réponds catégoriquement « non ».

Agréez, très honoré monsieur le Docteur, l'annonce de ma considération distinguée.

Votre dévoué,

FELIX VON WEINGAERTNER [1]

Trois points ressortent de cette lettre :

1° M. von Weingaertner a signé le manifeste sans le connaître, par pur esprit de discipline, car ce n'est pas même un ami qui lui demanda d'y apposer sa signature, mais un bourgmestre de Berlin dont il ne se rappelle pas le nom ;

2° Lorsqu'il connut enfin le manifeste, il se rendit compte qu'il devait aveuglément soutenir ce qu'il avait aveuglément signé, c'est-à-dire continuer à déclarer aveuglément que ce sont les Belges qui portent toute la responsabilité des horreurs commises par l'armée allemande. Quant aux objections qu'on lui fait, il se contente de les empocher, sans daigner les examiner ;

3° Pourtant il n'aurait pas signé le manifeste s'il l'avait connu. Ceci n'est nullement d'accord avec la déclaration ci-dessus, mais passons.

1. Nous avons connu la lettre de M. von Weingaertner par un entrefilet d'un journal clandestin belge, *la Libre Belgique*, n° 130, du 8 septembre 1917. Les intellectuels belges s'étaient donc procuré, à travers les fils électrisés de la frontière, l'article de M. Maurice Muret, dans la *Gazette de Lausanne* ; puis ils ont rédigé, publié et distribué leur journal clandestin ; enfin, ils ont réussi à nous en faire parvenir un exemplaire. Ceci pour montrer que si les intellectuels allemands ne sont pas éclairés sur ce qui se passe à l'étranger, c'est parce qu'ils acceptent aveuglément la vérité allemande, et ne veulent pas enfreindre la discipline qui leur défend de lire les publications prohibées par leur censure.

Le même sentiment de discipline se fait jour dans la lettre de M. Planck, publiée en Hollande.

Dans le numéro du 11 avril 1916 du *Algemeen Handelsblad* (Amsterdam) parut une lettre de M. le professeur Lorentz, de l'Université d'Utrecht, président de l'Institut international de physique Solvay, lauréat d'un prix Nobel pour la physique, introduisant une lettre de M. le professeur Max Planck, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin, recteur de l'Université, professeur de physique.

Monsieur le Directeur,

M. le professeur Dr Planck de Berlin m'a envoyé la lettre ci-jointe dans l'intention de la faire publier. Je vous serais très obligé si vous vouliez bien l'insérer dans votre journal.

Votre dévoué,

H.-A. LORENTZ

Haarlem, avril 1916.

« L'appel bien connu « Au monde civilisé » publié en octobre 1914 sous la signature de 93 savants et artistes allemands a, par son libellé, — je l'ai maintes fois appris avec regret — prêté à des appréciations inexactes des sentiments de ses signataires.

» D'après mon opinion personnelle, qui, je le sais, est partagée dans les grandes lignes par plus d'un de mes collègues, par exemple par MM. Adolf von Harnack, Walter Nernst, Wilhelm Waldeyer, Ulrich von Wilamovitz-Möllendorff, cet appel dont la rédaction reflète l'émotion patriotique des premières semaines de la guerre, ne devait et ne pouvait signifier qu'un acte de défense : avant tout, défendre l'armée allemande contre les vives accusations formulées contre elle et proclamer expressément, que savants et artistes allemands n'entendent pas séparer leur cause de celle de l'armée allemande. Car l'armée allemande n'est rien moins que le peuple allemand en armes, et les savants et artistes, tout aussi bien que les représentants de toutes les autres professions, sont indissolublement liés avec elle.

» A vrai dire, nous ne pouvons répondre de toute action individuelle de chaque Allemand en particulier. J'insiste volontiers là-dessus, quoique cela me paraisse tout aussi naturel que le fait que nous ne possédons pas encore dès maintenant, sur les grandes questions de l'histoire actuelle, un jugement définitif dans le sens scientifique du mot.

» Où se fixera un jour la première responsabilité de l'échec des efforts en faveur de la paix et de toutes les souffrances humaines, ceci ne pourra être tranché que par un examen ultérieur, objectif, complet, dont nous attendons les résultats, la conscience tranquille.

» Pour l'instant, nous Allemands, tant que durera cette guerre, nous n'avons qu'un devoir, servir de toutes nos forces notre patrie. Mais ce que je voudrais accentuer avec une insistance toute particulière, justement auprès de vous, — c'est la conviction ferme — les événements même de la guerre actuelle ne l'ébranleront jamais — qu'il y a, au delà des limites des guerres entre nations, des domaines du monde intellectuel et moral, et qu'une collaboration probe à la culture de ces biens intellectuels internationaux, de même que l'estime personnelle pour les sujets d'un État ennemi, sont parfaitement compatibles avec un patriotisme ardent et un travail énergique en faveur de sa propre patrie.

» Bien à vous.

» MAX PLANCK »

Cette lettre appelle certains commentaires :

1° L'auteur n'avoue pas qu'il a signé le manifeste les yeux fermés, mais cela ressort de ses explications ;

2° Il regrette le libellé du manifeste. Et pourquoi le regrette-t-il? Ce n'est pas parce que l'appel formule des accusations qui se sont révélées calomnieuses. La seule conclusion logique qu'on puisse tirer des explications fort embrouillées de M. Planck, est qu'il regrette d'avoir signé le manifeste parce que celui-ci n'a pas entraîné la conviction dans l'esprit des intellectuels neutres. Bref, ce n'est pas d'avoir émis des calomnies qu'il est peiné, mais de devoir constater que ces calomnies ont été inefficaces;

3° Le devoir de tout intellectuel allemand, dit-il, est de défendre l'armée contre les accusations dont elle est l'objet. Il ne se dit pas qu'il faudrait peut-être examiner d'abord si les reproches sont fondés ou non. « Servir de toutes nos forces notre patrie, voilà ce que nous avons à faire », ajoute-t-il. M. von Bethmann-Hollweg, du temps où il était chancelier de l'Empire allemand, a exprimé la même idée d'une façon plus énergique, à la séance du Reichstag du 28 septembre 1916 : « L'homme d'état allemand qui craindrait d'employer contre l'ennemi n'importe quel moyen de combat, mériterait d'être pendu ! »

4° Les intellectuels revendiquent l'honneur de lier leur cause à celle de l'armée allemande. Le même thème a été repris dans la *Déclaration des Professeurs de l'Enseignement*

supérieur de l'Empire allemand, publiée en octobre 1914, peu de jours après le manifeste des 93.

Nous, professeurs aux Universités et aux Écoles supérieures de l'Allemagne, servons la science et poursuivons une œuvre de paix. Mais nous sommes remplis d'indignation de ce que les ennemis de l'Allemagne, l'Angleterre à leur tête, s'efforcent, soi-disant en notre faveur, de faire une distinction entre l'esprit de la science allemande et celui de ce qu'ils appellent le « militarisme prussien ». Dans l'armée allemande ne règne pas un autre esprit que dans le peuple allemand, car l'armée et le peuple ne font qu'un, et nous lui appartenons également. Notre armée aussi cultive la science, et elle lui doit une part importante de ses succès...

Cette déclaration est signée de 3 125 noms, c'est-à-dire qu'à peu d'exceptions près, tous les professeurs qui n'avaient pas été invités à signer le manifeste, se hâtèrent d'étaler leurs sentiments militaristes.

Personne ne songe du reste à nier que le monde universitaire allemand soit profondément imbu de militarisme. Même, ce sont des intellectuels comme Hegel et Treitschke qui ont créé, puis assis sur des bases solides, le militarisme prussien.

Non seulement les professeurs universitaires sont convaincus que le militarisme est le fondement de la culture allemande, mais ils épousent de plus en plus intimement les idées pangermanistes ; et voici que 906 professeurs d'universités ont signé, en octobre 1917, une proclamation disant que le Reichstag ne représente plus la volonté populaire, et que les dirigeants de l'Empire doivent employer tous les moyens pour imposer aux adversaires la paix allemande ;

5° M. Planck ne s'est pas encore fait « un jugement définitif dans le sens scientifique du mot, sur les grandes questions de l'histoire actuelle ». Pourquoi n'a-t-il pas accepté « l'examen objectif, complet » que nous lui offrions en mars 1916?

6° Enfin, il voudrait, après la guerre, renouer des relations d'estime personnelle avec les ennemis. Mais, sans doute par inadvertance, il propose une collaboration probe. Hélas ! quelle probité pouvons-nous attendre de ceux qui, après avoir lancé à la légère des accusations calomnieuses, refusent de laisser contrôler leurs dires !

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Les intellectuels allemands ont d'abord accepté, par discipline, de signer le manifeste de 1914 ; puis ils ont refusé, également par discipline, de revenir sur leurs accusations, qu'ils savaient fausses. Or, maintenant, ils aspirent à reprendre avec nous des relations personnelles. Eux aussi veulent faire *kamerad !*

La réponse à cette invitation ne peut être douteuse : il n'est pas question d'avoir jamais des relations d'amitié avec des calomniateurs. Il faut exclure les Allemands de toutes les institutions scientifiques, artistiques et littéraires des nations alliées ; il faut que les Alliés se retirent de toutes les sociétés allemandes dont ils font partie ; enfin, il faut créer à la place des organismes internationaux, des organismes interalliés où seront aussi admis les neutres, mais non les centraux.

A première vue, il semble bien difficile de remplacer les associations, les congrès et les autres œuvres internationales par des œuvres similaires interalliées. C'est pourtant la solution qui vient d'être proposée pour l'organisme international le plus puissant qui existât avant la guerre, pour l'Internationale des travailleurs[1]. Depuis le début de la guerre, les socialistes allemands n'ont pas cessé de capituler devant le militarisme. Ne les voyons-nous pas, méconnaissant les fameuses déclarations gouvernementales qu'ils avaient applaudies le 19 juillet 1917, applaudir maintenant à l'annexion de la Courlande, de l'Esthonie, de la Belgique, qu'on a déjà débaptisée pour ne plus l'appeler que Flandres et Wallonie. « Il est évident, dit M. Branting dans le *Social-Demokraten* du 13 avril 1918, qu'un parti qui trahit ainsi le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes s'exclut lui-même de l'Internationale. Pourtant, celle-ci sera rétablie un jour et redeviendra une puissance mondiale, plus forte que jamais. »

Voici un problème autrement délicat : continuerons-nous à

1. Voir le livre si documenté d'Émile Royer, *la Social-démocratie allemande et austro-hongroise et les socialistes belges* (Londres, 1915), pour les détails de la trahison des socialistes allemands envers l'Internationale.

échanger des livres et des périodiques avec l'Allemagne? Il y a évidemment des dangers à refuser de connaître ces publications, car ce n'est pas parce que les hommes de science d'outre-Rhin brillent par l'absence complète de morale que nous pouvons faire fi de leurs qualités intellectuelles qui sont incontestables. Les mêmes bactériologistes qui ont cultivé les microbes de la morve et du charbon confiés à la légation américaine de Bucarest [1], pourraient faire des inventions que nous aurions tort d'ignorer. Les chimistes qui fabriquent les horribles et perfides gaz toxiques, opèrent peut-être des synthèses intéressantes. Le physicien Wilhelm Nernst a beau s'être conduit en Belgique comme un valet d'armée, cela ne nous empêchera pas d'utiliser ses déterminations de chaleurs spécifiques aux basses températures.

D'accord. Pourtant tout se tient dans l'individu, et on ne peut pas raisonnablement imaginer un divorce entre le sens moral et l'intelligence. N'avons-nous pas à craindre que les savants allemands falsifient la science, par discipline, si on leur fait comprendre que la falsification est utile au germanisme? N'ont-ils pas délibérément jeté par-dessus bord leur esprit critique, dont ils étaient si fiers, lorsqu'ils ont signé, sans le lire, le manifeste de 1914, et lorsqu'ils refusent tout contrôle !

Peut-être nous objectera-t-on que cette immoralité intellectuelle ne date que de la guerre et disparaîtra avec elle. Erreur ! Longtemps avant la guerre le militarisme avait faussé l'esprit public en Allemagne, au point d'y effacer la notion du bien et du mal, dès que les intérêts du germanisme étaient en jeu. Depuis de longues années, en pleine paix, l'Allemagne avait couvert toute la terre de son réseau d'espionnage. C'est au milieu des protestations d'amitié que ses dirigeants faisaient construire en Belgique des plates-formes bétonnées pour l'installation des grosses pièces. Qui nous garantit qu'après la tourmente actuelle le même virus de duplicité patriotique ne continuera pas à infecter l'Allemagne?

Il est en tous cas un domaine où les écrits allemands ne pourront être acceptés qu'avec la plus extrême prudence :

1. Voir le rapport de M. Lansing, du 24 septembre 1917.

c'est celui des sciences morales et des sciences historiques. Car ici l'intérêt germanique est trop évident et concorde trop parfaitement avec le besoin individuel de chaque Allemand de blanchir sa conscience.

Je ne puis mieux terminer ces lignes qu'en citant un passage d'un intéressant article de M. le professeur Paul Seippel, sur la défense intellectuelle de la Suisse contre l'Allemagne, paru dans le *Journal de Genève* du 22 avril 1918 :

Au début de la guerre, les 93 *Feldwebeln* de la culture allemande ont donné le mot d'ordre : *Es ist nicht wahr !* Le corps enseignant tout entier a emboîté le pas. Il marche au doigt et à l'œil avec un ensemble parfait. Hindenburg n'a pas de régiment mieux dressé. C'est à peine si l'on discerne une douzaine de réfractaires, fort malmenés. Après la guerre, il y aura, au sujet des événements qui bouleversent le monde et le renouvelleront, une vérité allemande, impériale et estampillée. Historiens, théologiens, philologues, juristes ou économistes la débiteront en détail, chacun selon les besoins de sa clientèle. Et cette vérité sera précisément ce que l'on appellera mensonge dans le reste du monde civilisé !

JEAN MASSART

ERRATA. — Dans le numéro du 15 septembre, 1° page 414, à partir de la ligne 11, rétablir la phrase comme suit : « et c'est, par suite, l'uniformité de ce dialogue où, noyées sous l'avalanche des mots, toutes les répliques flottent au même plan, sans qu'aucune n'émerge ni ne domine »; 2° page 411, ligne 16, lire : « vous courbez » au lieu de « vous vous courbez ».

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

Une note parue dans la *Revue de Paris* du 15 août indiquait qu'à défaut d'une mention contraire les lettres de Juliette Drouet citées dans les articles de M. Louis Barthou étaient empruntées au livre de M. Guimbaud sur *Victor Hugo et Juliette Drouet.*

Afin de compléter cette note, nous donnons ici la liste de ces lettres.

I. — LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

P. 23 A toi, mon Victor...
P. 31 Cette lettre qui a...
P. 36 Vois-tu, mon Victor...
P. 37 Ma pauvreté...
P. 37 Ni les calembours...
P. 38 Quand t'arrive...
P. 38 Sois béni, mon noble Victor...
P. 40 Quand je pense à cela...
P. 42 Il fait fameusement beau...
P. 44 Vous n'avez pas besoin...
P. 48-49 Vous avez commis une bien grande imprudence...

II. — LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

P. 227 Je lisais hier un portrait...
P. 228 Il m'est resté...
P. 235 J'ai là tout ce qui te concernait...
P. 238 Il y a quelque chose...
P. 240 O mon Dieu...
P. 242 Il est impossible... et Mon cœur est touché...
P. 245 et 246 Il est impossible que...
P. 248 Sois toujours prudent... et : Il faut laisser s'épuiser...
P. 251 Depuis que la politique...
P. 252 Je suis restée plusieurs minutes...
P. 253 Il y a un an, à pareille date... et : A partir d'hier...
P. 257 Conserve tout entier...
P. 260 J'insiste avec toutes les supplications...
P. 261 Je ferai ce que tu voudras...

LIVRES NOUVEAUX

ABISAG OU L'ÉGLISE TRANSPORTÉE PAR LA FOI,
par **Alexandre Arnoux.**

C'est un livre étrange, curieux, et par bien des côtés remarquable : il ne s'adresse qu'à une élite de lecteurs, disposés à suivre l'imagination à la fois paradoxale et très érudite de l'écrivain dans le domaine fantastique et dans les dédales d'un symbolisme assez hétérodoxe. Les artistes aimeront cette église dont les pierres sculptées s'animent à la voix de la cloche Rusticule ; ils goûteront l'ingéniosité savante, un peu perverse, qui donne tant de saveur au talent déjà incontesté de M. Alexandre Arnoux.

LE DERNIER ROMANOF,
par **Charles Rivet.**

Correspondant du *Temps*, l'auteur a vécu plusieurs années en Russie. Il apporte de curieuses révélations sur le gouvernement du dernier tsar, les intrigues de cour, l'influence d'un Raspoutine. Il rappelle en des pages sévères ce que fut l'alliance franco-russe : fertile en illusions, en mirages que nos diplomates ne surent pas ou ne voulurent pas dissiper, elle ne nous donna pas la force que nous espérions et ne transforma pas la politique intérieure des ministres du tsar : de là la chute du régime et l'évolution que l'on connaît. Souhaitons que la conclusion optimiste de l'auteur soit justifiée par l'avenir.

RAPPORT SUR LA RÉORGANISATION ADMINISTRATIVE DE LA FRANCE,
par **Jean Hennessy.**

La démocratie française, à ses origines, a continué, en l'ordonnant, la centralisation du pays poursuivie par l'ancien régime. Mais peu à peu des aspirations inverses se sont développées : des écrivains, des hommes politiques, des géographes, étudiant les formes multiples de la vie locale et prenant conscience des caractères concrets de nos grandes régions naturelles, ont émis l'idée d'une nouvelle organisation administrative, groupant les départements suivant leurs affinités naturelles. Tel est le principe commun des tentatives de réforme régionaliste analysées par M. Hennessy et condensées dans son projet de loi. Le Parlement sera sans doute appelé à le voter lorsqu'il s'agira de donner à la France, au sortir d'une guerre épuisante, les instruments nécessaires de sa prospérité.

LE SINGE ET SON VIOLON,
par **Lucie-Paul-Margueritte.**

Madame Lucie-Paul-Margueritte nous dépeint dans son livre les petites et les grandes misères du cœur, le comique et le tragique de l'amour. On trouve là une suite de tableaux jolis, aux tons changeants. L'œuvre semble avoir été créée en se jouant dans un caprice, et cependant bien des pages contiennent de quoi faire penser, après qu'on a rêvé ou souri.

UNE POLITIQUE COLONIALE,
par **Lucien Hubert.**

En envoyant en France des soldats et des ouvriers contribuant à maintenir nos ressources économiques, nos colonies participent activement à la défense nationale. Quelle a été leur situation depuis quatre ans? Comment ont-elles vécu et « tenu »? M. Hubert, rapporteur du budget des Affaires étrangères au Sénat l'explique d'après des faits établis et des statistiques. Il suggère d'utiles réformes de notre administration coloniale, trace un plan de développement des échanges entre la France continentale et la France d'outre-mer, et souligne l'importance du problème islamique.

LE MÉPRIS DES LOIS ET SES CONSÉQUENCES SOCIALES,
par **Daniel Bellet.**

M. Bellet, l'économiste bien connu, consacre une longue enquête à rechercher les cas où le mépris des lois établies se manifeste dans les sociétés contemporaines, que cette tendance contribue à désorganiser. Tantôt les lois multiples ou mal faites sont d'une application difficile ou impossible ; tantôt un excès de sensibilité arrête la répression ou provoque de trop fréquentes amnisties ; tantôt la politique, la négligence du fonctionnaire affaiblissent le respect dû à la loi. Ce livre, plein d'analyses consciencieuses et abondantes, fait réfléchir ; on en retiendra divers enseignements, mais on n'oubliera pas que le droit, comme toutes les réalités sociales, évolue peu à peu conformément aux aspirations de la conscience humaine.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris